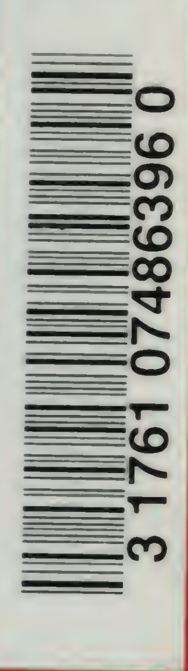

3 1761 07486396 0



L'OPTIQUE

OU

LE CHINOIS,

A MEMPHIS.

Essais traduits de l'Egyptien.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Chez MARC-MICHEL REY, Libraire.

M. DCC. LXIII.



L'OPTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT l'Histoire du grand-homme sec est retardée. Spectacles divers qui arrêtent l'attention du Chinois.



ISMAZEB qui avoit pris sans s'en appercevoir, le goût des Monologues, se disoit, en pensant à l'histoire qu'Ibrahim venoit de lui raconter; quoi! Voilà donc où aboutit l'amour à Memphis. Pense-t-il donc me dégoûter de Nadine? Ah! si je la retrouvois je ne l'en épouse-

rois pas moins. Toutes les femmes au bout de quelques mois de mariage, ne ſont point vaporeuſes ni quinteuſes. On n'a jamais oui parler de vapeurs dans la Chine. Neyra eſt de toutes les Chinoiſes la plus égale, & je ne me ſens pas de mon côté la moindre inclination à devenir grondeur. Un viſage peut-il s'offuſquer des nuages de la mauvaiſe humeur devant le viſage qu'il adore.

Pendant qu'Iſmazeb réfléchiſſoit ainſi, les regards d'Ibrahim s'étoient occupés à conſidérer un homme que la foule entouroit, lequel venoit de perdre une baſque du vieil habit noir qu'il portoit, & dont il avoit envain recouſu les lambaux. En ce moment un autre homme magnifiquement galoné lui rapporta ſa baſque qu'il avoit retrouvée; auſſi-tôt l'homme galonné ayant regardé l'homme vétu de noir le reconnut &

l'embrassa avec beaucoup de joie. Le bruit qu'ils firent en s'approchant d'Ismazeb, le tirerent de sa rêverie. Alors Ibrahim lui dit : avant de passer à l'histoire du grand homme sec, écoutons parler ces deux hommes ; en ce moment ma lorgnette me fait voir que leur conversation va vous donner un exemple de l'abus qui régne à l'égard de l'éducation des Memphisiens.

Lorsque les deux personnages furent assis, le Chinois entendit que l'homme galoné disoit à celui qui étoit tout nud ; tu vois, mon ami, ce que c'est que de faire fortune, nous étions tous deux camarades & tous deux Précepteurs à deux cens francs par an dans Memphis ; il est vrai que tu étois plus habile que moi ; tu sçavois la trigonométrie, les sections coniques, la tactique ; tu étois versé dans les connoissances

des propriétés de la parabole ; tu enſeignois les mœurs & les ſciences : qu'as-tu gagné à tout cela ? Tu eſt pauvre. Que n'as-tu fait comme moi ? J'ai quitté un métier auſſi infructueux & auſſi dépriſé que celui de travailler à créer des hommes aimables & vertueux. J'ai vu partout que le métier de Cuiſinier étoit incomparablement plus utile & plus honorable, & j'ai appris ce métier en moins de tems que tu n'avois appris la moindre de tes ſciences. Va, mon ami, penſe-tu qu'il importe aux hommes de protéger des ſciences dont ils ne tirent point eux-mêmes directement les fruits ? Qu'importe à la conſidération qu'un traitant veut s'attirer dans le monde, que ſon fils ait un Précepteur qui connoiſſe les propriétés de la matiere, la liaiſon des idées, & la route du cœur humain ; il lui importe bien différemment d'avoir un bon Cuiſinier. C'eſt par

lui qu'il parvient à la considération ; c'est par lui que sa maison est toujours remplie, & qu'il s'attire les hommages de tous ceux qui le méprisent tout bas, & qui sans cela, le mépriseroient en face. Je trouve qu'on a bien raison de payer fort cher un Cuisinier qui produit de si grands avantages, tandis qu'on donne à peine de quoi subsister à un Précepteur qui n'est pas à beaucoup près si utile. Ainsi, crois-moi, change ton métier stérile contre le mien qui est fort lucratif, & tu verras bien-tôt les lambeaux de ton habit se convertir en galons & en étoffes de soye. En effet l'homme qui étoit tout nud trouva ces raisons si bonnes qu'il résolut d'abandonner tous ses livres pour le Cuisinier Memphisien. Les deux personnages changerent de place, & le Sage & le Chinois les perdirent de vue.

Pardonnez-moi, dit Ismazeb, si je suspens le récit que vous m'avez promis, pour vous demander quels sont ces deux hommes qui paroissent aussi bisarres l'un que l'autre.

Le Sage lui répondit : ils le sont en effet. Ils ont atteint tous les deux leur seizieme lustre, & les ridicules de leur âge, loin de s'affoiblir, se sont accrus en vieillissant avec eux. Voici comme chacun d'eux a raisonné pour se prouver qu'ils avoient très-grande raison d'être ainsi ridicules.

Le premier a dit : les modes de mon tems valoient bien mieux que celles de celui-ci. On se coëffoit plus galamment ; ces grandes & épaisses perruques qui descendoient jusqu'à la ceinture faisoient un bel effet. Ces immenses canons, qui formoient un vaste rempart autour du jaret, étoient agréablement inventés. Cette fraise

énorme, plissée autour du cou, étoit singulierement élégante. Ce pourpoint tailladé, orné de rubans, comme on en voit à nos Joueurs de Marionettes. Ces charmans hauts-de-chausses à éguillettes donnoient à un joli homme cet air conquérant, qu'avec la simplicité choquante des parures modernes on n'a point aujourd'hui; aussi les Dieux sçavent les conquêtes que j'ai faites jadis. J'étois toujours le mieux vêtu des hommes de mon tems; ma fraise & mes canons avoient un bon quart de plus que ceux des autres Egyptiens. Pour moi; je me sçais fort bon gré d'être toujours vêtu comme on l'étoit autrefois. Hélas! je m'apperçois en vieillissant que le monde n'est plus ce qu'il étoit jadis, & que tout a décliné.

L'autre, au contraire, a raisonné ainsi en lui-même: je plais encore

aux femmes, parce que je leur ai plu autrefois. Leur goût pour un homme à bonnes fortunes fubfifte encore même long-tems après qu'il n'eft plus en état de leur en infpirer. Or il eft aifé de continuer à leur en infpirer, en paroiffant toujours jeune. J'aime les jeunes gens; je prends leurs manieres; je porte comme eux des furtous fans plis & fans poches; je rapetiffe comme eux mes pieds dans une chauffure étroite; je fuis toujours poudré à blanc; je peins mes fourcils; j'ufe fur mon tein toutes les pomades de Memphis; je répare les débris de ma figure avec du rouge, tel que s'en fervent nos jeunes Confeillers; un fçavant Dentifte m'a fait des dents qu'on jureroit être naturelles; mon œil d'émail eft fi bien fait qu'il ne differe que très-peu de mon autre œil; je fais des extravagances comme les

jeunes gens ; je dis des impertinences aux femmes ; je leur fais admirer ma jambe, qui, dénuée de mollets a juftement l'air d'une jambe de cour ; je fuis le premier à prendre les modes & le dernier à les quitter. Pour être jeune il fuffit de le paroître, & je vois qu'on peut l'être à tout âge. Ces deux hommes, continua Ibrahim, font maintenant occupés à rire l'un de l'autre, & ils ne s'apperçoivent pas que le Public rit de tous les deux.

Ifmazeb, qui ne fe laffoit point de voir des originaux fi étrangers à ceux qu'il avoit vû dans la Chine, dit encore à Ifmazeb : puifque nous avons commencé d'examiner les hommes par couple, apprenez-moi quels font ces deux-ci qui s'avancent. Après quoi, je vous promets d'écouter votre hiftoire fans interruption.

Ibrahim lui dit : l'un de ces deux

hommes a dit : c'eſt en raiſonnant avec ſoi-même que l'on diſcerne le véritable point de vûe des choſes. J'ai le cœur bon, puiſque j'ai obligé ſans intérêt ; mais voilà que j'ai été trompé dans ma Province par des hommes que j'ai comblé de bienfaits ; ainſi je n'obligerai plus. C'eſt dommage : car je ſens qu'il y a du plaiſir à obliger. Maintenant que je ſuis arrivé à Memphis, où l'on m'a dit que les hommes étoient encore plus vicieux, j'obligerai encore moins, & je fuirai ces hommes ; c'eſt encore dommage, car j'aime la ſociété. Je ſçais bien que parmi ces hommes il y en a d'eſtimables, mais je me priverai de les connoître, de crainte d'être trompé par ceux qui ne le ſont pas.

Une aventure aſſez ſinguliere, continua Ibrahim, achevera de vous dépeindre le caractere de cet hom-

me. Ses Provinciaux lui avoient dit : ſi jamais tu vas à Memphis, défie-toi de tout le monde La premiere fois qu'il y vint, étant encore jeune, il ſe tint ſi fort ſur ſes gardes à cet égard, qu'étant ſur le point d'entrer à l'Opéra, il demanda à la grille combien on vouloit lui vendre un billet de parterre ? on lui répondit quarante ſous. Comment quarante ſous ! s'écria-t-il avec feu, on m'avoit bien dit qu'à Memphis les Marchands ſurfaiſoient des trois quarts. Parlez-donc plus en conſcience ? ajouta-t-il à celui qu'il prenoit pour le Marchand de ces billets. C'eſt en conſcience auſſi, lui répondit-on, & c'eſt un prix fait, ſur lequel vous êtes le ſeul qui vous aviſiez de diſcuter. Oh ! voilà le diſcours de tous les Marchands, répliqua le Provincial ; mais ce n'eſt pas moi qu'on attrape : en voulez-vous quinze

ſous? Le prétendu Marchand, voyant à quel homme il avoit affaire, répondit, non. En voulez-vous vingt? ajouta le Provincial, après avoir calculé en lui-même; on lui répondit encore non. La patience lui échappa, & convaincu de la friponnerie des Marchands il ſe retira; il revint un moment après propoſer trente ſous, qui n'eurent pas plus de ſuccès. Il s'en alla encore, & revint en propoſer trente-cinq; mais voyant qu'on ne les acceptoit pas, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût donné ce qu'on lui avoit demandé; il ſe retira pour la derniere fois plein de colere, & alla crier par-tout que Memphis étoit un coupe-gorge, & qu'il n'y avoit point de bonne-foi.

L'autre au contraire croit, d'après lui-même que tous les hommes ſont bons, & il eſt également leur dupe; cependant il trouve toujours

dans la bonté de ſon cœur des prétextes tout prêts pour les juſtifier. Il aime à vivre avec les hommes, il lui en couteroit trop d'être obligé de les craindre, & il préfere d'être trompé au malheur de ſoupçonner qu'on puiſſe le tromper. Cependant ces deux hommes ſont également malheureux ; l'un voit trop, & l'autre ne voit pas aſſez ; le premier n'aura jamais d'amis, parce qu'il craint trop les hommes, & le ſecond n'aura que des amis qui le tromperont, parce qu'il ne craint pas aſſez ces mêmes hommes.

Ibrahim alloit enfin commencer l'hiſtoire de l'homme ſec, lorſque de deux femmes qui paſſerent fort près d'eux, l'une en s'avançant précipitamment dans le lieu de rafraichiſſement, marcha étourdiment ſur le pied du Chinois, d'un coup de coude dérangea la perruque d'Ibra-

him, & paſſa outre ſans les regarder; tandis que ſa Compagne leur fit civilement des excuſes. Suſpendez encore un inſtant l'hiſtoire que vous m'avez promiſe, dit le Chinois à Ibrahim, pour m'apprendre quelles ſont ces deux femmes, qui ſont auſſi différentes l'une de l'autre que nos Chinois paroiſſent l'être de vos Memphiſiens.

Celle qui nous fait des excuſes, dit Ibrahim, vient de ſe méſallier en ſe mariant à un roturier eſtimable, & l'autre, fille d'un Artiſan, vient de s'annoblir en épouſant un homme de qualité. Cette derniere eſt haute, parce qu'elle eſt de baſſe extraction; elle ne ſalue perſonne. Quand elle ſe trouve par haſard dans un cercle bourgeois, elle inſulte ironiquement tout le monde; elle avoue de bonne foi que la hauteur eſt ſon ſeul défaut. Lorſqu'on lui ra-

conte une ſaillie d'eſprit, elle s'informe auſſi-tôt ſi c'eſt un bourgeois ou un homme de qualité qui l'a dite, & alors elle rit ou elle hauſſe les épaules en ſignes de pitié. Elle prétend au reſpect & à la conſidération d'autrui, & elle a la douleur de n'y pas réuſſir. Elle ignore vraiſemblablement qu'il y a loin de la hauteur à la grandeur & qu'on peut être fort haut ſans être grand.

Sa compagne, au contraire, eſt populaire & facile avec ſes inférieurs, égale avec ſes égaux, & noble avec ſes ſupérieurs. Elle ſçait deſcendre à propos ſans s'humilier, & elle poſſede le talent de mettre tous les gens à leur place. Les hommages & les reſpects du Public ſont volontaires, on ne les lui arrache point, il veut les donner; cette uſurpation qu'il ſouffre impatiemment l'éclaire; il ne connoît point de milieu, il faut

qu'il reſpecte ou qu'il mépriſe. Il trouve la premiere indigne du rang qu'elle occupe, & il plaint la ſeconde de ne pas occuper le rang qu'elle mérite.

Ibrahim avoit beaucoup parlé pour un Sage, il réſolut de ſe repoſer un inſtant, & après une courte pauſe, il commença l'hiſtoire qu'on va lire dans le Chapitre qui ſuit.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

COMMENT ſont élevés Phedos & Zelinde. Premier fruit de l'éducation de Phedos.

CET homme s'appelle Phedos : ſon pere, nommé Caritès, étoit célebre dans Memphis, par ſon luxe & par ſa magnificence ; il avoit douze maîtreſſes, dont les équipages brillans annonçoient publiquement ſes bienfaits aux Memphiſiens. Sa table étoit ouverte à tous les beaux eſprits de l'Egypte, qui trouvoient qu'il avoit beaucoup d'eſprit, parce qu'il avoit un Cuiſinier excellent ; il aimoit conſidérablement la lecture, & ſur-tout celle des livres modernes, où le libertinage étoit décemment orné des fleurs de l'eſprit, & où le nom de mœurs

répété à chaque page n'étoit alors qu'un prétexte pour inſtruire à en manquer. Il avoit une très-jolie femme, dont il n'avoit point la ſottiſe d'être jaloux, parce qu'en ce tems-là un homme pouvoit aimer toutes les femmes, excepté la ſienne. Auſſi les jeunes gens de Memphis remarquoient en lui beaucoup de mérite, & le citoient pour exemple aux autres maris.

C'étoit encore la mode en Egypte que la plûpart des époux ſe ſéparaſſent volontairement & d'un commun accord pour aller, chacun de leur côté, vivre comme bon leur ſembloit. Caritès avoit perſuadé à Caliſta ſon épouſe que cet uſage étoit excellent pour leur repos mutuel. Elle avoit choiſi par obéiſſance ſa demeure dans l'un des Fauxbourgs de Memphis, où ſon époux l'alloit voir quelque-

fois. Ce fut là qu'elle donna le jour à Phédos, & tout Memphis étoit enthousiasmé de l'union de ces deux époux.

En ce tems-là il parut à Memphis un beau Code d'éducation, où il étoit évidemment prouvé qu'on devoit dans les enfans laisser agir la nature jusqu'à seize ans, sans en réprimer les mauvaises inflexions, & laisser fortifier le germe des vices, sans se mettre en peine si en croissant il ne deviendroit pas plus difficile à extirper. Il falloit bien se garder d'instruire alors l'enfant ; il ne devoit sçavoir ni lire ni écrire ; il ne devoit point être instruit du respect qu'il devoit à ses parens ; il pouvoit même impunément les battre dès qu'il n'avoit pas quinze ans ; il ne devoit avoir aucune notion de religion que lorsque le germe des passions, en éclosant,

lui auroit appris à s'en moquer. C'étoit, ſelon ce Livre très-inſtructif, une vieille erreur de plier inſenſiſiblement un jeune arbre tandis qu'il eſt verd, pour le rendre ſouple & docile par gradations à toutes les formes qu'on exige de lui ; il falloit au contraire laiſſer croître cet arbre à ſon gré, ſans s'inquiéter ſi devenant par la ſuite informe & tortu, & ſi la force de l'habitude, rendant ſes défauts impoſſibles à réprimer, on ne feroit pas obligé de le briſer.

Phedos fut élevé ſelon ces principes ; c'eſt-à-dire, qu'il ne le fût point. Un jour Caritès s'aviſa de mettre une eſtampe devant les yeux de Phédos, pour lui inſpirer le goût de la lecture ; il arriva que Phédos n'avoit nulle paſſion pour les eſtampes, & par là le projet de Caritès fut manqué.

D'un autre côté Phédos donnoit de grandes eſpérances. Un eſclave vint ſe plaindre à Caritès d'avoir été bleſſé d'un coup de bâton par Phédos. Soudain Caritès appella les autres eſclaves, & ayant fait donner le fouet à celui qui s'étoit venu plaindre, dit : il ſe peut faire que malgré les eſtampes mon fils ne ſçache jamais lire ; mais je vois avec joie qu'il aura du cœur. Phédos fit encore bien d'autres impertinences, qui démontroient clairement qu'il auroit beaucoup d'eſprit ; tous ceux qui étoient témoins de cette éducation trouvoient cela admirable, & chacun aſſuroit que cet enfant-là promettoit beaucoup.

L'Epouſe de Caritès, quatre ans après la naiſſance de Phedos, eût une fille nommée Zelinde ; elle croiſſoit en graces & en beauté. Caliſta dit : Je veux élever ma fille à l'ancienne mode, & je me charge de ſon

éducation. Des Maîtres ne fatigueront point ſon enfance ; mais ils développeront par dégrés le germe de ſes talens. Je me chargerai de la culture des vertus : je ne lui enſeignerai point la Religion par la frayeur ; je la lui montrerai étroitement unie avec ces vertus qui font la baſe du bonheur de la vie. Je lui peindrai moins ces récompenſes céleſtes & futures, qu'un jeune eſprit a peine à concevoir, que la récompenſe intérieure & ſatisfaiſante que procure la vertu : je la lui peindrai cette vertu, douce, aimable & aiſée à pratiquer, & je lui apprendrai enfin à être vertueuſe pour elle-même, & non pour les autres.

Caliſta étoit obligée par état à recevoir chez elle une nombreuſe ſocieté ; on admira dans Memphis qu'étant ſéparée de ſon mari, elle n'eut aucun des ridicules qui rendent une jolie femme célebre. Elle plai-

gnoit les vicieux ſans les haïr. L'homme d'eſprit chez elle n'étoit point étouffé ſous la fémillante ignorance d'une multitude *d'agréables*. Son eſtime ſourioit au mérite, & ſa bouche aux froides plaiſanteries du jargon; elle avoit cet art de concilier tous les états & tous les caracteres, ſans s'écarter de ſes principes; elle pouvoit trouver un homme fort eſtimable, quoiqu'il ne ſût pas le jeu, & que, ſelon le monde de ce tems-là, il ne fut bon à rien; elle pouvoit trouver de l'eſprit à un autre, quoiqu'il ne ſçût aucune des ariettes nouvelles de la Comédie Italienne & de l'Opéra comique, & qu'il n'eût dans ſes poches ni Navette, ni Marly, ni Gimbelettes du Palais Royal. Cette femme de l'autre monde étoit gaye avec les mauvais plaiſans, ſenſible avec les gens vertueux, douce avec les obſtinés, & complaiſante avec les

ſots ; tous les hommes la trouvoient eſtimable, & les femmes ne diſoient point de mal d'elle, auſſi ſa maiſon étoit-elle une des plus déſertes de Memphis.

Phedos étoit né avec toutes les inclinations qui forment un heureux naturel ; & Caritès diſoit : Un bel arbre a-t-il beſoin de culture ; laiſſons croître cet arbre comme il voudra ; il ne peut qu'embellir en croiſſant.

Zelinde avoit reçu de la nature le germe de toutes les paſſions ; mais Caliſta diſoit : L'habileté d'un Jardinier répare & corrige les mauvaiſes inflexions qu'un arbre apporte en naiſſant ; les chênes qui croiſſent au milieu des buiſſons ſont ſouvent informes, & les tilleuls de nos parterres prennent au gré de l'art toutes les formes qu'on ſe plaît à leur donner. Il n'eſt point de defaut qui ne

renferme en ſoi le germe de quelques vertus ; les défauts de la nature ſont comme les poiſons, dont la Pharmacie ſait tirer un ſuc ſalutaire. L'ame humaine reſſemble à un feu qui ravage lorſqu'on en abandonne les effets au haſard, mais qui échauffe & qui éclaire lorſqu'on en ſait mettre à profit l'uſage. Il faut, ainſi qu'aux enfans, apprendre à la raiſon à marcher, & non attendre qu'elle ſoit en état de marcher pour l'inſtruire alors à former des pas, ſans quoi elle marcheroit toute la vie à quatre pattes. La nature ébauche les hommes, c'eſt l'éducation qui les fait. Tout Memphis, qui voyoit cette étrange conduite, crioit qu'elle péchoit viſiblement contre l'uſage du monde ; on accuſoit tout haut Caliſta d'être Philoſophe, & dans ce tems c'étoit une grande injure, & l'on aſſuroit que

Zelinde ne feroit bonne tout au plus qu'à faire une Religieufe.

De fon côté le jeune Phedos difoit : Mais à propos de quoi veut-on que j'aye du refpect pour mes parens, je ne leur dois rien ; ils m'ont donné la vie que je ne leur ai pas demandée ; ils ont agi fans me confulter & fans favoir fi cela me feroit plaifir. Je ne leur ai encore nulle obligation de ma fubfiftance, ils la donnent à des êtres qu'ils n'ont pas créés, & je vaux bien les Epagneuls qu'ils nourriffent de bifques & d'ortolans : ce font eux qui me doivent de la reconnoiffance, s'il eft vrai qu'on en doive à ceux qui nous procurent quelque plaifir ; car il eft vifible que fi ma naiffance ne leur en eût pas donné, ils n'euffent point été affez cruels pour rifquer gratuitement, en donnant le jour à un être, de lui ouvrir

une longue carriere de maux, que le néant lui eût évitée.

Zelinde disoit au contraire : Je dois tout aux auteurs de mes jours, ils m'ont formée pour connoître le plaisir de les aimer ; je sens entre les mains de Calista mon ame se dépouiller peu à peu des ombres du néant, & m'ouvrir une nouvelle source de trésors ; je sens le plaisir d'être, par le plaisir de la reconnoissance ; les auteurs de tant de bienfaits méritent à jamais mon hommage.

Les quinze ans tant souhaités pour donner à Phedos des Maîtres qui l'instruisissent, étoient enfin prêts d'arriver, lorsqu'une nuit il s'évada de la maison avec une Esclave de Calista nommée Babi, après avoir volé son pere, & une partie des bijoux de sa mere.

CHAPITRE III.

COMMENT Phedos change de nom, ce qui lui arrive à Biblos avec des Gentilshommes Memphyſiens, comment il eſt obligé de s'engager; ſpectacle terrible & douloureux dont il eſt témoin; converſation entre lui & un Solitaire; il s'embarque & eſt pris par des Pirates.

PHÉDOS ayant pris le nom d'Erzecan, ſa compagne & lui, déguiſés en Juifs, réſolurent de paſſer en Syrie. En arrivant à Biblos, ville frontiere de l'Egypte, ſituée à l'embouchure du Nil, ils s'annoncerent pour de jeunes Juifs qui alloient trafiquer à Jeruſalem.

Erzecan & ſa compagne trouverent dans le Caravenſera où ils étoient deſcendus, quelques Egyptiens qui

lierent connoiſſance avec eux. Erzecan leur apprit qu'il alloit en Syrie, ils l'inſtruiſirent qu'ils y alloient auſſi; il leur dit qu'il étoit Juif, il ſe trouva, par un haſard miraculeux, qu'ils étoient Juifs auſſi. Erzecan nomma Jeruſalem, c'eſt auſſi à Jeruſalem, dirent-ils, que nous allons; il ajouta, je ſuis las, & je compte me repoſer deux jours à Biblos; ils répondirent, tel eſt auſſi notre deſſein. Alors Erzecan trouva qu'on ne pouvoit avoir des raiſons plus valables pour ſe lier de connoiſſance, & il les invita à ſouper.

Erzecan, en buvant avec ſes nouveaux amis, trouva de plus en plus des raiſons de ſceller l'amitié, & il diſoit en lui-même, qu'on eſt heureux de voyager, les hommes de Memphis ne ſont pas ainſi faits; on a tort de dire qu'on ne trouve point d'amis, puiſque ces gens-

ci veulent être les miens ; oh ! on trouve des choſes ſurprenantes en voyageant.

Après ſoupé on propoſa une partie de jeu ; Erzecan l'aimoit beaucoup, c'étoit la ſeule ſcience qu'il eût acquis dans la maiſon de ſon pere ; il gagna, & ſe retira, en méditant ſur l'utilité & ſur l'excellence du jeu.

Le lendemain il réſolut de gagner encore, & propoſa aux Gentilshommes Memphyſiens leur revanche ; il perdit non-ſeulement tout ce qu'il avoit gagné la veille ; mais encore tout l'argent qu'il poſſédoit, & il ſe retira alors en faiſant des réflexions ameres ſur le jeu, maudiſſant ceux qui l'avoient inventé, & ſe maudiſſant lui-même ; mais il ſe dit, il me reſte encore des bijoux & ma Babi, ainſi je n'ai pas tout perdu.

Le ſurlendemain en ſe réveillant,

il trouva ſa compagne diſparue avec ſes amis les Memphyſiens & avec ſes bijoux. Quelle fureur, dit-il, m'a pris de voyager ; ſi j'étois reſté chez mon pere, ces honnêtes Meſſieurs ne m'euſſent point gagné mon argent, & Babi n'eût point emporté mes bijoux.

Erzecan, pour diſſiper ſon chagrin fût ſe promener ſur la grande place de Biblos ; il vît un homme qui ſembloit n'avoir d'autre métier que de ſe promener dans ce lieu ; il l'aborda & lui demanda civilement qui il étoit, & qui pouvoit l'obliger à ſe promener ainſi ?

Je cherche, lui répondit le Biblien, des hommes qui veuillent s'aller battre pour le Roi d'Egypte, moyennant cinq ſous par jour ; ſi tu veux en être, il ne tiendra qu'à toi.

Quoique je ne connoiſſe point le

Roi d'Egypte, dit Erzecan, je le veux bien, & ſoudain ils ſignerent l'engagement.

A quelques jours de là Erzecan dit : mes cinq ſous ne me ſuffiſent pas pour vivre ; je vois un chou dans ce champ voiſin ; la faim me donne ſur ce chou les mêmes droits qu'ont ceux à qui il appartient. Je vais l'enlever & je m'en régalerai.

Il eut à peine achevé ſon projet qu'il fut entouré des autres Soldats qui lui dirent que par faveur on vouloit bien ne le pas pendre, & qu'en conſidération de ſa jeuneſſe on alloit lui donner de la part du Roi d'Egypte trente coups de bâton. Pendant qu'il les recevoit il ne pût s'empêcher de dire : trente coups de bâton pour un chou ! Je vois bien que le monde & les voyages ne ſont pas auſſi plaiſans que je me l'étois figuré. Ayant dit ces paroles; il prît tacitement

ment congé de ſes camarades, & ſuivit la route de Damas.

Chemin faiſant il penſa à Babi en penſant à la perte de ſes bijoux ; il crut ſentir qu'il l'aimoit encore. A cet âge où le cœur n'a point de ſenſations déterminées on prend ſes beſoins pour de l'amour, & près d'une femme indulgente la facilité du plaiſir pour le deſir.

En arrivant à Damas il trouva une multitude de peuple aſſemblé, il s'informa qu'elle étoit la cauſe de ce grand concours ; on lui dit qu'il ne s'agiſſoit que d'une femme qu'on alloit pendre. Erzecan qui n'avoit encore vû pendre perſonne, ſe mêla parmi les Spectateurs ; mais à peine eut-il jetté les yeux aux pieds de l'échelle qu'il reconnut Babi ; il apprît qu'un Citoyen de Damas l'avoit accuſée devant les Juges de trop de ſubtilité ; il ſe cacha dans la foule,

pour éviter les détails dangereux d'une reconnoiſſance douloureuſe. Il lui en coûta malgré ſon reſſentiment pour être temoin du reſte de cet affreux ſpectacle. Sans doute il penſa qu'il devoit ſe faire violence pour voir du moins ſa chere & perfide Babi juſqu'à ſes deniers inſtans. Lorſqu'il la vit monter à l'échelle fatale, il lui ſembla alors qu'il y montoit lui-même, & pendant qu'on la pendoit, il diſoit : n'eſt-ce pas dommage qu'un ſi beau corps ſoit pendu?

Erzecan s'éloigna de ce ſéjour fatal pour oublier ſa douleur, & pour ſe ſouſtraire aux pourſuites qu'il craignoit. Il reprit ſon premier projet de parcourir le monde.

Il marchoit triſtement, lorſqu'il arriva auprès de la cabane d'un Solitaire, La fatigue, la faim & l'épuiſement l'exciterent à y entrer pour

y demander quelque ſecours. Il trouva le Solitaire aſſis au milieu d'une multitude de livres qui tapiſſoient le ſol de ſon antre. Que voulez-vous de moi, lui demanda le Solitaire ? Venez-vous vous inſtruire de la ſcience de la Morale? Non, dit Erzecan. Venez-vous étudier les ſecrets de la nature ? Encore moins, répondit Erzecan. Venez-vous méditer ſur la connoiſſance des effets & de leurs cauſes ? Eh non, interrompit Erzecan impatienté ; il y a douze heures que je n'ai mangé, & je viens vous demander de quoi dîner. Hélas ! mon fils, dit le Solitaire, vous ferez mauvaiſe chere, je n'ai que des légumes à vous offrir. N'importe, répondit Erzecan, j'ai faim, la faim aſſaiſonne les mets. Ils allerent enſemble cueillir ces légumes dans un petit jardin attenant la grotte du Solitaire. Erzecan, chemin faiſant, vit un vivier au mi-

lieu du jardin dans lequel plusieurs poissons s'ébattoient & se jouoient sur la surface ; alors il dit au Solitaire : vous ne mangez pas apparemment toujours des légumes, puisque voilà dans ce vivier plus de poissons qu'il n'en faudroit pour fournir pendant une année la table d'un Publicain ? Pardonnez-moi, mon fils, reprit le Solitaire, je ne mange jamais de ces poissons, parce que c'est un crime que d'ôter la vie aux êtres à qui les Dieux l'ont donnée. Je croyois, dit Erzecan, que les Dieux avoient fait les poissons pour l'usage de l'homme. Vous vous trompiez encore, répondit le Solitaire; ils sont, comme nous, l'ouvrage de leurs mains, & qui sçait s'ils ne sont pas aussi agréables aux yeux de la Divinité, que l'homme qui a tant de défauts & si peu de vertus ; c'est moi qui ai soin

d'eux, le nombre s'en accroît tous les jours par la population, je leur donne à manger ; mais encore une fois, mon fils, je vous l'ai déja dit, je ne les mange point. Erzecan, en marchant toujours, vit des oiseaux de plusieurs especes qui paroissoient privés & qui étoient rassemblés sous le même ombrage. Ces oiseaux, dit-il au Philosophe, me paroissent bien familiers. Je les éleve ainsi, répondit le Solitaire ; tous les êtres sont avec des modifications différentes l'image de l'homme en abrégé ; ainsi qu'il est libre entouré des liens invisibles qui l'attachent, de même il est aisé d'enchaîner les animaux en leur laissant l'apparence de la liberté. C'est par la nécessité du besoin & par l'aisance qu'ils trouvent à le satisfaire que l'habitude enchaîne ces oiseaux, & ils se croyent d'autant plus libres que la chaîne dont

je les attache eſt cachée à leurs yeux. Mais, dit Erzecan, je ne comprendrois pas trop pourquoi vous vous donneriez tant de peine; ſi ce n'eſt que réſervant ces oiſeaux pour votre uſage, vous n'êtes pas ſi déſintéreſſé à leur égard qu'à l'égard des poiſſons, qui vous cauſent moins de ſoins & d'embarras, & que du moins vous vous nourriſſez parmi ceux-ci de ceux qui ſont bons à manger. Je m'en donnerois bien de garde, répliqua le Philoſophe, ce ſont encore des êtres vivans & ſortis des mains de la Divinité pour vivre & multiplier ſur la terre. Ainſi, s'oppoſer à cet effet en les mangeant, c'eſt aller contre les ordres du Très-Haut.

En diſant ces mots, ils ſe mirent à table. Le Philoſophe tira d'une armoire un morceau de bœuf dont il mangea, & dont il préſenta à ſon

Compagnon. Mais, dit Erzecan, il me ſemble que vous allez contre les ordres du Très-Haut : car ce bœuf dont vous mangez a eu vie. Oui, mais répondit le Philoſophe, ce n'eſt pas moi qui l'ai tué, & en en mangeant je ne ſuis pas coupable de ſa mort. En ce cas là, dit Erzecan, les hommes ont donc tort de pendre le receleur d'un vol : car ce n'eſt pas lui qui a fait ce vol, il ne fait qu'en profiter, comme vous qui mangez de ce bœuf que vous n'avez pas tué. Le Philoſophe ne s'apperçût point de l'objection d'Erzecan, & il n'y répondit point.

Après le repas, le Solitaire dit à Erzecan : j'ai vû à travers vos queſtions des ſignes qui démontrent que vous avez déja fait de grandes études, & qu'avec le tems vous pouvez devenir un grand Philoſophe. Vous vous trompez, repliqua Erze-

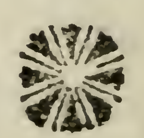
can, je n'ai jamais étudié, & à peine ſçai-je lire. Tant pis, dit alors le Solitaire; en ce cas, vous ne ſerez jamais qu'un ignorant. Mais à quoi ſert la ſcience, demanda Erzecan? A rien du tout, mon fils, répliqua le Solitaire; j'ai compoſé un Livre fort ſçavant pour apprendre qu'elle étoit non-ſeulement inutile, mais encore nuiſible aux hommes. Vous les aimez donc ces hommes, interrompit Erzecan, pour daigner les inſtruire? Moi, point du tout, répondit le Philoſophe, je les fuis au contraire; ils ſont tous traîtres & méchans; ils n'ont point de bonne foi; ils ne veulent point être heureux. Vous l'êtes donc vous-même, dit Erzecan? Hélas! non, répliqua le Philoſophe, mais j'enſeigne à l'être.

Alors Erzecan demanda au Solitaire ce qu'il falloit faire pour être heureux?

heureux? Très-peu de chose, répondit-il, aimer la vertu. Je ne la connois point, dit Erzecan. Tant mieux, répliqua le Philosophe ; je suis bien fâché qu'avec de si grandes dispositions pour la science vous n'ayez jamais appris à lire : car je vous aurois donné un beau livre d'instruction qui apprend aux hommes qu'ils ne doivent point être instruits. Quoi c'est vous, interrompit Erzecan, qui avez composé ce plaisant Livre qui a fait tant de bruit dans Memphis. Que vous ai d'obligations, & qu'il m'a bien formé ; mais, hélas ! il n'a pas empêché que Babi, qui l'aimoit beaucoup, & qui le lisoit souvent, n'ait été pendue.

Erzecan, ayant pris congé du Solitaire, l'embrassa, & lui promit de revenir le voir dès qu'il auroit appris à être heureux.

Il fit rencontre à un Port de mer d'un Vaiſſeau Marchand qui devoit faire voile pour l'Iſle de Chio ; il plût au Capitaine, qui le prit ſur ſon bord en qualité de Mouſſe. Mais à cinquante ſtades environ du Port le Vaiſſeau fut pris par des Pirates Perſans ; Erzecan, ainſi que le reſte de l'équipage fût chargé de chaînes & conduit à Ciropolis ſur les bords du Fleuve Iaxare. Pendant le chemin il diſoit : ce n'eſt point là encore être malheureux que d'être eſclave ; que m'importe de ſervir un Perſan ou un Egyptien, ils ſont des hommes tous les deux, & ma Patrie eſt où l'on me donne de quoi ſubſiſter.



CHAPITRE IV.

AVENTURE déſaſtreuſe qui arrive à Erzecan à Ciropolis, & pour quelle raiſon ; comment il ne ſort d'un danger que pour retomber dans un autre ; & pour quel cas il eſt encore puni par des Inſulaires.

LE Perſan entre les mains duquel il tomba étoit un maître dur & deſpotique. Approche, chien, lui dit-il : ſouviens-toi que je ſuis ton maître, & que le ſort t'a fait mon eſclave ; la moindre déſobéiſſance ſera punie de mort. En diſant ces mots, il le conduiſit dans un endroit où pluſieurs pals étoient dreſſés ſur l'un deſquels expiroit un eſclave Grec. Erzeçan frémît à cette

vûe. O Ciel ! s'écria-t-il, n'ai-je donc quitté un Pays où je faisois mes volontés que pour risquer de m'aller faire empaler en Perse.

Accablé de ses chagrins, il marchoit un jour en rêvant dans les rues de Cyropolis, lorsqu'il reçnt un grand grand coup de sabre qui le fit tomber à la renverse.

Revenu à lui-même, il se trouva en prison. Pourquoi suis-je ici, demanda-t-il ? Le Geolier lui répondit : c'est pour t'être trouvé sur le passage de la Concubine favorite du Roi de Perse ; mais l'indulgence de notre sublime Empereur veut bien, puisque tu n'est pas mort du bon coup de sabre que t'a donné le premier Eunuque, faire grace à ta jeunesse ; elle te tient quitte pour cent coups de bâton bien appliqués que tu recevras sous la plante

des pieds pour t'être exposé témérairement aux regards de la Favorite du Roi des Rois.

Quel Pays, dit Erzecan après l'exécution, où l'on reçoit par faveur la bastonade pour avoir risqué d'être regardé par une Favorite ! Pourquoi ai-je quitté mon Pays où les Favorites n'ont point d'Eunuques, & où il m'est permis d'envisager toutes les femmes qu'il me plaît ?

Areb dans ce tems-là équipoit une Troupe pour aller faire quelques courses sur l'ennemi. Erzecan pressé de quitter un Pays où l'on avoit la bastonade & un coup de sabre pour s'être trouvé sur le passage d'une Concubine, lui proposa de l'accompagner. Comme il arrive toujours des choses qu'on ne prévoit pas, ils furent surpris par un parti Assyrien, chargés de fers & conduits à Babylone.

Il ſe devoit célébrer ce jour-là une grande cérémonie dans un des principaux Temples de Babylone en l'honneur de Vénus ſous le nom de Melyte. Quoiqu'étranger il y fût admis. Ce peuple me paroît humain, diſoit Erzecan, je puiſerai ſans doute chez lui quelque notion de cette vertu qui mene au bonheur ; mais je ne me trouverai ſur le paſſage d'aucune femme, fût-ce même la derniere de Babylone.

En parlant ainſi, il entra dans le Temple où les Prêtreſſes commencerent la cérémonie par des heurlemens. Quoiqu'il trouvât intérieurement cette maniere d'invoquer les Dieux aſſez bizarre, il ſe dit en lui-même : chaque Nation a ſa coutume, & je ne trouve, du moins juſqu'à préſent, chez ce peuple encore rien contre l'humanité. Mais lorſque

les Prêtreſſes, dépouillées de leurs vêtemens, ſe claquerent les ſeſſes, ſelon l'uſage du Pays, ſe roulerent enſuite toutes nues par terre, & finirent par ſe proſtituer publiquement; il ne pût s'empêcher, en détournant les yeux de ce ſpectacle, & ne croyant pas être entendu, de s'écrier : ô l'abominable Pays où l'on commet pour invoquer le Ciel les indécences les plus horribles. Il ſortit du Temple à ces mots & réſolut de fuir un endroit où l'on honoroit les Dieux d'une ſi étrange maniere.

Il n'étoit pas à quatre pas, lorſqu'il fût environné par une foule de Babyloniens; un d'eux l'aborda & lui ordonna de le ſuivre chez le grand *Deherſtan* de Babylone. Un Archimage qui étoit préſent prouva dans un long diſcours grec,

qu'il n'entendoit pas, & en ſuant à groſſes gouttes, qu'Erzecan étoit un hérétique qu'il étoit convenable de brûler pour l'édification des autres. Alors on recueillit les voix ; tous les plus vieux, préſageant déja, d'après cette impiété, la ruine entiere de Babylone, opinerent pour le feu ; mais les plus jeunes repréſenterent qu'Erzecan étant Etranger, il ignoroit vraiſemblablement les uſages & les coutumes du Pays. Leur avis étant le plus nombreux comme de raiſon l'emporta, malgré le déſeſpoir de l'Archimage, & Erzecan, pour s'être mal-à-propos piqué de chaſteté, fut condamné à perdre une oreille.

Ciel! dit-il, quand cette exécution fut faite ; j'ai été bâtonné en Perſe pour avoir vû une Concubine au viſage, & l'on me coupe ici une

oreille pour n'avoir pas voulu regarder des Prêtresses toutes nues se claquer les fesses & se prostituer au premier venu.

Erzecan résolut de fuir un Pays où l'on coupoit des oreilles si facilement ; il fît part de son dessein à quelques esclaves mécontens ; ils s'assurerent pour une somme modique d'une barque de Pêcheurs pendant la nuit & s'abandonnerent aux flots.

Leur barque par sa fragilité ne pouvoit long-tems résister aux vagues ; ils virent de près la mort qui alloit les engloutir. O Dieux ! dit Erzecan, je vais donc mourir sans avoir connu la vie ; Ciel ! si tu voulois que je périsse, ne pouvois tu attendre du moins que j'eusse trouvé le bonheur. Un de ses Compagnons, qui entendit ces mots, lui

dit : pauvre inſenſé, il en eſt mille, plus honnêtes gens que toi qui meurent ſans l'avoir trouvé, & qui s'en paſſent.



CHAPITRE V.

DANGER des rendez-vous ; autre embarras d'Erzecan ; & comment il s'en tire avec les étrivieres.

UN Vaiſſeau Phénicien qui retournoit à Tyr apperçut cette barque au moment qu'elle alloit fondre ſous les flots ; il détacha une chaloupe ; Erzecan & ſes Compagnons furent reçus dans ſon bord, & bientôt ils toucherent aux Côtes de Phenicie.

Ces peuples étoient alors en paix avec les Egyptiens ; Erzecan & ſes Compagnons furent accueillis & ſecourus à Tyr. Cette Ville n'étoit point telle alors que les Romans épiques l'ont repréſentée. Les Mages y régnoient ſous le bon plaiſir

du Roi; les habitans ne ſe donnoient point la peine de s'enrichir par le commerce, parce qu'ils avoient trouvé plus court d'aller tuer quinze ou vingt mille Indiens aſſez malheureux pour avoir alors dans leur ſol un métal qui avoit excité l'avarice des Phéniciens. Ces Tyriens ne travailloient point, mais ils payoient des Etrangers qui travailloient pour eux; en récompenſe ils jouoient de la guittare & s'enrhumoient la nuit ſous le balcon de leurs maîtreſſes. Les Mages leur avoient prouvé qu'ils devoient être à l'égard de leurs femmes d'une jalouſie exceſſive, mais qu'ils ne devoient point être jaloux des Mages, & nul époux n'étoit aſſez incivil que d'entrer chez lui lorſqu'il voyoit les babouches d'un Mage à la porte de ſa femme.

Erzecan, qui vit que les Tyrien-

nes étoient voilées quand elles sortoient, & qu'elles étoient étroitement renfermées chez elles, dit en lui-même : bon, tant mieux ; ces femmes-ci ne me feront point faire de sottises, soit en les regardant, comme la Concubine de Perse, soit en ne voulant pas les regarder, comme les Prêtresses de Melyte, puisqu'ici elles sont toutes invisibles. En disant ces mots il entra dans un Temple, sans songer qu'un Temple venoit déja de lui être fatal ; mais il y entroit alors parce que faute d'argent il ne pouvoit entrer dans une Hôtellerie. Orosmade, qui par sa toute-puissance vît son intention ne lui en sçut pas gré ; mais quand on a faim on ne pense pas à tout.

A peine entroit-il dans le Temple, une vieille femme s'approcha de lui & lui présenta l'eau lustrale : Seigneur Etranger, lui dit-elle tout

bas, malgré votre habit, je juge à votre figure & à un certain air de légéreté qui caractérise votre Nation que vous étes Egyptien, & que vous êtes fortement occupé ; je le crois bien, Madame, lui répondit Erzecan, on le seroit à moins, car je n'ai pas d'argent & je ne sçais comment me procurer les moyens d'en avoir. N'esce que cela, Seigneur Egyptien, qui vous inquiete, répondit la vieille, je connois une jeune personne riche, belle & vertueuse qui vous a vû au travers de sa jalousie, & qui a jugé que vous deviez avoir beaucoup de mérite, parce que elle s'est apperçue qu'il vous manquoit une oreille, c'est ce qui l'a rendue folle de vous ; votre air martial lui a persuadé que vous deviez vous être trouvé à plusieurs actions où vous aviez fait cette perte, & une balafre ou

une oreille de moins est une grande recommandation auprès de ma maîtresse qui a une affection singuliere pour tout ce qui porte un certain caractere de bravoure.

A Dieu ne plaise, Madame, s'écria Erzecan, que j'accepte vos offres ; j'ai trop de sujet de haïr les femmes. Je n'entre point dans vos motifs, répondit la vieille, mais avec votre figure on ne doit avoir qu'à se louer d'elles. A ces mots Erzecan ne pût se défendre d'un petit mouvement de vanité. Elle ajouta : puisque vous dites que vos maux ont été causés par les femmes, c'est à une femme à les finir. Hélas ! ma maîtresse mourra si vous me refusez. Seriez-vous assez cruel pour vouloir la mort d'une innocente victime dont le cœur vous est soumis. Non, dit Erzecan, & je jure par Orosmade que votre maîtresse ne

mourra point. Me puniroit-il d'un acte d'humanité. Recevoir de l'argent quand on en manque, & empêcher de mourir une jolie femme ſont certainement deux actes qu'il ne ſçauroit trouver mauvais. Erzecan promit à la vieille de ſe rendre au rendez-vous, & il acheva tranquillement ſa priere.

Il ſe rendit au poſte aſſigné, & la vieille l'introduiſit ſans lumiere par un petit eſcalier dans un appartement très-éclairé où il fut ébloui par la richeſſe & par la ſomptuoſité des meubles ; des eſclaves ne s'emparerent point de lui pour le conduire au bain, ſoit que ce ne fut point l'uſage en ce tems-là, ſoit que les femmes qui avoient encore un reſte de retenue ne confiaſſent point leur ſecret à un grand nombre de domeſtiques. Il vit paroître la belle Tyrienne, elle ſe nommoit Alca-

na;

na, un voile de gaſe couvroit ſon viſage. L'amour lui fit faire quatre pas vers l'objet déſiré, & la timidité lui en fit reculer ſix; ſes genoux trembloient. Erzecan la preſſa d'ôter un voile qui lui déroboit tant de charmes, il l'arracha lui-même, il vit le plus beau viſage du monde tout baigné de pleurs. O Etranger! lui dit-elle, ſi les paſſions coûtent à vaincre à la raiſon, crois-tu qu'il ne lui en coûte point autant pour les ſatisfaire? Hélas! avant de jouir des effets que je m'en promets, le remords s'y mêle d'avance & les corrompt. Et cependant je n'ai la force, ni de combattre, ni de m'arrêter; je t'ai vû & je t'aime, ſi l'on peut aimer ce qu'on ne connoît pas; ce n'eſt pas toi, non ce n'eſt pas ta vûe qui m'a ſéduite, c'eſt la violence de mes paſſions: qu'elles ſont cruelles! elles ſont le malheur

de ma vie ; mais elles le feroient également si je leur résistois. Les Dieux qui nous les ont données devroient-ils nous en punir ?

Cet exorde peu dévot mais touchant pour Erzecan le précipita aux genoux de la belle Tyrienne. Déja elle avoit oublié ses remords, & Erzecan commençoit à croire qu'on pouvoit être heureux avec les femmes, lorsqu'un bruit de plusieurs voix mélé aux cliquetis de quelques armes se fit entendre à la porte de l'appartement.

En ce moment le lieu qui alloit servir aux plus doux mysteres de l'amour fut rempli d'hommes & d'esclaves armés à la tête desquels étoit le vieil époux de la belle Tyrienne. Un Mage, qui vouloit se charger d'instruire Alcana, avoit vû entrer Erzecan chez elle, il fut scandalisé de la voir s'exposer à prendre d'autres

leçons que les siennes. Par zèle il avoit volé à la maison des champs où étoit alors l'époux, non loin des environs de Tyr. Déja la vieille étoit expirante sous les coups de l'ardente ferveur du Mage : par ferveur encore il conseilloit à l'époux de joindre Alcana à la vieille ; mais un des regards de la belle Tyrienne, qui ne fléchissoit point des Mages irrités, désarma son époux ; il se contenta de la bien assurer qu'elle seroit enfermée dès le lendemain chez les Prêtresses de Diane. Alors le Mage ayant rassemblé ses forces pour prouver l'énormité du crime d'Erzecan conclut à une punition cruelle & dégradante pour l'humanité. Déja dans les mains des esclaves brilloit le fatal couteau qui devoit assurer le repos des maris de Tyr, lorsque le vieil époux se rappellant sa propre jeunesse fit grace

à celle d'Erzecan, & ſe contenta de le faire jetter par les fenêtres.

Il reſta long-tems ſans connoiſſance, & lorſqu'il eut repris l'uſage de ſes ſens, il maudit en lui-même les duegnes & les jeunes femmes qui avoient des maris ſi brutaux. Il étoit encore étendu par terre plus étourdi que bleſſé de ſa chute, parce qu'heureuſement pour lui les fenêtres d'où on l'avoit jetté étoient baſſes, lorſqu'un Egyptien nommé Akob, qui paſſoit près de lui, le reconnut à ſon accent, & lui aida à ſe relever; il lui demanda par quelle aventure il le rencontroit ainſi? Pour m'être trouvé, dit Erzecan, à un rendez vous galant auquel j'étois invité: maudites femmes, ſexe qu'on dit être né pour le bonheur des humains, c'eſt par vous que j'ai perdu mes bijoux à Biblos, que j'ai été bâtonné en Perſe, que l'on m'a coupé une

oreille à Babylone, & que je viens d'être jetté à Tyr par les fenêtres; oui je jure de vous fuir désormais comme le Voyageur de quelques Isles de l'Afrique fuit le repos que lui présentent des tapis de fleurs & de gazon sous lesquels il a peur de rencontrer un serpent.

AKOB imputa en partie cette vive imprécation à un reste de douleur que les contusions de la chute d'Erzecan lui rappelloient; il lui offrit généreusement ses secours; il l'invita dans sa maison. Tel est le caractere de l'Egyptien, le plus léger & le plus aimable de tous les peuples, il a de ces vertus de position & de circonstances, vainqueur dans son Pays, presque toujours vaincu dans les autres; dur au contraire aux besoins d'autrui dans ses propres foyers où il prodigue plus de politesses que de se-

cours ; il devient hoſpitalier & généreux lorſqu'il eſt tranſplanté.

Quand Erzecan fut guéri de ſes bleſſures, il dit un jour à AKOB : dans un Pays où chacun ne fait rien, à quoi vous occupez-vous ? Moi, dit AKOB , je mépriſe l'oiſiveté de ce peuple, & je conſacre mes veilles au plus noble de tous les travaux. Apprenez-moi de grace, reprit Erzecan, quel eſt ce noble travail auquel vous vous occupez ? Je fais des ariettes , dit AKOB. Sorti jeune de mon Pays , reprit Erzecan , j'ignore quelle eſt cette profeſſion , apprenez moi en quoi elle conſiſte. AKOB lui répondit : c'eſt un genre qui ne roule que ſur des mots ſans ſignification mis en muſique diſtribués au haſard , lequel eſt fort plaiſant. Tout Memphis retentit encore de celles que j'y compoſai jadis , le peuple ſurtout ſe

les arrachoit, & les Vielleuſes du Rempart en régaloient à peu de frais les Artiſans & les Eſclaves. Un pareil métier, dit Erzecan, doit être fort lucratif, & vous devez y avoir amaſſé de grandes richeſſes. C'eſt le contraire, reprit Aĸob, & c'eſt la pauvreté qui m'a forcé de ſortir de Memphis. En ce tems-là on parloit d'une grande Reine, qui appelloit chez elle les Arts de toutes les contrées de la terre; j'ai remarqué, après pluſieurs recherches fort exactes, que le genre de nos ariettes lui eſt totalement inconnu. On prend encore à Carthage les véritables ariettes italiennes pour le vrai goût que la Comédie Italienue de Memphis a ſeule trouvé. Vous jugez bien qu'en partant pour l'Afrique voilà ma fortune faite, il ne tiendra qu'à vous de la partager.

Erzecan remercia ſon ami; le projet d'Aĸob lui parut évidemment

clair, & il s'étonna qu'il ne fut pas entré plutôt dans quelque tête Egyptienne. L'instant du départ fut décidé, & ils partirent à pied.

Ils avoient traversé une grande étendue de Pays, lorsqu'à l'entrée de la Sarmatie ils furent attaqués & dépouillés par des brigands qui en infestoient les côtes.

Ils étoient nuds & sans argent & ils demandoient l'aumône, lorsqu'ils rencontrerent une Caravane de Sarmates qui conduisoient plusieurs chameaux chargés de diverses marchandises. Erzecan leur parla Egyptien, mais ils ne l'entendirent point; il leur parla Persan, dont ils comprirent quelques mots, & après un accueil aussi poli qu'on le peut attendre dans un désert à cinq cens lieues de Memphis, ils furent admis parmi la troupe.

Quand ils furent à l'entrée d'une

eſpece de bourgade compoſée de tentes, Erzecan dit à ſon Compagnon : voici donc encore un nouveau Pays ; mais je n'y ſerai point jetté par les fenêtres, car je n'y approcherai de dix toiſes une ſeule femme.

A peine furent-ils entrés dans la bourgade que tout le monde s'aſſembla autour d'eux. Que veut dire ceci, dit Erzecan en lui-même ? Depuis que j'ai perdu une oreille, je me défie toujours de toutes les aſſemblées, ſur-tout chez un peuple que je connois auſſi peu que celui-ci. Il s'approcha du Chef de la Caravanne, qui lui dit en mauvais Perſan que c'étoit l'uſage chez cette Nation d'exercer ainſi l'hoſpitalité, en invitant les Etrangers qui abordoient dans la Sarmatie de venir prendre leur repas & leur logement chez eux, & qu'ils ne s'empreſſoient ainſi que parce que chacun d'eux eſ-

timoit comme un grand bonheur d'avoir à cet égard la préférence ſur les autres. Erzecan trouva que cette maniere d'agir valoit bien la politeſſe dont ſe piquoient les Egyptiens. Embarraſſé à qui il accorderoit cette préférence, il ſe décida pour un des plus apparens de la bourgade qui le conduiſit en triomphe dans ſa tente.

Le Sarmate, en arrivant chez lui, commença par préſenter ſa femme qui étoit fort jolie à Erzecan, avec laquelle il le laiſſa ſeul & ſe retira comme pour aller vaquer à quelques affaires.

Cette Sarmate avoit de grands yeux bleus qui reſpiroient & faiſoient naître la tendreſſe; une moitié de ſa gorge découverte, ſelon l'uſage du Pays, étoit d'une blancheur éclatante & d'une forme admirable. Ciel! diſoit Erzecan, quelle eſt la manie des femmes d'étaler aux

yeux des dons desquels il est dangereux d'approcher. En raisonnant ainsi, il tenoit ses yeux baissés; mais les yeux se levent toujours involontairement auprès d'une jolie femme; à plus forte raison quand il s'agit d'une jolie gorge & que cette gorge est découverte. La jarretiere de la belle Sarmate tomba, & il ne la ramassa point, il la lui laissa ramasser, & détourna les yeux lorsqu'elle la r'attacha au plus beau genou du monde. Il voulut se tirer d'affaire en remplissant par la conversation l'intervalle qui devoit précéder le retour de l'époux. Il pensoit parler, mais il balbutia. Ses yeux en tombant sur ceux de la jeune Sarmate, y virent du trouble & de la colere; il craignit d'être importun à la femme de son hôte; il se retira & fût se promener dans la bourga-

de en attendant le retour de l'époux.

Cependant le mari de la belle Sarmate arriva, & il la trouva en larmes. O Kaïma! lui dit-elle, cet Etranger que tu m'as amené eſt un inſolent; il n'a eu aucun égard pour l'hoſpitalité que tu lui as offerte; il t'a fait l'impoliteſſe de ne me pas juger digne de le recevoir dans mes bras, & de lui procurer des plaiſirs de l'amour, & il a pouſſé le mépris pour toi juſqu'à fronder ouvertement la civilité en me quittant ſans m'avoir ſeulement embraſſée.

Le Sarmate à ces mots fut outré de couroux pour l'impoliteſſe & le mépris de l'Etranger; il courut après lui accompagné de quelques Sarmates, il ſe ſaiſirent d'Erzecan; & après l'avoir terraſſé ſur le ventre, ils le condamnerent, ſelon l'uſage qu'ils ont emprunté des Chinois, à re-

cevoir cent coups de (*a*) latte ſur les feſſes, & il fut enſuite chaſſé hors de la bourgade.

A peine en avoit-il atteint les dernieres tentes qu'il rencontra ſon ami AKOB à qui il conta ſon aventure. Je le crois bien, lui répondit AKOB ; je n'ai pas été ſi ſot que toi, ſans ſçavoir ſi c'étoit l'uſage ou non dans ce Pays-ci, j'ai careſſé mon hôteſſe qui eſt fort jolie, & l'époux m'a ſçu un gré infini de cette politeſſe ; ainſi tu vois bien, mon ami, que dans quelque Pays que ce ſoit on ne riſque jamais rien à être civil. Erzecan, dont les ſtig-

(*a*) C'eſt une eſpece de barre de bois, épaiſſe de deux pouces, & large environ de quatre vers l'extrémité, dont la plûpart des Chinois ſe ſervent pour la punition de certains crimes.

mates & les meurtriſſures étoient encore récentes, ne goûta pas ces raiſons ; au contraire, il ſe dit en lui-même : quel deſtin préſide aux mœurs diverſes de cet univers ! & comment eſt-il poſſible de connoître le bien d'avec le mal. Il ne me manquoit plus après tout ce que j'ai ſouffert par les femmes que de recevoir à la vûe de tout un peuple une punition honteuſe & flétriſſante.

AKOB, qui le voyoit rêveur, lui dit : conſolez-vous, une autre Caravane arrivante de Crete s'en va à Damas. Nous ferons connoiſſance avec le Chef & nous la ſuivrons ; hâtons-nous d'aller ſur ſon paſſage. Voici le moment venu qui va réparer pour jamais les injuſtices de la fortune.

O qu'un ami, dit tout bas Erze-

can, eſt un rare tréſor! AKOB eſt le mien. Ainſi puiſque j'ai un ami je ne ſuis point encore tout-à-fait malheureux, & peut-être trouverai-je le bonheur.



CHAPITRE VI.

Ce qu'Erzecan voit à Carthage ; quel homme est son hôte ; essai qu'Erzecan fait de l'amitié.

ERZECAN suivit son ami, ils furent aggrégés dans la Caravane, & ils arriverent à Damas où ils trouverent un Vaisseau qui faisoit voile vers Carthage. Le Capitaine du Vaisseau, qui se nommoit Olmud, s'attacha à Erzecan, & lui offrit son amitié. Erzecan lui répondit : j'accepte vos politesses ; mais à Dieu ne plaise que j'accepte jamais l'amitié de ceux que je ne connois pas ; je n'ai qu'un ami, & c'est AKOB. En parlant ainsi ils arriverent à Carthage.

Erzecan, en entrant dans la Ville,

fut ſurpris de la magnificence des places & de la beauté des édifices. Il admira comment, dans un Pays qui paroiſſoit barbare, l'art avoit pû forcer ainſi la nature, & comment cette ſuperbe Ville avoit pû s'élever au milieu des déſerts & des ſables ? Tout lui retraçoit la main de l'auguſte Didon qui y régnoit alors ; il entendoit les rues & les places publiques retentir des louanges qu'un peuple fortuné donnoit à une ſi grande Reine.

Akob, qui n'étoit pas exempt de parler ſeul, ſe dit, en voyant toutes ces choſes : quel plaiſir de faire fortune dans un ſi beau Pays ! je ſerois bien ſot de la partager avec un autre. Si Erzecan m'a ſuivi, il en eſt bien dédommagé par l'honneur d'avoir été pendant quelque tems le compagnon d'Akob. Auſſitôt il ſe ſépara d'Erzecan ; il loua une belle maiſon

ſur le produit futur de ſes ariettes ; il acheta à crédit un char & des meubles. En ce tems-là il étoit aiſé de faire ce que les jeunes gens appelloient *des affaires* ; c'eſt l'avarice qui faiſoit la facilité des Marchands. Depuis les tems ont bien changé. Erzecan fut plus ſurpris qu'indigné de l'abandon d'AKOB. Hélas ! dit-il, peut-être lui aurai-je déplu ſans le ſçavoir ; peut-être mon ignorance eſt-elle incompatible avec ſes talens. Oh ! que n'ai-je étudié, je n'aurois pas perdu un ami.

Olmud rencontra quelques jours après Erzecan, revêtu des lambeaux de l'indigence, & cherchant envain quelqu'un qui lui donnât à dîner. Je vous ai offert, lui dit-il, mon amitié, que vous avez refuſée ; votre ami vous a abandonné, je le ſçais ; acceptez un aſyle chez moi, un ſecret penchant me force à vous en

presser ; la véritable amitié ne craint pas de faire des avances. Je vous laisse le maître d'accepter la mienne quand vous m'aurez connu.

Erzecan, entraîné par le besoin autant que par la force de ces paroles, suivit son bienfaiteur, en se disant : en vain cet homme me paroît vertueux ; non il n'est point d'amis, puisqu'AKOB m'a été infidele.

Lorsqu'Erzecan se fut reposé de ses fatigues, il dit un jour à son hôte : pourquoi ne remarquai-je jusqu'ici aucune trace de barbarie ni de préjugés ? Ces peuples sont civils. Il y a déja huit jours que nous sommes ici, & je n'ai remarqué aucun vestige de ces actions bisarres & contradictoires que chaque peuple chez qui j'ai passé nomme vertu & sagesse ; je n'y ai point oui parler de mœurs comme à Memphis, & cependant

ce peuple paroît rempli de probité.

J'y ai vû des Auteurs qui ne cherchoient point à avilir la Littérature, ſoit en ſe déchirant réciproquement, ſoit en vendant leur encens au plus offrant, ou ſoit en encenſant leurs confreres, afin d'en être à leur tour encenſés.

J'y ai vû des Magiſtrats qui n'opinoient point dans le monde, & qui ne plaiſantoient point à l'Audience.

Des Publicains qu'on n'honoroit un peu plus que l'Artiſan, que lorſque en lui devenant ſupérieur par des ſervices importans à l'Etat, ils parvenoient à force d'utilité à effacer la tache de leur miniſtere.

J'y ai vû des femmes qui n'avoient point de blanc & de rouge & qui cependant étoient fort jolies. Et ce

qui m'a le plus étonné, c'eſt d'avoir vû des Egyptiens à qui les femmes de Memphis, munies en vain de toutes les armes de la coquetterie, n'avoient pû tourner la tête; être épris ſincérement pour des Cathaginoiſes ſans art & ſans artifice.

J'y ai vû des Miniſtres qui accueilloient les hommes, & qui dans un place dangereuſe où il eſt ſi difficile d'être grand, s'ils ne faiſoient point de bien, du moins faiſoient le moins de mal qu'ils pouvoient; auſſi leurs commis les imitoient-ils, & juſqu'à leurs affranchis tout étoit poli.

J'y ai vû de grands Seigneurs qui n'étoient point hauts & des ſubalternes qui n'étoient point rampans. J'y ai vû preſque toujours la richeſſe compagne du mérite. J'y ai remarqué que preſque tous les hommes y étoient à leur place, & qu'en géné-

ral ce peuple étoit heureux. Que cela ne vous ſurprenne point, lui dit Olmud, le bonheur de ce Peuple vient d'avoir été fondé tout d'un coup & ſans par gradations par d'habiles mains. Les Loix par leſquelles ſe ſont élevés les autres Peuples ont preſque toutes été informes dans leur naiſſance. En croiſſant, leurs abus ſe ſont multipliés, & ces abus ont tellement fait corps avec la maſſe générale des Loix, qu'il ſeroit actuellement plus dangereux de les extirper chez la plûpart de ces Peuples que de les laiſſer ſubſiſter. Il eſt plus aiſé de donner de bonnes Loix à un Peuple qui n'en a point du tout que de changer ſes anciennes. Voilà l'avantage qu'a eu Didon; elle n'a point changé ſon peuple, elle l'a créé. C'eſt ainſi qu'il devient plus facile au Potier de donner une belle forme à l'argile qu'il crée pour ainſi

dire, que de rectifier un vieux vafe que le feu a durci.

Vous voyez ici fleurir le Commerce comme l'avantage le plus effentiel à une Nation. Les Cultivateurs viennent après, & font honorés comme les fubftantateurs de la Patrie ; enfuite viennent les Artiftes qui font eftimés relativement à leur utilité.

La Reine attire à grands frais ces Artiftes, ainfi que les hommes fupérieurs en tout genre quî abordent d'autant plus à Carthage qu'ils étoient peu honorés dans leur patrie, où la manie des peuples qui font un peu éclairés eft de croire qu'ils n'ont plus rien à apprendre. Sa politique, en attirant ces hommes fupérieurs, eft d'intéreffer par degrés les befoins & la noble émulation de fon peuple à pouvoir un

jour s'en passer en apprenant à les imiter.

Les Nations qui voyent notre administration sont étonnés qu'il y ait si peu de crimes dans un Pays où il n'y a punition de mort pour aucun Citoyen. La Reine regarde la vie des Sujets comme un dépòt qui leur est confié par le ciel, & qu'il n'est pas permis aux Rois de leur ôter volontairement. S'ils prodiguent cette vie dans des batailles, c'est qu'ils considerent alors leur propre cause & leurs propres intérêts comme enchaînés à ceux de leur Souveraine. La dégradation du titre de Citoyen dans un Pays où ce titre n'est point une vaine & spécieuse prérogative, & où il suffit pour parvenir aux emplois, sert de frein à ce peuple. Les autres punitions qu'on a jugé ici nécessaires pour les

coupables y ſont même fort rares ; & lorſque les Juges ſont obligés de faire le procès à quelque Citoyen, il ne lui eſt infligé aucune peine que la Reine ne ſe ſoit fait préſenter le procès, & n'ait elle-même ſigné la Sentence du coupable.

Erzecan, enchanté des manieres bienfaiſantes de ſon hôte & du caractere de vertu imprimé dans toutes ſes actions, lui demanda un jour s'il n'étoit pas Philoſophe ? Non, lui répondit Olmud, & je n'ai nulle envie de l'être, car j'ai vû dans mes voyages quelques Philoſophes qui ſe ſervoient de ce nom pour faire beaucoup de ſottiſes. Je fais le bien je ſuis les Loix de mon Pays, & je ne fronde aucuns uſages parce que mon œil ne découvre pas l'utilité qui peut leur être attachée. Si agir par des principes contraires c'eſt

être Philoſophe, je vous l'ai déja dit, je ne le ſuis point.

Pendant ce tems-là AKOB avoit obtenu audience de la Reine, ſans avoir eu beſoin de protections, & ſans avoir employé un tems conſidérable pour cela. La maxime de cette rare Impératrice étoit de tout voir par ſes yeux. Le moindre Etranger étoit admis en ſa préſence ; elle ſe donnoit la peine de démêler elle-même dans l'intérieur de chacun ce qu'il valoit, & à quoi il étoit propre. Auſſi n'avoit-elle dans les hauts emplois que des hommes ſupérieurs. C'eſt l'œil du grand Souverain qui produit les grands hommes.

Il y avoit un Théâtre à Carthage où l'on ne jouoit que des Tragédies qui méritoient de porter ce nom par les exemples frappans de vertus & de traits d'héroïſme relatifs aux

mœurs de la Nation, & l'on appelloit ce Théâtre l'école des mœurs & de la vertu.

On jouoit ſur le même Théâtre quelques Comédies qui ne frondoient point les ridicules : car outre qu'il y en avoit très-peu à Carthage, c'eſt que les ridicules d'une Nation ſont un objet trop petit relativement aux mœurs. Mais on y jouoit les vices qui tendent à détruire l'harmonie de la ſociété & le ſyſtême que ſe propoſe la légiſlation. Il eſt aiſé de juger que ces Comédies n'étoient point non plus des Romans larmoyans ; elles étoient au contraire une école gaye de la ſageſſe où les peuples s'inſtruiſoient en riant. Auſſi les Acteurs n'en étoient-ils point excommuniés, & étoient honorés dans le Pays comme des organes ſacrés par leſquelles la voix des mœurs & de la légiſlation

ſe faiſoit entendre à la Nation. AKOB ſoutint que ce Théâtre n'étoit point auſſi plaiſant qu'à Memphis. Les Carthaginois ne lui répondirent qu'en bâillant à ſes ariettes. Le jour même il ſe vit obligé de vendre ſon char pour avoir du pain; le lendemain il vendit ſes meubles, & le ſurlendemain il fût mis en priſon par ſes créanciers, où il auroit péri ſans Erzecan, qui apprît ſon ſort & en fut touché. Il ſe dépouilla des bienfaits d'Olmud pour en ſoulager ſon ami. Ils n'étoient point ſuffiſans pour acquitter entierement les dettes d'AKOB, mais ils ſuffirent pour le ſauver des horreurs de l'indigence, & Erzecan ſe diſoit: quelque ingrat que fût un ami, je ſens qu'il eſt toujours doux de l'obliger. Ainſi, ſemblable à la cire qui ſe prête à toutes les formes; ou à l'eau qui prend la teinte du vaſe où elle eſt, mais

laquelle reprend ſa couleur ordinaire lorſqu'on l'en retire; Erzecan prenoit les vertus de ſon bienfaiteur auxquelles il devoit bientôt ſe ſouſtraire. Il étoit devenu les délices des hommes vertueux de Carthage. Il oublioit ſes malheurs paſſés, & il diſoit: il eſt vrai qu'il me manque une oreille; mais je ſens que je ſerai bientôt heureux. Le bonheur vaut bien une oreille.



CHAPITRE VII.

COMMENT Azora raconte son histoire à Erzecan ; combat extraordinaire entre Olmud & un jeune Seigneur ; & comment Azora fut mariée à Olmud.

AZORA, l'épouse d'Olmud, étoit chere aux Carthaginois par une vertu qui ne le cédoit qu'à celle de son époux. Erzecan se bornoit à admirer cette vertu, & se défendoit de l'aimer dans Azora, de crainte d'aimer Azora elle-même.

Cette Azora étoit plus belle encore, pour ainsi dire, qu'elle n'étoit vertueuse. Erzecan disoit en lui-même : quoi né avec une complexion tendre, serai-je toujours exposé au danger de me trouver tête-à-

tête avec de jolies femmes. Hélas ! celle-ci eſt l'épouſe de mon bienfaiteur. Mon cœur ſera pur ; non je ne l'aime point ; je ſens pour elle une flamme plus pure, un ſentiment qui tient du reſpect. Sa vue fait tréſaillir mon ame, & y répand une joie douce ; j'éprouve même à l'approche de ſon époux un ſentiment ſecret qui m'eſt inconnu. Si j'avois de l'amour pour ſa femme je ſens que je le haïrois ; mais il m'eſt cher. O Azora ! je n'ai donc que de l'amitié ; cependant cette amitié me trouble & paroît encoie couverte d'un voile impénétrable à mes yeux.

Olmud dit un jour à Erzecan ; je vois depuis quelques jours mon épouſe par une triſteſſe mortelle qui me fait craindre ponr ſes jours, & dont elle me dérobe avec ſoin la cauſe ; née parmi vous ; ſa patrie eſt l'Egypte. Le nom des lieux qu'elle

a quitté s'échappe ſouvent de ſes levres ; je l'impute cette triſteſſe à l'éloignement des foyers qui lui ſont chers. Vous que l'amitié nous lie, vous né ſon compatriote, peut-être que mon épouſe ne fera point da vous confier la cauſe d'une triſteſſe dont ſa tendreſſe craint de m'affliger ; prévenez-la ſur notre départ de Carthage, annoncez-lui le plaiſir de revoir ſa Patrie : trop heureux que cette occaſion me donne le pouvoir de ſatisſaire aux deſirs d'une épouſe chérie, & de vous remettre vous-même au ſein de vos Dieux domeſtiques.

Erzecan courut exécuter les deſſeins d'Olmud. En entrant chez Azora, il la trouva abattue par la triſteſſe. O Azora, lui dit-il, ſéchez vos larmes, demain vos vœux ſeont remplis ; vous reverrez cette Egypte qui vous eſt ſi chere, & demain

main nous fuyons un Pays objet de votre triſteſſe. Je vous avouerai, lui répondit Azora, que je combats envain une triſteſſe que j'attribue à l'éloignement de mon Pays; mais ſi ma vie vous eſt chere, ſi la moitié d'un homme que vous eſtimez a droit d'eſpérer de vous quelque ſacrifice, ô généreux Erzecan, ne nous accompagnez point, reſpectez même les larmes qui coulent en ce moment de nos yeux, & reſpectez un devez jamais connoître; je vous dois ſecret que vous ne paroître capricieuſe, mais je ſuis encore plus infortunée.

Arrachée à mon Pays dès mon enfance pour être livrée entre les bras d'un époux qui m'a tranſporté loin des lieux qui m'étoient chers dans une contrée étrangere. Hélas! continua-t-elle en fondant en larmes, je ne prévoyois pas combien cette Contrée dût m'être un jour fa-

tale, & quel poiſon s'y répandroit ſur une union qui dût être plus heureuſe.

Qu'entends-je, s'écria Erzecan ? quoi Olmud, marquant vos jours par ſes attentions, ceſſant de vous être cher, pourroit-il.... Arrêtez, interrompit Azora, connoiſſez-moi mieux, daignez m'écouter ſeulement, & vous jugerez ſi mon époux dût m'être cher.

En horreur à mes parens dès ma naiſſance, il ſembloit que le bonheur ne dût point être fait pour moi; une mere, quelle mere, hélas ! elle ſeule me conſoloit des rigueurs de ma deſtinée : ma mere prit ſoin de mon éducation, & m'éleva dans la vertu ; à peine fus-je en âge d'être mariée que les leçons de cette mere que j'avois pratiquées, & qui reſpiroient dans toutes mes actions, me firent rechercher par les partis les plus

considérables de l'Egypte, plutôt que les foibles attraits dont la bouche de la flatterie me louoit sans cesse. J'ai réfléchi depuis qu'en me laissant le choix libre à cet égard ma mere l'avoit avec adresse déterminé, sans que je m'en doutasse, vers les objets les plus dignes de me plaire ; & qu'en croyant choisir moi-même parmi tous ces prétendans, c'étoit effectivement ma mere qui choisissoit.

Olmud, attiré alors de Carthage en Egypte par quelques affaires, s'étoit attaché dans le nombre des prétendans. Parmi les fêtes qu'on me donna il fût le seul qui ne m'en donna point ; il ne me louoit jamais sur ma beauté ; il étoit peu prévenant ; son amour étoit froid & respectueux. Je vous l'avouerai, entourée d'adorateurs, ma vanité s'offensa de la froideur d'Olmud, dans

laquelle je crus entrevoir du mépris; je commençai à le voir avec dégoût, & je finis par le haïr, en me disant en moi-même : certainement cet homme-ci ne sera pas mon époux.

Je brusquai Olmud ; il reçut mes dédains avec douceur & politesse, sans rien changer à sa conduite. Un beau Seigneur, nommé Alibad, venoit chez ma mere ; il me rendoit des soins, il m'apportoit toutes les ariettes nouvelles, que nous chantions ensemble ; il m'assuroit qu'il sacrifioit vingt femmes au bonheur de ma possession ; il déchiroit leurs billets en ma présence. Olmud avoit quarante ans. Alibad n'en avoit que vingt-cinq ; il étoit grand & bien fait ; il sçavoit danser ; il faisoit des vers ; il jouoit de tous les instrumens ; il avoit tous les jours des habits nouveaux ; il me persuada que

je devois l'aimer, & je crus l'aimer effectivement..

Olmud continuoit à nous rendre des visites; Alibad étoit jaloux, il défendit un jour à Olmud de revenir me voir & de continuer à me rendre des soins. Olmud répondit avec sa douceur ordinaire, qu'il ne recevroit ces ordres là que de moi. Alibad lui donna rendez-vous pour se battre; Olmud répondit qu'il se battroit volontiers pourvu que je l'ignorasse, parce que ces sortes de combats portoient presque toujours atteinte à la réputation des objets pour lesquels ils étoient entrepris.

Ils choisirent un lieu pour ce combat. Le jeune Seigneur proposa à Olmud de tirer au premier sang à qui me posséderoit; en ce cas ne nous battons pas, dit Olmud, car tant que je vivrai, je ne vous la céderai jamais, à moins qu'elle même

ne me l'ordonne. Il faudra bien que tu me la cede sans cette condition, s'écria Alibad, & ta mort va me répondre de ton obſtination. En ce moment ils mirent le cimetere à la main ; celui d'Alibad ſe briſa. Alors, outré de colere, il tira de ſa poche deux poignards, & en préſenta un à Olmud, je ne te quitte pas, lui dit-il, que l'un de nous deux ne périſſe ; plaçons-nous vis-à-vis l'un de l'autre, fais-moi le ferment de ne point m'épargner, comme je le fais de ne te point ménager, & tirons au ſort à qui l'un de nous tuera l'autre. Je ne fais point de ferment, répondit Olmud ; je te l'ai dit, ma mort ſeule décidera de la ceſſion que tu me demandes. Heureux ſi la colere ne t'aveugloit pas au point d'exiger une choſe injuſte ; mais ſouviens-toi que je ne me bats que parce que j'y ſuis forcé. Jeune &

courageux, tu devrois réſerver ta valeur pour une cauſe plus juſte ; tu ferois mieux d'épargner ton ſang pour ta Patrie à qui tu le dois ; au reſte, je te pardonne ma mort, ſi tu me tue, & je prie ſeulement le Ciel de finir ce combat ſans ſouiller mes mains de ton ſang.

Je t'entends, répliqua Alibad avec un ſourire ironique, ces ſubterfuges communs ſont l'excuſe des lâches ; mais ne crois pas m'échapper par-là ; je t'en avertis, fais ton devoir où je t'enfonce ce poignard dans le cœur. Mon devoir, dit Olmud, eſt d'être bon ſujet & fidéle à ma Patrie ; tu ne m'offenſes point en m'appellant lâche, & ſi je le ſuis, c'eſt en violant les loix par un combat dont l'amour ſeul & ton hardi défi peuvent à peine m'excuſer.

Alibad, impatient & plein de rage, avoit déja tiré de ſa poche une piece

d'argent, & la faiſant voler en l'air : quel côté demande-tu, dit-il à Olmud ? Olmud nomma au haſard le côté ; le ſort tomba ſur Alibad. Le jeune Seigneur jetta alors ſon poignard loin de lui, & préſentant ſa poitrine à Olmud, tu peux frapper, lui dit-il, & apprends d'un Egyptien à mourir.

J'eſtime ta bravoure, lui dit Olmud, en jettant auſſi ſon poignard ; je ne te donne pas la vie, tu n'es pas fait pour la recevoir honteuſement ; mais tu n'es pas fait pour la perdre ſans honneur par un coup du haſard : moins brave peut-être, mais plus juſte que toi, je ne fais point dépendre de notre combat les droits que l'amour ſeul & le mérite doivent nous donner à la poſſeſſion de l'objet dont nous ſommes tous deux épris ; continuons également de lui rendre nos ſoins ;

c'eſt la déshonorer que d'attendre d'une autre cauſe qu'elle-même la fixation de nos droits & de nos eſpérances.

Pardonnez à mes tranſports, mon cher Olmud, dit Alibad, en ſe jettant à ſon cou ; vous êtes auſſi brave que juſte, & je ſuis le ſeul inſenſé & le ſeul furieux. Non-ſeulement je conſens à l'équité de vos propoſitions ; mais encore, malgré mon amour, je conſens d'inſtruire celle qui l'a faît naître, de votre généroſité, & de la ſupériorité que cette généroſité vous donne ſur moi ; vous ſeul méritez d'être heureux, & je ne peux expier mon injuſtice, qu'en eſſayant d'entreprendre votre bonheur aux dépens du mien.

Je reconnois là, dit Olmud, le caractère des Memphiſiens : nés bouillans & vifs leurs paſſions n'éteignent point en eux les ſemences

de la vertu ; & leurs défauts sont des ombres qui font ressortir avec plus d'éclat les belles actions dont ils sont capables. Mais Olmud persista à me laisser juge de leurs prétentions. Ces deux rivaux s'embrasserent encore avec une affection réciproque, & se jurerent une amitié éternelle.

Je fus instruite par Alibad de ce combat & des suites qu'il avoit eues ; mon admiration pour Olmud fût sans bornes, mais l'attachement que je croyois ressentir pour Alibad n'en diminua point ; au contraire, il me sembla qu'en racontant l'action d'Olmud tout l'éclat de cette action retombât sur Alibad. Que des yeux de seize ans sont foibles & bornés ! Mais le tems du triomphe d'Olmud étoit près d'arriver.

Un jour que la conversation avoit long-tems roulé sur l'amour ; on

agitoit une queſtion où tour à tour Olmud & le jeune Seigneur faiſoient briller l'eſprit & la paſſion ; il s'agiſſoit de ſçavoir lequel aimoit le mieux ou de l'amant qui préféreroit la mort de ſa maîtreſſe au déſeſpoir éternel de la voir paſſer dans les bras d'un rival aimé ou de celui qui aimeroit mieux voir ſa maîtreſſe vivante, & la ſçavoir entre les bras de ce rival.

Alibad ſoutenoit le premier point de la queſtion, en aſſurant que pour un amant véritablement épris, rien n'étoit égal à l'horreur d'être le continuel témoin du bonheur d'un autre. Olmud aſſura au contraire que cet amour étoit barbare ; qu'un tel amant n'aimoit que lui-même, & que ſi c'étoit un malheur de voir ce qu'on adoroit au pouvoir d'un mortel heureux ; c'étoit en même-tems une jouiſſance bien grande de

ſacrifier ſon bonheur au bonheur de l'objet aimé, & d'être heureux de la félicité de celle qu'on aime.

Je trouvai la ſolution d'Olmud ſi délicate que malgré ce que je croyois reſſentir pour le Marquis, je ne pûs m'empêcher de marquer au premier combien j'étois ſatisfaite, par un regard qui porta le plaiſir dans ſon ame, & qui enflamma ſes yeux d'un nouveau feu. Mais jugeant toujours d'Olmud par les apparences de ſa froideur : Alibad, diſois-je, a plus d'amour, mais Olmud a plus de délicateſſe.

L'avantage d'Alibad ſur Olmud venoit de m'avoir appris que j'étois ſenſible, & que c'étoit lui que je devois aimer. Le cœur d'une jeune fille eſt toujours la dupe des premieres ſenſations qu'on parvient à lui ſuggérer ; Olmud avoit attendu que l'amour naquit dans le mien, &

Alibad avoit cherché à faire naître cet amour. Notre cœur ſçait toujours gré à ceux qui lui ouvrent une nouvelle ſource de plaiſir.

J'avois dit à Alibad que je l'aimois, & je le voyois tous les jours, mais quelques fois je trouvois ſes viſites longues. Olmud venoit me voir plus rarement; mais je ne le voyois jamais s'en aller ſans une ſorte de chagrin. Alibad dont je ſouhaitois avec ardeur la préſence m'ennuyoit quelques fois, & avec Olmud, qu'il ne m'étoit jamais arrivé de déſirer, j'étois étonnée de trouver toujours que le tems s'écouloit rapidement. Ce que je peux conclure de tout cela, me diſois-je, c'eſt qu'Olmud a plus d'eſprit, & que j'aime mieux Alibad.

Un autre avantage d'Alibad étoit que loin de contrarier les goûts de mon âge, il étoit toujours le pre-

mier à en approuver toutes les puérilités, & que je craignois à cet égard la févérité d'Olmud, qui ne m'avoit cependant jamais marqué aucune contradiction. Le jeune Seigneur fçavoit mieux l'art de me concilier avec moi-même ; toutes fes idées fe trouvoient analogues aux miennes, & il ne m'arrivoit pas toujours de penfer comme Olmud, devant qui toutes mes idées me fembloient refferrées, & dont je redoutois fa fagacité.

Cependant j'avois tort ; car j'ai remarqué depuis, que je ne fuis jamais tant trouvé d'efprit qu'avec lui ; il m'élevoit quelques fois au-deffus de moi-même ; mais il me fembloit alors plus aifé de ramper avec Alibad que de prendre avec effort un vol dont je ne me fentois point redevable à mes propres force ; ma vanité étoit moins humiliée.

J'eus la petite vérole, & par les diſcours qu'on me répétoit je remarquai que le jeune Seigneur demandoit toujours : en ſera-t-elle marquée? & qu'Olmud paroiſſoit à cet égard indifférent ; il diſoit au contraire: ce n'eſt point ſon viſage, ce ſont ſes vertus que j'aime, elle ſera toujours belle avec ce tréſor.

Je rougis de mériter ſi peu l'opinion qu'Olmud avoit de moi ; j'étois jalouſe de ſon eſtime, elle conduit à l'amour ; mais je me diſois en moi-même : j'aime Alibad, puiſque je le lui ai dit, & je ne ſçaurois aimer deux perſonnes à la fois.

J'eus le bonheur de réchapper de ma maladie, & l'on eût la bonté de me dire que loin d'effacer les foibles agrémens dont j'avois la vanité de m'applaudir en ſecret, ils en avoient acquis un nouvel éclat. Alibad étoit peu riche par lui-même, & mon

mariage avec lui n'étoit différé que parce qu'il attendoit la conclusion des partages d'une succession.

Olmud fut le trouver un jour ; je viens vous demander, dit-il à Alibad, un service ; non que je doute de votre amitié, mais jurez-moi sans réserve, par cette amitié, que vous ne me refuserez pas. Je ne croyois pas, dit le jeune Seigneur, que vous eussiez besoin d'exiger des sermens ; mais quelles que soient vos raisons, oui, je vous le jure par tout ce qui nous est cher, disposez de tout ce que je possede, me demandassiez-vous de renoncer à ce que j'aime.

Non, lui dit Olmud, ce n'est point ce sacrifice que j'exige. On vous aime, & je vous ai promis de souscrire à votre bonheur dès qu'en vous donnant la préférence sur moi, on auroit décidé par là de nos prétentions ; je suis prêt à vous prouver

vér que l'on peut avec beaucoup d'amour ſacrifier ſon bonheur à l'objet aimé. Je ſçais que votre mariage ſeroit terminé ſans des raiſons qui le reculent encore. Mon ſort eſt décidé ; c'eſt à moi à faire ceſſer ces raiſons ; vous attendez les partages d'une ſucceſſion qui ne ſont point encore terminés , & moi je jouis d'une fortune trop grande pour un homme qui a auſſi peu d'ambition que j'en ai , & de laquelle je ne me ſerois applaudi que comme d'un moyen propre à faire l'aiſance & la félicité d'une compagne à laquelle j'euſſe été uni. Je renonce à cette compagne, en renonçant à la ſeule que j'euſſe pû aimer. Poſſédez celle qui vous favoriſe , avec la moitié de cette fortune que je lui avois deſtinée , & puiſſiez-vous tous les deux être auſſi heureux que le ſouhaite votre plus ſincere ami.

Le jeune Seigneur reprocha obligemment à Olmud de connoître assez peu sa délicatesse pour lui faire une pareille offre. La preuve que je la connoissois, lui dit Olmud, c'est que je ne vous l'ai faite qu'après avoir exigé votre serment. Ils combattirent long-tems tous les deux de générosité, & ce ne fut qu'après un long débat qu'Alibad, pour satisfaire aux instances d'Olmud, se vît forcé de dire qu'il acceptoit ses offres.

Alibad me fit encore part de ce nouveau trait de la générosité d'Olmud. Alors j'ouvris les yeux, alors je vis qu'un amant qui se sacrifioit ainsi méritoit à son tour un sacrifice : que dis-je ? je sentis qu'un amant, qui sçavoit si bien aimer, méritoit seul d'être aimé. Je regardai le Marquis, & lui demandai ce qu'il me conseilloit de faire dans

cette circonſtance ? Couronner les vertus d'Olmnd, me dit-il ; lui ſeul mérite d'être heureux, & de ſçavoir qu'il y a des ames capables d'imiter ſa généroſité. Eſt-ce à moi, qui ai tous les torts à ſon égard, à lui diſputer le bonheur de vous poſſéder ; malgré les aſſurances que j'ai de votre tendreſſe, s'il n'eſt point aimé de vous, il mérite de l'être.

Ce que vous me dites, répondis-je à Alibad, confirme l'opinion que j'avois conçue de vous, & me juſtifie plus que jamais de vous avoir laiſſé paroître ma tendreſſe. Vous m'avez prévenue ; je vous avouerai que les ſentimens d'Olmud ſont d'une nature à enlever toute mon eſtime, & quand c'eſt vous qui m'offrez de couronner ſes vœux, je ne ſçais lequel des deux je dois le plus eſtimer.

C'eſt auſſi, me répondit Alibad, cette eſtime dont je deviens aujourd'hui auſſi jaloux que lui-même, & lorſque je vous aurai perdue, c'eſt cette eſtime qui me conſolera du malheur de vous voir entre les bras d'un autre.

J'étois incertaine & flottante parmi tant de grandeur d'ame, je ne voulois faire le malheur ni de l'un ni de l'autre. Mais je vous avouerai que malgré la force de la préſence d'Alibad; mon cœur ne regardoit alors ſa généroſité que comme ſeconde, & conſéquemment inférieure à celle d'Olmud; mon cœur commençoit à pencher pour ce dernier; ce cœur étoit étonné d'éprouver de nouveaux mouvemens & de nouvelles ſenſations; il me ſembloit que la main d'Alibad ôtât alors le bandeau que j'avois toujours eu ſur

les yeux ; je commençai à rougir de mon ingratitude, & le jeune Seigneur n'eût pas beaucoup de peine à me faire consentir au bonheur de son rival.

Il s'agissoit de ménager la délicatesse d'Olmud, & Alibad m'en offrit encore un moyen, dans lequel on fit entrer ma mere ; c'étoit de substituer sur le contrat le nom d'Olmud à celui d'Alibad, & de le lui faire signer sous les apparences de son consentement à ce mariage.

La veille que ce mariage devoit être célébré, quelques-uns de mes parens s'assemblerent pour dresser les articles du contrat ; j'exigeai de la fermeté d'Olmud qu'il y fut présent ; il n'osa me refuser ; son intention étoit des pousser jusques au bout les sacrifices qu'il me faisoit.

Il ſigna aveuglement, comme je l'avois eſpéré : cependant il étoit homme, & je voyois malgré ſa fermeté des larmes qu'il s'efforçoit en vain de dévorer, non par vanité, mais, comme je l'ai ſçu depuis, par un ſentiment d'humanité & pour ne pour ne point attriſter de ſa douleur les plaiſirs d'une fête que chacun s'efforçoit de rendre gaie.

Pour moi je m'étois placée, comme par un effet du hazard, entre Alibad & Olmud : voici le moment, dis-je, où je ſuis forcée de prononcer publiquement entre deux rivaux, pour leſquels j'ai une égale eſtime. Pendant ces mots Olmud étoit abbatu & affectoit une gaieté qu'il n'avoit point ; le Marquis, au contraire, avoit une joie plus ſeraine, qu'il ſembloit alors que le ſacrifice qu'il faiſoit lui rendit plus touchan-

te. Tous deux ajoutai-je, ont été les ſeuls qui ayent mérité quelques droits ſur mon cœur ; voilà ce qui dans ce moment même ſuſpendroit encore malgré moi mon choix, s'il ne falloit pas que je choisîſſe ; mais puiſqu'il eſt arrêté qu'il ne peut y en avoir qu'un des deux de favoriſé, c'eſt Olmud que je choiſis pour époux.

A ce nom il s'éleva dans l'aſſemblée, parmi ceux qui avoient ignoré le nœud de cette aventure un murmure de ſatisfaction générale ; non qu'Alibad, malgré quelques petits défauts, n'eut des qualités brillantes ; mais Olmud étoit univerſellement eſtimé. Je ne vous peindrai point la ſurpriſe que lui avoient excité mes dernieres paroles, il douta s'il veilloit ; s'il m'eût moins connue, il eût penſé que c'étoit un jeu ; mais il ne

douta plus de rien, lorſqu'il vit ſon nom à la place de celui d'Alibad, & qu'il avoit lui-même ſigné le contrat. Le mariage fut célébré le lendemain, & j'appris qu'Alibad, qui n'avoit pas eu la force d'en être le témoin, s'étoit retiré dans une de ſes terres.

En ce tems-là une grande Princeſſe étoit venue de Carthage à Memphis pour en voir les beautés, en admirer les Arts par ſes propres yeux, s'inſtruire de nos mœurs, & reporter enſuite dans ſa patrie les fruits de ſes obſervations au profit de ſa Nation; elle eût envie d'attacher par les bienfaits Olmud à la Cour de Carthage; il avoit eu quelques mécontentemens dans ſa Patrie. Les préjugés de Memphis n'étoient point alors favorables au commerce dont il faiſoit profeſſion. Mon pere, qui par indifférence

pour

pour moi avoit laissé ma mere entierement maîtresse de mon sort, n'avoit cependant donné son consentement à notre hymen, auquel il avoit refusé d'assister, qu'aux conditions qu'Olmud quitteroit le Commerce. Mon époux me proposa de le suivre à Carthage. Les infirmités de ma mere l'empêcherent de nous y accompagner. Il fallut m'arracher des bras d'une mere éplorée ; hélas ! je ne sçavois pas combien je devois un jour avoir besoin de ses conseils. Dans le sein d'un époux idolâtré, tous mes instans étoient marqués par le bonheur, lorsque j'en ai vû flétrir la fleur par une tristesse que j'ai envain combattue ; vous sçavez, par le portrait que je vous ai fait de cette mere, si je dois l'aimer, & si je dois desirer de la revoir ; cependant, le croirez-

vous, il eſt encore un motif plus puiſſant qui me preſſe à ſortir de ces lieux pour m'arracher au ver rongeur qui me pourſuit ſans relâche.



CHAPITRE VIII.

GRAND ſecret qu'Azora découvre à Erzecan ; & quelles en ſont les ſuites.

ERZECAN étoit immobile ; il ne pénétroit point cet obſcur myſtere ; il ne put s'empêcher de s'écrier : quoi, la plus aimable & la plus vertueuſe femme de la terre eſt auſſi malheureuſe ; Dieux ! à qui deſtinez donc le bonheur ?

Détrompez-vous, généreux Erzecan, s'écria à ſon tour Azora, j'ai mérité mes maux, & les Dieux ne ſont point injuſtes. Eh bien, connoiſſez moi donc tout-à-fait : peut-être que ſoulagée de cet affreux fardeau la paix & la tranquillité rentreront-elles dans mon cœur ; il faut enfin

payer par une affreuſe confidence le ſacrifice que j'exige de vous ; elle vous éclairera ſur la conduite que vous devez tenir en me faiſant ce ſacrifice. O Erzecan, apprenez donc mes crimes, & leur châtiment : cet époux qui m'adore, qui mérite toute ma tendreſſe, cet époux, Erzecan, le plus digne des époux, je le trahis & je vous aime.

Ciel ! dit Erzecan en lui-même ; après tout ce que j'ai éprouvé par les femmes, il ne me manquoit plus que d'avoir inſpiré des ſentimens coupables à la femme de mon bienfaiteur.

Azora s'appercevant de la ſurpriſe d'Erzecan, ajouta : vous voyez ſi la fuite doit être mon refuge ; vous voyez ſi j'ai dû verſer dans le ſein de mon époux un ſecret qui eût mêlé l'amertume au bonheur de ſes jours vertueux. Non, ce n'eſt

qu'en fuyant la cauſe chere & funeſte de mes égaremens que je puis eſpérer de mériter l'honneur de mériter d'être la compagne d'Olmud ; je ne dois lui montrer ſon épouſe que digne d'elle & de lui.

Vous, ô Erzecan, qui connoiſſez mes affreux ſecrets, ſoyez aſſez généreux pour renoncer, du moins encore pendant quelque-tems aux avantages qui peuvent vous rappeller dans votre patrie. Tandis que je vous fuirai, épargnez-moi le dangereux plaiſir de vous revoir ; prétextez des raiſons qui vous retiennent ici. Hélas ! ſi je ne ſçavois pas combien ma flamme eſt coupable, je frémirois en cet inſtant même de l'horreur que j'enviſage à me ſéparer de vous. Non, je ſens que ma tendreſſe pour Olmud n'a jamais été telle que celle que le Ciel allu-

me aujourd'hui malgré moi dans mon ſein, & qu'il ne manqueroit rien à mon bonheur, s'il étoit poſſible aux Dieux de la rendre innocente.

Erzecan dit en lui même : voilà donc le ſort de la vertu : quoi, les perſonnes les plus ſages ne ſont pas exemptes d'errer ; de quelle façon donc trouver le bonheur ?

Alors, ſuivant la pente de ſon bon naturel, il lui dit : il va ſans doute m'en coûter, Madame, de ne vous plus voir. L'aveu que vous venez de me faire, vient d'irriter dans mon ſein une flamme que je n'oſois m'avouer. Je ne ſçais ſi ce que je reſſens pour vous eſt un crime ; il doit l'être ſans doute, puiſqu'Olmud eſt votre époux ; mais cependant mon ame n'en eſt pas moins exempte de remords ; il ſemble que le Ciel lui-même ait verſé dans cette ame le plaiſir de vous aimer.

Babi, qui a été pendue, m'étoit certainement bien chere ; j'ai donc pour vous plus que de l'amour, puisque je vous aime davantage.

Azora rougissoit pendant ces mots, ses genoux trembloient sous elle, elle laissa tomber sa tête sur le sein d'Erzecan; alors, honteuse de sa foiblesse, elle se releva précipitamment. Fuis, lui dit-elle, sauve la vertu de l'épouse de ton bienfaiteur : Ciel ! quelle étoit mon illusion dans cet instant, malheureux, j'allois t'embrasser comme si tu eusses été mon frere. A ces mots elle sortit précipitamment, & laissa Erzecan plein de trouble & d'émotion.

A peine fut-il seul qu'il se dit : voilà donc le prix des bienfaits d'Olmud ; il m'étoit réservé d'apporter le trouble dans la maison en embrâsant son épouse d'une flamme

adultere. Elle l'exige, il faut la laisser partir avec son époux ; voilà un commencement de vertu pour moi qui sera bien pénible.

Il fut trouver Olmud. Azora les yeux baissés, étoit avec son époux ; elle fremit en voyant entrer Erzecan. Généreux Olmud, lui dit-il, je viens vous remercier de vos bienfaits ; des raisons me forcent de rester à Carthage & me privent du plaisir d'accompagner les deux seuls mortels que j'aie aimé. Des larmes, en achevant ces mots, tomberent sur ses joues ; Olmud s'en apperçut ; il tourna les yeux vers Azora, elle pleuroit aussi. Vous me trompez, mon cher Erzecan, lui dit Olmud, vous nous êtes cher, les larmes de mon épouse que j'ai surprises sont un tribut qu'elle paye à mon choix, en regrettant votre perte. Vous même paroissez ne nous quitter qu'à

regret : quel eſt le motif de vos larmes? craignez-vous Olmud ? craignez-vous votre ami ? avez-vous des ſecrets qu'il ne puiſſe apprendre.

O mon cher bienfaiteur, lui dit Erzecan, ne me forcez pas de vous accompagner, ne me contraignez pas vous-même d'être peut-être indigne de vous,

Non, je ne céde point à vos raiſons, mon cher Erzecan, répliqua Olmud, que vous ne me les ayez appriſes ; je n'ignore point les avantages qui peuvent vous rappeller dans votre patrie ; que j'aurois de plaiſir à ſerrer moi-même les nœuds qui doivent vous réconcilier avec un pere qui vous regrette ſans doute. Quel obſtacle peut s'oppoſer à un bonheur que je partage d'avance avec vous ?

Erzecan, interdit, regardoit tour

à tour Azora & Olmud ; il sembloit chercher sa réponse dans les yeux d'Azora ; Olmud le remarqua, & prenant son épouse par la main : c'est à vous, lui dit-il, chere épouse, à faire un dernier effort sur l'esprit de notre ami pour l'engager à nous suivre ; il ne refusera point à vos prieres ce qu'il refuse aux miennes : hélas ! qui sçait mieux que moi le pouvoir vainqueur de vos paroles. Ciel ! qu'exigez-vous, dit Azora ! Ce que l'amitié demande de nous, reprit Olmud ; permettez qu'un époux vous en supplie. Eh bien, s'écria Azora en tombant à ses genoux : vois, cher & malheureux époux, ce que tu exiges, & connois moi ; venge toi d'Azora, elle aime Erzecan, & te trahit. Le Ciel sçait si cette flamme est volontaire. Juges à présent s'il faut qu'il nous accompagne, & si tu lui

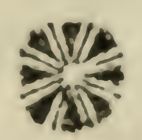
livreras toi-même ton épouſe ; immoles-la plutôt de tes propres mains, cher époux ; mais non, je te connois, tu n'eſt pas fait pour aſſaſſiner ta femme. Tu la connois aſſez pour croire qu'après cet aveu ſes remords te répondront d'elle ; elle ſera aſſez punie de ſe ſentir indigne du nom de ton épouſe. Partons, fuyons des lieux où ma vertu a couru tant de danger. Et vous, cher & funeſte Erzecan, apprenez du moins d'Azora, toute foible qu'elle vous a paru, l'exemple de la fermeté & du repentir.

Elle ſortit en achevant ces mots, & en ſe cachant le viſage avec ſes mains. Olmud fit tout préparer pour le départ; il embraſſa Erzecan avec bonté, en le forçant d'accepter une partie de ſes richeſſes. Vous êtes le maître, lui dit-il, de reſter à Carthage ou de faire uſage de ces foibles marques

de mon amitié dans quelque Pays que ce soit. Olmud vous aimera toujours; j'espere qu'un tems favorable vous réunira tous trois dans des circonstances moins délicates; non que je ne sois assuré de la vertu de mon épouse; mais je la respecte trop pour ne pas souscrire à la prudence de ses craintes; c'est le moindre sacrifice qu'elle ait à exiger de ma tendresse. Adieu, je vous laisse jeune dans un Pays, où vous allez vous trouver livré sans guide à vos penchans; souvenez-vous toujours de la vertu, & surtout fuyez la mauvaise compagnie.

Erzecan ne vit point Azora monter dans la voiture, ses yeux eussent été trop attendris de ce spectacle. Olmud, l'ayant embrassé une seconde fois, le quitta, & suivant, avec son épouse, la route de l'Egypte, bientôt ils furent loin des murs de Carthage.

Quoi, ſeroit-il poſſible, dit Erzecan, lorſqu'il fut ſeul, que les femmes en qui brillent tant d'attraits fuſſent nées pour le malheur des hommes. Comment donc exiſter dans ce labyrinthe de la vie, s'il faut ſans ceſſe avoir à ſe défendre contre tout ce que le Ciel ſemble avoir formé exprès pour nous plaire. Si je ſuis les mouvemens de mon cœur, il m'égare. La raiſon doit être une belle choſe, ſi elle a le pouvoir de remédier à tous ces inconvéniens là. Il eſt encore heureux qu'il ne m'en ait coûté pour cette Azora ni baſtonade ni oreille.



CHAPITRE IX.

Ce qu'Erzecan voit dans la maison qu'Olmud lui avoit laissée ; nouvelle aventure qui lui arrive ; & comment il rencontre ses amis de Biblos.

ERZECAN trouva parmi les richesses que lui avoit laissé Olmud le portrait d'Azora & celui de son époux. Chers portraits, leur dit-il, vous me consolerez de la perte des deux seuls humains que j'aie chéri dans ma vie ; mais des portraits sont muets, ajouta-t-il, il me faut une compagnie qui puisse distraire mon chagrin. Je ne connois qu'Akob ; je me souviens à la vérité qu'Olmud m'a recommandé de fuir la mauvaise compagnie ; entre nous, Akob

n'en eſt pas une trop bonne; mais que peut-il m'en arriver ? cet Olmud a vû les choſes un peu trop à la rigueur, & je le pardonne à l'intérêt qu'il prend à moi. A ces mots il partit, & fut chercher Akob.

Quand ils eurent enſemble parcouru une partie des richeſſes de la maiſon : il faut avouer, dit Akob, que pour un Sage cet Olmud avoit un goût bien antique. On ne voit pas ici l'ombre d'une porcelaine ; on n'y rencontre ni criſtaux, ni cabinets de la Foire S. Germain ; il eſt aiſé de voir que cette maiſon appartenoit à un Conducteur de chameaux. Ils paſſerent enſuite à la Bibliotheque. Akob, qui ſe piquoit de Littérature, s'attendoit à la trouver vaſte & nombreuſe ; il n'y vît qu'un petit nombre de livres, qui n'étoient point reliés à la grecque, & qu'il jugea devoir être ſort mauvais. Il en

ouvrit quelques-uns qui étoient les plus eſtimés dans Carthage, mais tout y étoit mauſſade ; les vignettes en étoient groſſieres, les culs-de-lampes ſans goût, les marges ſans ampleur & ſans nobleſſe, les caractères n'étoient point interlignés, le mauvais goût régnoit juſques dans les titres, dont aucun n'étoit ſaillant, comme *Mes loiſirs*, *la Berlue*, *Tant pis pour elle* ; il ne douta point que ces livres n'euſſent ruiné les Libraires de Carthage, qui n'avoient nulle notion de la belle Littérature ; il voulut en lire quelques mots, il ne pût s'empêcher d'éclater de rire, en remarquant combien le ſtyle en étoit peu brillant, peu recherché, & combien au contraire il étoit ſimple & ſemblable au ton de la véritable nature ; il fut étrangement ſurpris de ne voir parmi ces livres aucun des ouvrages nouveaux

nouveaux qui ont mérité à notre ſiécle le titre d'éclairé & de philoſophe, & pour comble de dépravation les moindres volumes de la Bibliotheque contenoient au moins deux cens pages. En paſſant à la tablette des Theâtres, il fût encore étonné de ne point trouver à côté de Deſtouches les nouvelles Piéces en ariettes de la Comédie Italienne & de l'Opéra-Comique de Memphis. Mais ſon indignation n'eût plus de bornes lorſqu'il vit ces livres nouveaux, qu'il avoit inutilement cherchés, épars, encore en feuille, dans un coin de la Bibliotheque, deſtinés à emballer les marchandiſes d'Olmud, & peut-être encore à de plus vils uſages; il fut tenté de jetter par les fenêtres tous les autres livres, & ſortit en faiſant promettre à Erzecan de ſe défaire au plutôt d'une Bibliotheque ſi mal compoſée.

Cependant Erzecan continuoit de penſer à Azora. Je ne la reverrai jamais, s'écrioit-il. C'eſt pour cela, répondoit AKOB, qu'il faut vous en conſoler. Vous êtes riche ; il y a mille femmes plus jolies qu'Azora, qui ſe feront un honneur d'être déshonorées par vous. Pour s'affliger de la perte d'une femme, il faudroit qu'il n'y en eût qu'une dans l'univers, lorſqu'il y en aura deux, il deviendra toujours fort aiſé de ſe conſoler. Non, diſoit Erzecan, nulle femme n'effacera jamais Azora de ma mémoire.

En diſant ces mots, il marchoit richement vêtu dans les rues ; il apperçut à la fenêtre une jeune Sidonienne nouvellement arrivée dont la beauté faiſoit grand bruit à Carthage ; elle leur ſourit en les ſaluant. Cette femme vraiſemblablement me reconnoît, dit-il à AKOB. Quoique

après mon aventure de Tyr j'aye grand ſujet de me défier des fenêtres, il n'y a nulle apparence que celles-ci me deviennent jamais funeſtes. Chere Azora, ton image me préſervera à jamais de toute foibleſſe étrangere. En parlant ainſi, il lui fit demander la permiſſion de la voir.

Cette jeune Sidonienne reçut poliment Erzecan & ſon ami; elle ſe nommoit Nourady ; ils furent éblouis de ſes charmes. A peine avoit-elle ſeize ans ; ſa parure, par un chef-d'œuvre de l'art paroiſſoit en être dénuée ; cependant, comme ſi eut été honteuſe de ſe trouver ainſi faite devant eux, elle leur demanda en baiſſant les yeux la permiſſion de paſſer un autre vêtement, & ſur le champ elle courut vers une alcove, dont elle laiſſa par mégarde les rideaux à demi entr'ou-

verts; de tems en tems, en leur parlant, par mégarde encore, elle découvroit tantôt une épaule plus blanche & plus ferme que l'yvoire, tantôt un genou dont la beauté faisoit envier le plaisir d'y attacher une jarretiere; puis, honteuse de son étourderie, elle cachoit en rougissant ces charmes pour en découvrir de plus piquants. Cette toilette enfin s'acheva, & la jeune Sidoniene reparut, non pas avec plus de charmes qu'auparavant, mais avec la certitude de l'impression qu'ils avoient fait sur le cœur d'Erzecan.

Alors, l'ayant fait asseoir sur un large sopha avec elle, pendant que son ami conversoit dans une chambre voisine avec une jeune parente de la Sidoniene, elle prouva le plus facilement du monde à Erzecan, qu'elle le connoissoit depuis long-tems, & lui de son côté n'eût

pas de peine à se le laisser prouver. La conversation qu'Erzecan trouvoit infiniment de son goût, finit par une invitation que Nourady lui fit de souper avez elle, son ami & sa parente. Le souper fut servi avec autant de délicatesse que de profusion, & Erzecan, suivi de son ami, se retira chez lui, moins yvre de vin que des charmes de la belle Sidoniene, & ne pensant plus à Azora.

Le lendemain Erzecan fut pour voir Nourady, il trouva la parente en larmes. N'entrez pas, lui dit-elle, au nom des Dieux, si vous ne voulez voir le spectacle le plus touchant du monde. On va traîner Nourady dans les prisons pour une misérable somme de dix mille livres qu'elle ne sçauroit acquitter dans ce moment. N'est-ce que cela? reprit Erzecan, j'ai tout justement

çette ſomme chez moi ; aux Dieux ne plaiſe que je ſouffre que Nourady aille en priſon ; en achevant de parler il envoya chercher les dix mille livres.

En femme bien née , comme on peut penſer , Nourady n'épargna pas les remercimens ; il eſt à préſumer qu'Erzecan les trouva excellens; enſuite elle ajouta : il eſt tout ſimple que je ne reſte pas dans un quartier témoin de l'affront que je viens d'eſſuyer ; je vous prie de me chercher un logement , & de le faire meubler , car ces meubles-ci ne ſont point à moi , & je vous rendrai ce qui vous en aura coûté, Vous vous mocquez , dit Erzecan , je ne l'accepterois pas ; ma maiſon eſt vaſte & paſſablement meublée , elle eſt à votre ſervice. Après beaucoup de cérémonies , la belle Sidoniene accepta cette offre , & Erzecan la conduiſit en

triomphe chez lui, ravi de ſa bonne fortune.

Quelques jours après il s'apperçut que Nourady n'alloit point à pied, quoiqu'elle eut des jambes & des pieds comme toutes les Carthaginoiſes; il ſe reſſouvint en lui-même d'avoir vû régner cet uſage à Memphis, & il dit: ſi tant de pieds de toute eſpece ont le privilége de ſe faire traîner dans des chars, à plus forte raiſon ceux de ma Nourady, qui les a ſi blancs & ſi délicats; & ſur le champ il vendit ſa Bibliotheque pour lui avoir un char.

A quelques jours encore de-là; il revint à Nourady un frere de l'armée, qu'Erzecan hébergea, comme de raiſon; ce frere fut ſuivi d'un oncle, cet oncle d'une tante, cette tante d'une couſine, &c. en peu de jours Erzecan ſe vit chargé

d'une famille nombreuſe. Bientôt il fut lui-même accablé de dettes, & ſe vît obligé de vendre ſes meubles. Nourady prit alors le prétexte d'une diſpute pour ſe ſéparer de lui.

Bientôt des ſouvenirs cuiſans lui vinrent rappeller douloureuſement les ameres faveurs de Nourady ; le reſte de ſon argent ſervit à le débarraſſer de ces ſeuls & funeſtes gages qui lui reſtoient de cette belle Sidoniene, non ſans la perte de ſes cheveux, qu'il avoit fort beaux. Dans les accès de ſa douleur, il s'écrioit : traîtreſſe Nourady.... Ciel, tant de perfidie peut-elle habiter avec tant de graces ! Il manquoit à tout ce que j'ai éprouvé par les femmes cette avanture. J'atteſte Oroſmade qu'après ce qui m'eſt arrivé je me défierai déſormais de toutes les fenêtres. Il eſt encore bien heureux pour cette fois-ci que j'en ſois quitte pour porter perruque.

Il

Il ne reſtoit à Erzecan de toutes ſes richeſſes que les portraits d'Olmud & d'Azora ; ils lui rappellerent les leçons de vertus qu'il avoit puiſé avec ſes bienfaiteurs. Alors il ſentit l'indigence pour la premiere fois ; on ne la ſent réellement qu'en ſortant de l'abondance.

Erzecan, au milieu de ſes murailles nues, diſoit : eſt-il croyable que dans la mendicité je rencontre actuellement cette vertu qui mene au bonheur, moi qui ne l'ai pû trouver dans l'état d'opulence ; il vaut mieux me pendre, cela ſera plutôt fait.

Comme il diſoit ces mots AKOB entra, la ſérénité ſur le front, & la joie dans les yeux ; il apportoit pluſieurs ſacs remplis d'argent. D'où vient cet argent, lui demanda Er-

zecan ? C'eſt le produit du jeu, lui répondit Akob ; il ne tient déſormais qu'à moi d'en gagner tous les jours autant ; j'ai rencontré des Egyptiens, qui m'ont appris à être heureux au jeu. Erzecan ſe reſſouvint de ſes amis de Biblos, & jura qu'il périroit plutôt de faim que de devoir ſa ſubſiſtance à de ſemblables reſſources. Akob n'inſiſta pas ; il propoſa ſeulement à Erzecan d'en partager les fruits, ſans s'intéreſſer dans les moyens de ſe les procurer, Erzecan alors ſe rappella le Solitaire, qui ſe permettoit de manger du bœuf qu'il n'avoit pas tué lui-même, & conclut que d'après un Sage il pouvoit bien profiter d'un argent qu'il n'avoit point gagné lui-même.

Quelques tems après Akob propoſa à Erzecan de donner à jouer

dans sa maison ; il se révolta à cette proposition, & dit : un Sage m'a fait voir que je pouvois bien partager les émolumens d'une friponnerie ; mais non en être le complice, & je le serois en prêtant ma maison. Pas plus qu'en en partageant le profit, répondit AKOB, ce n'est pas vous qui jouerez, par conséquent ce ne sera pas vous qui serez le fripon. Erzecan n'eût encore rien à répliquer à la solidité de cette conviction, & il fut résolu qu'il prêteroit sa maison.

Il reconnut effectivement parmi les Joueurs ses amis de Biblos ; il fut tenté de les regarder avec indignation, par un sentiment de vengeance qu'il conservoit contre leur ancien procédé ; mais il se dit : pourquoi leur en voudrais-je, n'étoit-il pas juste que je payasse l'ap-

prentiſſage d'un métier qui doit m'aider à recouvrer ma fortune.

Le jeu n'étoit alors qu'un amuſement à Carthage, on n'y connoiſſoit point l'uſage de jouer pour ſe ruiner. C'eſt l'avarice des Joueurs qui fait la reſſource la plus ſûre des fripons. Le produit des vices hypothequé ſur d'autres vices eſt toujours certain, & AKOB diſoit en lui-même : nous ferons ici mal nos affaires, ces gens-ci ne ſont point aſſez fripons pour être dupes.

Alors il dit à Erzecan : il faut aider la vertu par l'induſtrie, ſans quoi elle reſteroit informe & ſans activité. Quittons cet infructueux Pays, & volons aux lieux où le jeu eſt une affaire, & devient un état ; viſitons les eaux de Chalcis, de Celene, d'Elatée, & de-là rendons-nous aux Etats qui ſe tiennent à

Himere, à Lamia, &c. paſſons enſuite à Perſépolis, où le Carnaval ſeul ſuffit pour nous enrichir, & nous finirons par Memphis, où à l'aide d'un nom nous nous introduirons dans ces maiſons où le jeu tient lieu de mérite, de naiſſance & de probité ; tripots honnêtes, de qui la maîtreſſe eſt intéreſſée décemment dans l'habileté de ceux qui la ſoutiennent, & qui ſont de décens coupe-gorges, où l'on vole ſans aſſaſſiner.

Erzecan, frappé par les derniers mots d'AKOB, ſe ſentit révolté, Je me repens, dit-il, d'avoir ſuivi vos conſeils, je ne veux point voler, & je ne veux plus aider à le faire. Ciel ! quelle eſt donc la vertu, ajouta-t-il, ſi en croyant faire bien, je ſuis deſtiné à faire toujours des ſottiſes.

Détrompez-vous, dit AKOB, ce que j'ai appellé voler n'eſt qu'une reſſource honnête dont tous les gens de qualité ſe font un état, & ſur laquelle mille femmes du bon ton ne ſe font pas le moindre petit ſcrupule. Le mal n'eſt mal que lorſqu'il heurte les bienſéances, & le jeu n'eſt pas la ſeule affaire de la vie où tous les jours les ſots ſoient regardés comme le patrimoine des habiles gens.

Erzecan, qui n'étoit point encore aſſez familiariſé avec le vice, répondit : je n'ai pas votre expérience ; les gens de diſtinction & les femmes du bon ton peuvent faire bien des choſes impunément ; mais moi qui ai abandonné la maiſon de mon pere, & qui ai été Soldat, je ſerois pendu.

On voit bien que vous ignorez ;

reprit AKOB, qu'on punit moins le crime, que les maladroits; il y a des Loix chez la plûpart des Peuples qui pendent un homme qui voleroit un écu pour ſubſiſter, mais on ne s'eſt point aviſé d'en faire pour celui qui ruinera dans une bonne maiſon ſon adverſaire.

Oh, dit Erzecan, puiſque les hommes n'ont pas fait de Loix pour le cas dont il s'agit, c'eſt une autre affaire; en ce cas là il eſt clair que ce n'eſt point un mal; je conſens avec grand plaiſir d'apprendre cet art d'être heureux au jeu, & je ſuis enchanté qu'avec des moyens auſſi faciles il ſoit permis de voler ſans crime qui bon nous ſemble, pourvu que ce ſoit au jeu & dans une bonne maiſon.

Tout étoit préparé pour le départ, lorſqu'un obſtacle imprévu en dérangea l'exécution, comme vous l'allez voir.



CHAPITRE X.

COMMENT les conseils d'AKob procurent à Erzecan une fâcheuse aventure ; il sort de Carthage ; rencontre d'un Mage, & ce qui en résulte ; autre rencontre de laquelle il est moins fâché.

ERZECAN soupoit avec ses amis ; & tout en s'occupant de la vertu il rêvoit aux moyens d'en manquer, lorsque six Gardes du Palais & l'arréterent lui & ses compagnons de la part de l'Impératrice.

On les conduisit en prison, & Erzecan, qui s'étoit instruit de la cause de cet événement, disoit en marchant : à qui donc se fier pour connoître le bien & le mal ; AKob

m'avoit pourtant bien prouvé que cette fripponnerie-là que je faiſois, n'en étoit point une. Il y a toute apparence que ces gens-ci, qui ont bâillé à ces Ariettes ne ſont pas Philoſophes. Ce bonheur me paroît furieuſement difficile à trouver, puiſque preſque tous les hommes ſemblent ſe donner le mot pour chercher chicane ſur la plupart des moyens qui peuvent y mener : témoin la priſon où l'on me conduit, & où j'ignore ce qu'on m'y réſerve. Qui ſçait ſi ces peuples n'ont point auſſi la manie de couper des oreilles? Dieux! ſauvez du moins celle qui me reſte.

L'Impératrice, qui s'étoit fait informer de cette cauſe, voulut qu'Erzecan & ſes compagnons fuſſent punis comme abuſateurs de la confiance publique; elle ne penſoit

point que cette nature de friponnerie dût être tolérée , à l'exemple de quelques Nations , comme un frein contre la frénésie du jeu , & elle pensoit que les petits moyens qui souffrent un petit mal pour en prévenir un plus grand , n'étoient permis qu'à la foiblesse des Gouvernemens. Elle les abandonna au grand Juge, qui leur fit couper cinq onces de chair sur les fesses, & les fit ensuite bannir hors des Etats de l'Impératrice.

Quand Erzecan fût hors des portes de la Ville , il s'écarta d'Akob & de ses associés & prit un sentier écarté. Je veux fuir les hommes , disoit-il , ils ne peuvent que m'être odieux ; ceux-ci sont cause qu'en outre de mes pertes , j'ai encore cinq onces de chair de moins dans une partie qu'on ne nomme pas ;

ceux qu'on nomme barbares & ceux qui ſont civiliſés me ſont également redoutables.

Il marchoit en s'affermiſſant dans la réſolution de rompre tout commerce avec le genre humain ; il s'apperçut que de tous les biens qu'il avoit poſſédés il lui reſtoit encore le portrait d'Azora.

Il n'étoit point d'uſage à Carthage de débarraſſer un coupable de ſes bijoux, & cependant ce portrait étoit riche. Erzecan ſentit poindre les aiguillons de la faim ; mais il diſoit : ô, cher portait, puiſque les mains des Officiers du grand Juge t'ont reſpecté, les miennes ne te ſouilleront pas pour te tranſmettre en des mains étrangeres, & je demanderai l'aumône. Partout où il y a des hommes, un autre homme périroit-il de faim ? Cet hom-

me qu'on peint le Roi de l'Univers ſeroit donc au-deſſous des plus vils animaux, ſi la terre qui lui ſemble ſoumiſe manquoit au plus inſtant de ſes beſoins ?

Erzecan traverſa un vaſte Pays en demandant l'aumône ; enfin accablé de beſoin & de fatigue, il tomba de foibleſſe à quelques milles de Perſépolis ; il attendoit la mort lorſqu'un Mage chargé d'une beſace pleine paſſa près de lui : mon frere, ayez pitié de moi, s'écria Erzecan d'un ton douloureux, ſecourez-moi de quelque aumône dans l'état preſſant où je me trouve. Hélas ! mon fils, qu'exigez-vous de moi, s'écria le Mage, nous la demandons nous-même cette aumône ; & ce tems n'eſt plus où les hommes ſe dépouilloient de leurs biens en notre faveur ; loin de regorger du

ſuperflu comme autrefois ; à peine avons-nous une honnête abondance ; mais, mon fils, vous me paroiſſez incapable de ſoutenir plus long-tems la fatigue du chemin ; ſi vous alliez mourir dans cet état : hélas ! que deviendriez-vous ? je vous conſeille de vous mettre en état de grace & de profiter du bonheur de ma rencontre pour dépoſer en mon ſein le ſecret de vos fautes, & vous réconcilier avec Oroſmade.

A ces mots Erzecan, qui n'étoit pas trop corrigé, ſe leva le mieux qu'il pût, tout foible qu'il étoit, & prenant le Mage par la barbe : je jure, par cet Oroſmade même, lui dit-il, que je t'enfonce ce cimetere dans le cœur, ſi tu ne partages tout-à l'heure avec moi ce qui eſt dans ta beſace. Ne nous enſeignes-tu pas tous les jours que nous ſommes freres : or donc ſi tu n'eſt pas le

mien, il eſt décidé qu'il faut que je te tue.

Le Mage ne répondit à un argument auſſi poſitif qu'en étalant ſa beſace ſur le gaſon. A la vûe des proviſions abondantes dont elle étoit remplie Erzecan ne pût s'empêcher de lui demander : mon pere, de quel ordre de Mages êtes-vous, & quelle eſt votre profeſſion ? Nous faiſons vœu de pauvreté, & nous allons nuds pieds, lui répondit le Mage. Je crois, répliqua Erzecan, que ſi tous vos Mages ſont chargés d'une beſace pareille à la vôtre, ils ne changeroient pas leur ſort pour celui des perſonnages les mieux chauſſés de toute l'Egypte ; & en diſant ces mots Erzecan avaloit de grands verres du vin du Mage qu'il trouvoit très-bon, & il commençoit à trouver la condition des Mages fort douce.

Il dit enſuite au Mage : dans ce bon métier quelle eſt votre occupation ? Aucune, répondit le Mage, nous ſommes ſeulement employés à certaines heures à chanter les louanges d'Oroſmade ; c'eſt pour cela qu'il daigne regarder ſes ſerviteurs avec bonté, & qu'il verſe ſur nous ſes bienfaits.

Effectivement, dit Erzecan, je croirois qu'une ſi douce vie, exempte du trouble & des paſſions, qui rongent le cœur du reſte des hommes, doit être agréable à Oroſmade.

Le Mage qui s'étoit remis un peu, en buvant, de la frayeur que lui avoit cauſé Erzecan, lui fit à ſon tour quelques queſtions auxquelles Erzecan répondit avec ingénuité. Alors le Mage, après l'avoir conſidéré attentivement, & prenant un air grave & penſif : mon fils, lui dit-il, je vois le

doigt

doigt d'Orosmade visiblement marqué dans tous vos malheurs. Ne voyez-vous point que ce doigt céleste vous fait signe de venir à lui. Ce grand doigt vous a promené à travers plusieurs écueils, pour vous amener au port. O ! mon fils, ne voyez-vous point tout cela ?

Pardonnez-moi, dit Erzecan, je crois en voir quelque chose ; mais je ne comprends point encore assez ce que vous voulez me dire, avec votre grand doigt

Il faut vous l'expliquer, dit le Mage. Il est visible qu'Orosmade vous appelle au nombre de ses serviteurs. Il a semé d'épines les sentiers par où vous avez marché, pour vous faire trouver les roses au but. Ces épines sont le fouet & les bastonades, dont on a chargé votre peau ; & ces roses sont l'oisiveté & les bonnes provisions dont sont chargées nos besaces.

Je vous entends, dit Erzecan : en effet, je crois que vous avez raiſon ; & autant que je puis me l'imaginer, je me ſens une vocation décidée. Fouetté, battu, mutilé par tout, effectivement je ne vois pas que j'aie rien de mieux à faire que de conſacrer mes jours à Oroſmade, & de m'enroller parmi vos bons Mages, dont la vie eſt ſi douce & ſi ſainte.

Quand les fatigues d'Erzecan furent réparées, il marcha avec le Mage vers Perſépolis, en ſe diſant : pourquoi ne me ſuis-je point aviſé plutôt de penſer que le bonheur étoit chez ces bons Mages ? Bénis ſoient les Dieux, puiſqu'enfin je l'ai trouvé ; mais auſſi qui ſe ſeroit douté que le bonheur fût allé loger chez des hommes qui vont nud pied ?

Erzecan, ayant revêtu l'habit de Mage, fut nommé, le Frere Okia. Il fut chargé de la quête des Mages.

Les Mages d'alors n'étoient point tels que ceux d'aujourd'hui. Erzecan crut voir la paix n'habiter point dans ces lieux consacrés à la paix. Il crut y voir des petites vertus & de grands vices : il crut voir, sous le manteau de l'austérité, le receptacle de toutes les passions. Alors il se disoit : il se pourroit bien que le bonheur ne fût point logé chez ces Mages à longue barbe. Je vois que les hommes barbus & non barbus, sont également à plaindre. Bientôt l'image d'Azora vint se mêler à ces idées. Non, disoit-il, une combinaison mal entendue m'a aveuglé ; il n'est point de bonheur où n'est point Azora.

Le Mage Okia laissoit entrevoir quelques dégoûts ; (crime de Leze-Magisme chez les Mages d'alors). Ces dégoûts étoient nécessairement suivis de la tiédeur pour certains devoirs ; & comme de raison, on met-

toit le Mage Okia en pénitence ; & il disoit : je ne sais si ces Mages ont en vue par là de me faire trouver le bonheur, mais il me semble qu'ils s'y prennent mal avec leur pénitence, & qu'on ne donne point de l'amour pour les Dieux à coups de discipline.

Le Mage Okia faisoit sa quête dans Persépolis. Un soir, qu'il regagnoit le Monastere des Mages, qui étoit à un mille de Persépolis, il s'assit près d'une fontaine ombragée de quelques saules, dans un endroit écarté, pour rêver un instant à ses malheurs. Il tenoit le portrait d'Azora, qu'il mouilloit de ses larmes, lorsqu'une femme, couverte d'une robe grossiere, en s'approchant de lui, jetta un cri effrayant. Il ne put la voir, elle étoit couverte d'une mante qui lui cachoit le visage. Elle se leva, & l'aborda : mon Frere, daignez me dire par quel hasard ce portrait de femme est-il

entre des mains pour lesquelles probablement il ne semble pas destiné ? Il se peut, répondit le Mage Okia, que ce portrait vous paroisse déplacé entre les miennes. Mais peut-on vous demander quel intérêt vous pouvez avoir vous-même, Madame, qu'il y soit ou non ? Avez-vous connu Azora ? cette Azora...... Hélas ! c'est elle ! Grand Dieu ! c'est Azora que je revois. Mais ciel ! ce vêtement, peu digne d'Azora, m'apprend qu'il lui est arrivé des malheurs, & qu'Olmud n'est pas plus heureux. Et il disoit ces mots en embrassant ses genoux. Azora, troublée, n'avoit pas la force de lui parler. Malheureux ... Mon cher Erzecan, levez-vous, lui dit elle; je m'égare .... L'infortunée Azora avoit-elle pu vous méconnoître ? ... En quel état vous retrouvois-je?

En parlant ainsi, ses yeux s'obscurcissoient, ses genoux s'affoiblis-

ſoient ſous elle, & elle tomba évanouie.

Ma chere Azora, s'écria Erzecan, mourras-tu du plaiſir de m'avoir revu? Elle étoit ſans mouvement : il arracha ſon voile; ſous ce voile groſſier, ſa gorge étoit à demi-nue. Quelle vue! heureux Olmud, s'écria-t-il! Ciel! tant de beautés vont-elles périr faute de ſecours? En approchant ſes levres de celles d'Azora : elle reſpire encore, s'écria-t-il; je le ſens à ce baiſer : hâtons-nous de la ſecourir. Il cherchoit des yeux quelque habitation où il pût demander du ſecours; déſeſpéré de n'en point trouver, il la prit dans ſes bras, & glorieux d'un ſi cher fardeau, il la porta ainſi juſqu'à une cabane ſolitaire, qui ſembloit appartenir à des Pêcheurs; & il diſoit en marchant : quel enchaînement préſide aux événemens de cet univers! Qui eût dit, il y a un quart-d'heure,

que ſous un habit de Mage, je porterois mon Azora évanouie entre mes bras?

CHAPITRE XI.

QUEL homme Erzecan voit dans la cabane; par quelle aventure Azora a penſé perdre ſon honneur, & Olmud ſa tête.

A Peine fut-il entré dans la cabane, que le maître de cette habitation, couvert d'un vêtement obſcur & commun, vint au-devant de lui, en s'écriant: puiſſant Oroſmade! en croirois-je mes yeux? Que vois-je? Mon épouſe évanouie entre les bras d'un Mage! O mon cher Olmud, c'eſt vous, lui dit Erzecan? Dans quelles circonſtances vous revois-je? En ce moment Azora ouvrit les yeux, & s'adreſſant à Olmud: je l'ai retrouvé ce fatal objet, qui ne ſçauroit, malgré ma vertu, ſortir un inſtant de ma

pensée. Pardonne, mon cher époux à la foiblesse de ta femme ; mon évanouissement t'outrage, il est l'ouvrage du plaisir de l'avoir revu. C'en est fait: abandonne désormais ton épouse infortunée ; tu le dois. Que te dirai-je ? Tu frémiras sans doute. Je ne sçais si cette flamme est une punition du Ciel pour quelque crime involontaire dont je suis coupable sans le sçavoir ; mais, tel est mon sort, que malgré mes efforts, ta vertu & mes combats, ô mon cher époux, je sens avec surprise & avec horreur, que mon cœur ne met que très-peu de différence entre ce fatal objet & toi, & que mon destin est de vous aimer également tous les deux jusqu'au tombeau. Mon époux, si tu daignes l'être encore, après ces horribles aveux, si tu juges ta femme plus digne de pitié que de colere, daigne me soutenir encore de ta vertu, car je sens que la mienne ne

me

ſuffit point, & n'eſt point aſſez forte pour lutter contre une ardeur qui me paroit incompréhenſible.

Que vous devez me haïr, mon cher bienfaicteur, dit Erzecan à Olmud, c'eſt moi ſeul qui, pour prix de vos bienfaits, vous apporte le malheur qui me ſuit. Ne vous imputez point l'un & l'autre l'effet du haſard, leur dit Olmud. L'amour d'Azora m'afflige pour elle, & ne m'offenſe point; je compte plus ſur ſa vertu qu'elle-même. Je confeſſe qu'il y a dans cet amour quelque choſe de ſurnaturel que j'ai peine à concevoir. S'il faut même vous l'avouer, je ſens à mon tour quelquefois, malgré ma tendreſſe pour elle, qu'il me ſeroit moins pénible de partager ſon cœur avec vous, qu'avec tout autre; & ſi je forme quelque vœu ſincére, c'eſt qu'après ma mort, qui, ſelon les loix de la nature, doit précéder la ſienne &

la vôtre, vous ſoyez un jour unis ; comme vous euſſiez mérité de l'être, ſi le haſard, ſecondé de mon amour, ne m'eût pas rendu le premier poſſeſſeur des beautés d'Azora.

En achevant de parler, il conduiſit Erzecan & ſon épouſe dans un petit jardin attenant à la cabane, qui n'étoit bâtie que de terre & de bambou. Erzecan y trouva deux jeunes enfans d'Olmud occupés à le cultiver. Ciel, dit Erzecan en lui-même, quelles ſont les viciſſitudes humaines ! Olmud, tu étois condamné à labourer la terre, tandis que je diſſipois follement tes richeſſes avec cette friponne de Nourady.

Vous voyez ici, dit Olmud, tout le reſte d'une fortune aſſez brillante, effet ordinaire des jeux de la fortune ; ce jardin, tout petit qu'il eſt, je le cultive par mes mains, il ſuffit à notre ſubſiſtance commune ; aſſiſté

dans mes travaux ruſtiques par une femme que j'aime, & par mes enfans, qui répondent par leurs vertus naiſſantes, à mes ſoins & à la tendreſſe que j'ai pour eux, je vis auſſi heureux que je l'étois ſous des lambris plus ornés, & aſſis à une table plus ſomptueuſe. J'eſpére, au reſte, que ce que les hommes ſont convenus d'appeller malheur, va bientôt faire place pour moi à un jour plus ſerein; demain nous quittons ces lieux pour retourner en Grece ma patrie. Mais vous, mon cher Erzecan, par quelle aventure vous retrouvais-je ici ſous cet habit?

Alors Erzecan inſtruiſit Olmud mud & Azora des événemens qui lui étoient arrivés depuis leur départ de Carthage. Vos maux, mon fils, dit Olmud, ne ſont pas ſans reméde, puiſque vous connoiſſez vos fautes, & que vous en rougiſſez: hélas! quel

mortel en eſt exempt : vous êtes fait pour le bien dès que vous le connoîtrez ; le vice que vous avez ſuivi quelquefois en aveugle, vous eſt étranger, & vous êtes né pour être vertueux puiſqu'Azora vous aime.

Azora rougit à ces mots. Cette confuſion eſt injuſte, ma chere épouſe, lui dit Olmud, puiſque cet amour eſt involontaire & que vous en triompherez. Vous n'avez en vous aucun ſentiment qui ne ſoit fait pour être une vertu : laiſſez au commun des femmes le ſoin de craindre qu'une pareille confidence à un époux, ſoit ſouvent dangereuſe, & toujours indiſcrette ; c'eſt une crainte fondée ſur le peu d'opinion qu'elles méritent & qu'elles ont à juſte titre de leurs époux.

Olmud fit préparer un repas frugal, où, à l'exception d'une tendre mélancolie répandue ſur le viſage d'Azora, malgré les careſſes de ſon

époux, regnoit une joie pure & féraine, qu'Erzecan trouvoit plus touchante, que la folâtre gaieté de tous les soupers qu'il avoit faits avec Nourady.

Il paroît que la joye & le bonheur dit-il à Olmud, ne sont pas dans les richesses, comme je l'avois cru : pourquoi donc les hommes se donnent-ils tant de peine pour en amasser ? Vous l'avez dit, mon cher Erzecan, répondit Olmud, les richesses, en multipliant les soins, épaississent les organes & resserrent les facultés de l'ame ; la médiocrité au contraire, en donnant au sang de l'agilité, tient les ressorts de notre être dans une perpétuelle activité, empêche l'engourdissement toujours produit par la satiété, & nous rendant sensibles aux moindres effets du plaisir, entretient la gaieté dans le sein même des circonstances que les hom-

mes regardent comme des privations. Cependant, dit Erzecan, j'ai demandé l'aumône, & je vous jure que je n'étois point atteint de cette gaieté dont vous me parlez. Ne confondez point, dit Olmud, la mendicité avec la médiocrité; quoiqu'il ſoit évident que cette même mendicité ait des plaiſirs & une nature de gaïeté inconnus aux hommes les plus opulens, je n'en ſuis pas moins convaincu que l'indigence eſt le plus grand des fléaux pour les hommes nés ſupérieurs à la baſſeſſe inſéparable de cet état. Communément le propre de la miſère eſt d'avilir l'ame & de dégrader les ſentimens; elle flétrit le germe des vertus, altere les facultés de l'eſprit, & peut rarement s'allier avec l'intacte probité : il eſt très-difficile qu'un indigent ſoit long-tems honnête-homme.

Olmud enſuite lui dit : l'heure

qui doit vous rappeller parmi vos Mages, eſt encore loin, il eſt juſte de vous inſtruire, à notre tour, des revers qui nous ont réduit à cet état de médiocrité : vous y verrez un exemple de la méchanceté des hommes, & de quoi ils ſont capables, lorſqu'ils ont abandonné une fois la vertu pour ſe livrer aux paſſions. Alors il pria Azora de faire elle-même le récit de cette aventure : & elle commença ainſi.

Nous revenions de l'Egypte comblés des amitiés de ma famille ; & mon époux, avant que de me mener dans la Grece ſon pays, m'avoit conduite à Ecbatane, pour récueillir les fruits d'une ſucceſſion pour laquelle il plaidoit, lorſqu'un Satrape de Loi, nommé Itobar, me vit pour mon malheur, & m'aima. Il étoit jeune & bien fait, il ſçavoit que j'étois Ehyptienne, il n'oſa point douter du ſuc-

cès de ſon amour; le gain du procès d'Olmud dépendoit de lui, le Satrape de Loi fut enchanté du prétexte qui s'offroit de me faire ſa cour.

Il me propoſa, en termes aſſez clairs, de faire gagner à mon époux ſa cauſe; je lui marquai toute l'indignation qu'une pareille offre me cauſoit; il me fit ſes excuſes d'un air ſi humilié & ſi reſpectueux, il fut ſi long-tems ſans me parler de ſa paſſion, que je crus que la raiſon l'en avoit entierement guéri.

Cependant le peu d'argent que nous avions rapporté d'Egypte, commençoit à s'épuiſer, nous prévîmes les horreurs de l'indigence. Le Satrape de Loi eut l'art d'entrevoir la miſere où nous étions prêts de tomber; il envoya à mon époux une bourſe de vingt mille francs, qu'il le pria d'accepter, en lui diſant qu'il la reprendroit ſur les émolumens de

notre procès. Mon époux étoit alors abſent, & j'étois ſeule; j'entrevis les vues du Satrape, & je refuſai la bourſe, en penſant qu'une femme ne doit jamais ſe mettre dans le cas de la reconnoiſſance à l'égard d'un homme dont elle eſt aimée.

Un jour que j'étois allée chez lui avec Olmud, pour preſſer la concluſion de ce procès, je fus ſurpriſe, en entrant, de ne point voir mon époux à mes côtés; j'en marquai mon étonnement, mais le Satrape m'aſſura que probablement mon époux viendroit me rejoindre avant peu : ſur cette apparence de confiance, je me laiſſai conduire à ſon appartement : il m'offrit un fauteuil; mais à peine y fus-je aſſiſe, que le fauteuil, en paroiſſant ſe démonter, ſe renverſa à moitié, & me retint dans une ſituation qui ne me laiſſa point douter de l'uſage odieux auquel ce fauteil artificiel

étoit destiné : j'eus tout lieu d'en être sûre, lorsque je vis Itobar se préparer à profiter de l'avantage de ma détention. Alors je poussai des cris. En ce moment j'entendis briser la porte ; Olmud entra ; ce spectacle enflamma son courroux, & il perça de plusieurs coups de poignard cet indigne Satrape.

Bientôt la maison fut remplie de monde, & Olmud ainsi que moi fûmes traînés, au bruit des acclamations de la populace, dans le fonds des prisons.

Olmud me consola. J'appris de lui comment, prêt d'entrer avec moi chez Itobar, il avoit été arrêté, sous quelques prétextes, par des gens du Satrape ; son inquiétude & son amitié pour moi avoient précipité le cours des momens qui l'éloignoient de moi, il s'étoit hâté de me rejoindre. Il me dit, dans la prison : calme tes crain-

tes, le ciel protégera l'innocence : j'ai toujours remarqué dans le cours de ma vie, qu'un ordre conſtant & inviſible aux yeux des hommes, diſtribuoit des peines au crime, & des récompenſes à la vertu ; ſi ce ciel ſemble me punir aujourd'hui par ta captivité & la mienne, c'eſt pour me châtier ſans doute d'avoir répandu un ſang que, tout coupable qu'il étoit, il n'étoit point permis à mes mains de verſer : mais ſa juſtice ne nous punira point avec rigueur d'un forfait involontaire & commis pour ſauver l'innocence.

Ainſi me parloit Olmud, & ſon courage adouciſſoit les peines de notre commune captivité. Ce n'étoit pas nos propres douleurs que nous reſſentions, je m'affligeois de celles d'Olmud, & il s'affligeoit des miennes. A quelques jours de là j'appris que le Sénateur avoit évité

la mort dûe à ſon crime, & qu'on me rendoit la liberté; mais quelle fut ma douleur lorſque j'appris en même tems qu'Olmud étoit deſtiné à avoir la tête tranchée. Cependant les paroles d'Olmud m'étoient préſentes, & je mettois mon eſpérance au Ciel, qui n'abandonne jamais les innocens.

Le Satrape de Loi vint le lendemain chez moi. J'allois aller retrouver mon époux, & j'étois ſeule alors. Je frémis à ſon aſpect; il s'en apperçut: ne craignez rien, dit-il, Madame, de mon audace, je viens vous ſervir: ce ne fut point un crime à moi que de vous aimer, mais vous ſçavez combien votre époux eſt coupable d'avoir oſé porter ſes mains ſur moi; ce crime eſt cependant peu de choſe encore, & je le lui pardonnerois par l'intérêt qu'a dû lui cauſer un objet auſſi aimable que vous l'êtes; mais le crime pour lequel on l'a condamné,

eſt d'une autre nature ; on l'accuſe d'avoir parlé contre le Gouvernement, & ce forfait eſt digne de mort. Ciel ! qu'entends-je, m'écriai-je ? quelle calomnie oſe-t-on imputer à mon époux ? ah ! Seigneur, je le vois, c'eſt vous qui le condamnez, & ſa mort eſt réſolue.

Elle ne l'eſt point, Madame, répliqua le Satrape ; & pour vous prouver que loin de le condamner, c'eſt moi qui cherche à le ſauver, je viens vous apporter ſa grace : quelque grand que ſoit ſon crime, vous ſeule pouvez ſuſpendre le glaive qui va tomber ſur ſa tête ; mais vous ſçavez trop à quel titre cette grace eſt entre vos mains. Je vous rends l'arbitre de ſa deſtinée, & s'il périt, c'eſt vous ſeule qui le condamnez.

Et bien, Seigneur, répondis-je, je n'ai point à balancer ; que l'on conduiſe mon époux à la mort : je le con-

nois aſſez ferme pour la préférer à mon deshonneur & au ſien, & il me rend aſſez de juſtice à ſon tour, pour croire que je ne lui ſurvivrai pas d'un moment.

Le Satrape de Loi me quitta, en me lançant un regard qui m'annonça la condamnation de mon époux. Je me hatai de voler à ſa priſon ; je ne lui déguiſai ni les propoſitions d'Itobar, ni la réponſe que je lui avois faite ; mais ce vertueux époux me repréſenta qu'il ne m'étoit pas permis de me donner la mort : vivez, me dit-il, & laiſſez-moi mourir ; vous devez vos jours à vos enfans & à la vertu. N'anticipez point ſur les décrets du Ciel, qui ne m'a point encore condamné ; il diſſipe à ſon gré les deſſeins des hommes, & ne trahiſſez point ſes bontés par un doute injurieux à ſa juſtice ; au reſte, s'il veut ma mort, c'eſt à vous d'adorer en

ſilence ſes décrets, parce que vous ignorez ces deſſeins, qu'il cache aux yeux des hommes. Dans l'âge avancé où je ſuis parvenu, vous devez vous attendre tous les jours à ma perte, nous n'avons été unis que pour être ſéparés, quelques inſtans de plus ou de moins ſont égaux relativement à la durée des ſiecles. A l'heure de la mort, il devient égal d'avoir vécu ſoixante ans, ou de n'en avoir vécu que trente; mais cependant eſpérez toujours en la bonté du Ciel, ſans en rien exiger, & ſongez qu'il ne nous doit rien.

J'embraſſai, en pleurant, ce vertueux époux. Sa voix rempliſſoit mon cœur, ſon courage m'animoit; mais j'étois encore loin de cette noble & cruelle réſignation à laquelle ſa fermeté m'exhortoit.

Cependant, mon époux fut arraché de ſa priſon pour être conduit au

ſupplice. Déja le peuple, enyvré d'une cruelle joye, entouroit l'échafſaut, & raſſaſſioit ſtupidement ſes yeux de l'appareil de cet affreux ſpectacle. Hors de moi, & comme animée d'une influence céleſte, je volai chercher mes enfans; & le bourreau alloit frapper la victime, lorſque je fendis la preſſe & les gardes qui entouroient Olmud. Soit que ma douleur eût attendri les ſpectateurs, ſoit que l'action d'une femme égarée eût alors quelque choſe d'impoſant, nul ne s'oppoſa à mon paſſage; je montai avec mes fils ſur l'échaffaut, & je m'écriai, en ſaiſiſſant le bras du bourreau: barbare, avant de frapper une victime innocente, ſacrifie ces deux enfans & leur mere; & vous, ô Ecbataniens, qui aimez la vertu, ſoufrirez-vous qu'on immole à vos yeux un homme qui a toute ſa vie profeſſé la Sageſſe? Se peut-il que des Juges ayent

ayent osé le condamner sans l'entendre ? O peuple ! obtenez qu'on suspende pour un jour l'exécution, & je me flatte de justifier mon époux, sans devenir délatrice.

Le peuple, toujours avide de nouveaux spectacles, se pressa en tumulte au tour de l'échaffaut, en criant, grace. Dans les Républiques la voix du peuple balance souvent l'autorité des Satrapes ; ce n'est que par cet équilibre que les Etats Aristocratiques se soutiennent. On n'osa, par prudence, refuser aux Ecbataniens ce qu'ils demandoient ; & le même peuple, qui une heure auparavant étoit venu jouir du supplice d'Olmud, le reconduisit en foule & en triomphe dans sa prison.

CHAPITRE XII.

FIN de l'Hiſtoire d'Azora. Erzecan s'apprête à prendre congé des Mages.

JE ne fis point part à Olmud de mon projet, continua Azora ; je m'étonnai ſeulement qu'il ne me fût pas venu plutôt dans l'eſprit, & je regardai cette idée tardive comme un deſſein du Ciel qui vouloit m'éprouver juſqu'au bout.

Je me fis conduire chez le Chef de la Loi, & je n'eus point de peine à en obtenir audience. Ce ne ſont pas les plus Grands qui ſont les plus difficiles à aborder. Je lui dis, en tombant à ſes pieds, qu'un grand ſecret, que je ne pouvois lui communiquer que chez moi, me forçoit à le

le prier d'y venir accompagné, à une heure que je lui indiquerois, que l'intérêt & l'honneur de la République exigeoient cette démarche, que la justification de mon époux en dépendoit, & que là je me justifierois aussi de l'indiscrétion de mes paroles contre les Juges, & de la hardiesse que j'avois eue de m'opposer à leurs ordres, en soulevant le peuple contre eux. Le Chef me releva avec bonté, & me dit que mon époux avoit parlé contre le Gouvernement, & qu'il étoit bien difficile que je le justifiasse de ce crime, qui, par une politique nécessaire & malheureuse au maintien de la République, méritoit la mort: qu'à l'égard de mon action, il me la pardonnoit, comme un de ces emportemens excusables dans une épouse, à l'aspect des supplices où l'on va livrer son mari; & qu'à Ecbatane on punissoit moins sévé-

rement les crimes qui devoient leur origine au mouvement du cœur, que les fautes commiſes avec réflexion ; que le crime d'Olmud étoit dans ce dernier cas ; mais que pour prouver qu'il ne donnoit jamais ſa voix à la condamnation d'aucun coupable, ſans avoir épuiſé toutes les preuves du crime, il conſentoit à me donner la ſatisfaction que j'exigeois.

Je me retirai très-ſatisfaite de chez le Chef de la Loi ; & je fis prier le Satrape, que la ſuſpenſion de cette exécution avoit plus affligé qu'épouvanté, de ſe rendre chez moi, quelque tems après l'heure à laquelle le Chef de la Loi m'avoit promis de s'y trouver ſecrettement.

Le Chef vint effectivement, accompagné de quelques Satrapes. Je le priai de ſe cacher dans un cabinet, voiſin de mon appartement ; & bientôt Itobar arriva. C'eſt en vain, lui

dis-je, que j'eſpere réculer l'inſtant fatal qui doit m'arracher mon époux par les ſupplices : je ſçais trop que quand j'éleverois ma voix contre vous, dans un pays où vous êtes tout puiſſant, je n'en ſerois pas crue; je n'ai ſeulement eſſayé d'arrêter le bras levé ſur mon époux, & d'intéreſſer le peuple à ma ſituation, que pour me donner le tems de ſauver cet époux, que vous-même ſçavez innocent, & d'acheter ſa vie, en ſouſcrivant à la loi cruelle dont vous la faites dépendre.

Que ne vous dois-je pas, belle Azora, répondit le Satrape! Votre époux n'a plus rien à craindre, & je repons de ſa vie. Ma voix peut tout dans le Sénat; le chef de la Loi, que je gouverne, & dont l'eſprit baiſſe, ne voit rien que par mes yeux.

Mais, lui répondis-je, le Chef de la Loi eſt inſtruit du crime prétendu

de mon époux : qui me répondra qu'après la honte de la démarche que je fais aujourd'hui pour le ſauver, ſon innocence ſoit reconnue, qu'il ſoit arraché au ſupplice? Moi, vous dis-je, me répondit-il ; ma voix la fait coupable, & ma voix le juſtifiera. Tout ſon crime à mes yeux fut d'être votre époux ; ce crime ſeul a fait les preuves que mon amour a inventées pour le perdre ; il ſera innocent quand vous voudrez.

Arrête, malheureux, s'écria le Chef de la Loi, en ſortant du cabinet ; ton ſupplice préviendra celui que tu préparois à Olmud. Un homme comme moi ne ſçait point pâlir, s'écria Itobar : je vois qu'on m'a trahi; mais le ſort d'un homme ferme ne dépend que de lui. En diſant ces mots, il ſe frappa d'un poignard. Et s'adreſſant à moi : en me trompant, dit-il, tu n'as fait que m'imiter ; je

t'avois déja prévenue ; Olmud m'étoit trop odieux ; ma vengeance eſt aſſurée ; le poiſon a ſervi mes intérêts : va le voir cet époux expiré dans le ſein des priſons.

O monſtre ! m'écriai-je, & tu ne péris pas au milieu des ſupplices que tu avois deſtinés à Olmud ? Mais il ne m'entendoit plus, il venoit de vomir ſon ame coupable. Le Chef de la Loi fit dreſſer un acte de ce qui venoit de ſe paſſer ; & moi je volai à la priſon d'Olmud pour embraſſer du moins les triſtes reſtes de ce vertueux époux.

Quelle fut ma joie ! mon époux reſpiroit encore ; il ouvrit un œil mourant, qui pétilloit à travers les ombres de la mort, du plaiſir de me revoir. Je lui fis donner de prompts ſecours. Heureuſement il en étoit encore tems ; ils rappelerent mon époux à la vie. Quand il eut recouvré

une partie de ses forces & de sa santé, nous fûmes remercier le Chef de la Loi, qui nous promit de s'intéresser à la conclusion de notre procès, & que nous quittâmes, enchantés de ses manieres bienfaisantes.

Cette aventure acheva d'épuiser notre argent. Nous y avions consumé la plus grande partie des fonds que nous avions apportés d'Egypte. Résolus de cacher notre indigence, nous quittâmes Ecbatane.

Nous trouvâmes, en arrivant à Héliopolis, cette retraite, & du reste de nos fonds nous achetâmes cette cabane, où, à mon penchant près, nous vivons heureux, ainsi que vous l'avez vu, en remerciant chaque jour le Ciel, qui nous a arraché à de si grands dangers, & comptant dans ma malheureuse passion sur ses bontés futures par ses bontés passées.

Quand Azora eût fini de parler,

Erzecan ſe dit : puiſſant Oroſmade, n'eſt-il pas dommage que tant de vertus n'ayent pas un ſort plus heureux ! Je ne me plains point à toi de mes maux ; mais, Azora étoit-elle née pour ſouffrir ? Et pour faire tourner une ſi belle tête, devois-tu choiſir la mienne ?

En ce moment, le courrier qu'Olmud & Azora avoient envoyé à Memphis, arriva, chargé des fonds qu'ils attendoient. Bientôt après ils reçurent une lettre du Chef de la Loi d'Ecbatane, qui leur aprenoit le gain de leur procès. Ils ſe virent alors plus opulens qu'ils ne l'avoient jamais été.

Vous voyez, dit Olmud à Erzecan, avant de ſe ſéparer de lui, les raiſons qu'ont ceux qui pratiquent la Sageſſe, d'oſer eſpérer les bontés de la Providence, ſans cependant les exiger. Elle ne nous éprouve par des malheurs, que pour s'aſſurer de notre conſtance

à ſuporter l'adverſité, & ſouvent après les maux, ſes bontés paſſent nos eſpérances.

Ciel! diſoit Erzecan, cette ſageſſe n'eſt donc point dans nous? & nous ne l'apportons donc point en naiſſant? Car, avec toute l'envie du monde que j'ai d'être ſage, je me ſens toujours prêt à faire des ſottiſes.

Il eſt vrai, dit Olmud, que tous les hommes naiſſent malheureuſement avec un penchant général pour le vice; c'eſt un effet de la fragilité de notre être, & qui devroit nous tenir bien en garde contre l'amour propre; car il eſt étonnant que né ſi foible & ſi fragile, l'homme ſe croie ſans ceſſe ſupérieur à tout ce qui l'entoure; mais il n'eſt pas moins vrai que l'homme eſt né pour le bien; toutes ſes vertus dépendent de la culture premiere, qu'une main ſage ſçait leur donner : l'éducation ne détruit

point entierement les vices de la nature, mais elle en tempere les progrès, applanit à la Sageſſe la route épineuſe qu'elle doit tenir en commençant, & prépare le germe des vertus.

Vous, mon cher Erzecan, dénué de ces puiſſans ſecours de l'éducation, défiez-vous toujours de vous-même, & plus encore des autres. Un œil dont la vue n'a point été dirigée par ces principes premiers, riſque toujours de s'égarer, & connoît difficilement le bien d'avec le mal; car ils ſe reſſemblent ſouvent, & ce ne ſont que les notions d'équité & de ſageſſe, ſecourues de la réflexion, qui apprennent à le diſtinguer.

Si vous m'en croyez, vous retournerez en Egypte, dans le ſein de votre famille; je vous en faciliterai les moyens. Votre nouvel état n'a rien qui vous lie. Je ne vous propoſe

point de vous y conduire avec nous, votre délicateſſe doit elle-même en prévenir les raiſons ; quelque vertueux qu'on ſoit, il ne faut jamais s'expoſer au danger de manquer à l'être. Qnand le tems vous aura guéri d'une paſſion inutile, & dont mon amitié vous plaint, vous ne devez point douter du plaiſir que nous aurons d'attacher nos jours aux vôtres, pour ne nous plus ſéparer ; mais cette paſſion eſt un malheur dont nous ne pouvons tous trois prévenir les ſuites qu'en les évitant. La fuite eſt le ſeul reméde à tous les dangers que l'on redoute.

O généreux Olmud, que ne vous dois-je pas, dit Erzecan ; vos conſeils & vos bienfaits reſteront gravés dans mon cœur, & je ne vous reverrai que digne de tous les deux. Olmud & Azora, après avoir vendu leur cabane, partirent de Perſepolis,

& Erzecan fut une seconde fois chargé des marques de leur bienfaisance. Leurs bienfaits le mirent en état de retourner en Egypte.

Erzecan se prépara à quitter les Mages, & disoit : des bastonades, des coups de latte sur les fesses, une oreille de moins, sans compter la chair que j'ai perdue sur ces mêmes fesses ; voilà donc tout le fruit que j'apporterai en Egypte de mes voyages ? C'étoit bien la peine de quitter la maison de mon pere pour tout cela.

Il devoit prendre le lendemain congé des Mages, lorsqu'une aventure fâcheuse differa son voyage, & rompit tous ses projets.



CHAPITRE XIII.

AVENTURE extraordinaire qui arrive à Erzecan, & danger éminent qu'il éprouve par elle ; par quel homme il eſt tiré de ce danger ; de quelle maniere il reconnoît ce bienfait. Commence il fait rencontre d'une troupe de Mandians, & ce qui lui arrive avec eux.

ERZECAN étoit triſte en penſant aux fatales circonſtances qui l'obligeoient de s'éloigner pour jamais d'Azora ; pour diſſiper un peu ſon chagrin, il réſolut, avant que de quitter les Mages, d'en prier à ſouper clandeſtinement quelques-uns qui avoient paru ſes meilleursa mis.

Erzecan qui ſçavoit que le vin calme ſouvent de grands chagrins, en but

d'abord un peu pour oublier Azora ; il continua d'en boire pour s'affermir contre le voyage qu'il avoit à faire, & il acheva de s'enyvrer par complaisance pour ses amis les Mages.

Etant yvre, il s'avisa de vouloir prouver devant ses amis, par des faits historiques, que les Mages étoient des hommes comme les autres ; que les pieds chaussés de sandalles n'étoient pas plus respectables que des pieds chaussés de sabots ; il prétendit que les mantons sans barbe avoient autant de mérite, que les mantons barbus ; & il alla jusqu'à faire entendre que la crasse n'étoit point un attribut agréable aux yeux d'Orosmade.

Tous ses amis ne purent entendre ces blasphèmes sans frémir. Pour Erzecan, il s'endormit, & le lendemain matin il se trouva dans sa celulle.

Il en sortoit pour aller prévenir le Chef des Mages sur son départ, lors-

que quatre de ſes amis, avec leſquels il avoit ſoupé, s'oppoſerent à ſon paſſage, & le lierent avec de groſſes cordes de la part du Chef des Mages. Ils le conduiſirent enſuite par des détours infinis juſqu'à une eſpece de ſouterrein, qu'éclairoit foiblement une lampe ſuſpendue à la voûte, & l'y laiſſerent livré à ſes réflexions.

Elles furent interrompues par l'arrivée d'un homme qu'il prit pour un ſpectre; aidé des ſecours d'un cortége preſque auſſi effrayant que lui; il le ſaigna, & après avoir exactement refermé la plaie, il diſparut.

Erzecan étonné de ce préliminaire, ſe demanda s'il étoit malade; mais alors il penſa à Azora, & il vit que ſa maladie étoit dans ſon cœur. Le ſecond jour, le même phantôme entra; il lui fit une nouvelle ſaignée avec les mêmes précautions, & ſe retira.

Il y avoit trois jours qu'Erzecan n'avoit eu d'autres alimens, que des ſaignées : il vit arriver la mort, & il la craignit, parce que ſon ame n'étoit pas pure. Il touchoit à ſon dernier moment, lorſque le fatal Chirurgien reparut ſeul : il ne lui fit point alors de ſaignée ; mais il lui jetta avec précipitation quelques alimens, au milieu deſquels étoit une lettre ; & ſortit, en obſervant ſon ſilence ordinaire. Erzecan ouvrit cette lettre ; elle étoit conçue en ces termes :

Au Mage OKIA.

» METTEZ en lambeaux cet
» écrit dès que vous l'aurez lu, &
» enfouiſſez-en les morceaux dans la
» terre de votre caveau. On en veut
» à votre vie ; on n'attend que votre
» derniere heure pour vous faire in-
» humer au ſon des cimbales, comme

» ſi vous fuſſiez mort dans votre lit
» d'accident ou de maladie. Confiez-
» vous à celui qui viendra vous pren-
» dre pour vous ſauver. Si l'on s'eſt tû
» juſqu'ici, c'eſt que les murs de vo-
» tre tombe ont des oreilles. L'heure
» où les Mages ſeront livrez au ſom-
» meil, ſera celle de votre déli-
» vrance ».

Cette nuit attendue avec impatience arriva. Tout dort, dit en entrant, le Diſciple d'Eſculape ; votre bourreau devient votre libérateur ; nous pouvons échapper ſans danger : ſuivez-moi.

Erzecan & ſon guide, qu'il n'avoit point encore enviſagé, parvinrent juſqu'au pied des murs du jardin, qu'ils eſcaladerent ſans peine ; & ils arriverent ſans danger juſqu'à une petite grotte, à l'extrémité de Perſepolis.

Me voilà donc encore ſans ar-

gent, après une aventure pire que les autres, dit Erzecan en lui-même ; que peut-il m'arriver encore après cela?

Comme il disoit ces mots, tout-à-coup son libérateur parut, dépouillé de ces sourcils énormes & de cette grosse barbe qui l'avoit rendu si effrayant ; & soudain Erzecan s'écria : que vois-je ! c'est Akob ! Que fais-tu dans ces lieux, & par quel hasard de mon bourreau deviens-tu mon Ange tutelaire ?

Cette grotte est à moi, lui répondit-il ; je suis Hermite, & je m'appelle le Mage Akimados. Tous nos camarades de Carthage, bannis avec toi, ont depuis péri malheureusement ; seul échappé des supplices auxquels j'étois condamné avec eux, je vins exercer gratis, sous ce déguisement, la Médecine en ces lieux. Ce désintéressement apparent me fit d'abord considérer, & finit par m'en-

richir : les aumônes & les préfens ont abondé dans ma grotte. Le devoir eſt toujours avare, & la vanité toujours prodigue.

A peine mon nom fut-il répandu, que je devins l'Agent ſecret des Mages, à qui je ſçus me rendre utile. Forcé de vous ſervir de Chirurgien, au milieu de votre meilleure ſanté, je vous reconnus ; mais il y alloit de ma vie, ſi je faiſois un pas contraire à mon emploi. Quoiqu'obligé par l'injuſtice de la fortune de duper les hommes, je ne me ſentois pas aſſez dur pour égorger mes amis ; d'ailleurs, j'ai penſé que vous pourriez m'être utile dans les nouveaux projets que j'ai embraſſés ; la caiſſe du Monaſtere, que je me ſuis appropriée pour ſalaire de mes travaux paſſés, me conſolera de la perte de mes emplois, en vous ſauvant. Je vais arborer l'habit de Flamine, à

l'abri duquel, avec un morceau de cuir ſur la tête, & deux petits morceaux de toile ſous le manton, je groſſirai cette foule de Sacrificateurs agréables qui n'en ont que l'habit & le nom, & qui s'en font un revenu. Vous, ſoyez mon ſecond, partagez le tréſor dont ma prudence m'a rendu poſſeſſeur ; il n'eſt que l'eſſai de ceux que j'enviſage dans l'avenir : on eſt toujours honnête-homme quand on eſt riche.

Erzecan, qui ne ſçavoit point contraindre ſes tranſports, & accoutumé qu'à n'obéir qu'aux premieres impulſions de ſon ame, frémit à ce diſcours, & oublia qu'il venoit de devoir la vie au Mage Akimados ; il ne ſe reſſouvint que d'avoir été égaré par lui.

Malheureux, n'eſperez pas, lui dit-il, que je me prête encore une fois à vos abominables deſſeins, ne

comptez pas que je ſois complice d'un vol, ainſi que je l'ai été de vos friponneries; faites-vous pendre ſi vous voulez, mais je vous proteſte que je n'en ſerai pas de moitié; & ſi le Ciel m'a abandonné à vos mains dans la tombe des Mages de Perſépolis, je reconnois qu'il m'a voulu punir de la ſociété que j'avois faite avec vous: mais tremblez à votre tour, & jugez par le ſort de vos aſſociés, du ſort qu'il vous reſerve à vous qui avez ſurpaſſé leurs crimes.

Le Mage Akimados n'étoit pas patient. La plus grande preuve, dit-il à Erzecan, que le Ciel ne punit pas toujours ceux que tu nommes ſcélérats, c'eſt qu'il va ſe ſervir de ma main pour châtier un ingrat, & t'arracher cette vie que tu me dois. En ce moment il tira de ſon ſein un poignard; Erzecan, tout foible qu'il étoit, prévint le coup, il ſe ſaiſit du poignard,

& cédant à ſa fureur, il en perça de mille coups l'Hermite Akimados. Il ſe ſaiſit à la hâte d'un habit de ſoldat préparé pour les deſſeins du faux Mage, qu'il trouva dans la grotte, & ſortit avec effroi de cette fatale demeure.

Quand il fut éloigné de la grotte, il s'aſſit au bord du chemin, & il ſe rappella alors tous les événemens de ſa vie. Ai-je paſſé par aſſez de ſituations? J'ai été Soldat, Mage, Eſcroc, & je viens de finir par être meurtrier, & d'aſſaſſiner un homme avec lequel j'ai été lié, & à qui je devois la vie; mais peut-être que ſa mort étoit juſte, & qu'Oroſmade ne l'a permiſe par mes mains, en me ſouillant d'un forfait, que pour ma punition, & pour m'apprendre qu'il ne laiſſe jamais le crime impuni. O, mes parens, qui m'avez refuſé les lumieres de l'éducation, que vous me

coûtez de maux ! Je ne ſçais ſi ma ſœur Zelinde, que vous avez ſi bien élevée, aura fait autant de ſottiſes que moi ! Il ne me manque plus que d'avoir été voleur de grand chemin, & d'avoir violé.

Et il pleuroit en parlant ainſi. Cependant la faim, que ſes chagrins avoient diſtraite, ſe réveilla avec plus de force, lorſque leur premiere vivacité fut rallentie. L'aube commençoit à paroître, pluſieurs Caravenſeras étoient ſur la route ; mais il n'avoit point d'argent : cependant il ne regrettoit point le tréſor du Mage AKIMADOS, parce qu'il ſçavoit que c'étoit un vol que de l'emporter, & que l'on étoit pendu pour voler.

Et bien, je vais encore demander l'aumône, dit Erzecan. En diſant cela, il apperçut des Mandians qui buvoient & mangeoient, à l'ombre de quelques platanes. Il vouloit les éviter,

éviter, parce qu'il vouloit fuir tous les hommes. Mais il se dit : on s'ennuie quand on est seul & sans le sou, & la compagnie fait toujours passer une heure ou deux. Je serai toujours le maître de les quitter quand je le voudrai ; ces gens-ci sont apparemment des malheureux comme moi ; ils demandent leur vie ; s'ils n'étoient pas honnêtes gens, n'auroient-ils pas mille autres ressources pour subsister ? car il me semble que celle de demander l'aumône est la plus dure & la plus affreuse de toutes.

S'étant ainsi prouvé en lui-même qu'il devoit les aborder, il les salua poliment, à quoi ils répondirent civilement de leur côté, en le priant de prendre part à leur repas. Il accepta, comme de raison, leur offre ; & quand la conversation fut un peu engagée : vous devez être bien malheureux, mes freres, leur dit-il ; car

je le ſens par moi-même ; & il eſt bien dur d'attendre des ſecours de la charité humiliante d'autrui.

C'eſt en quoi vous vous trompez, répondit un d'entr'eux qui paroiſſoit avoir le plus d'eſprit, il n'eſt point de vie plus douce que la nôtre ; nous ne connoiſſons ni les ſoins, ni les embarras qui devorent les autres hommes ; c'eſt pour nous qu'ils amaſſent, nous ne nous inquétons que du ſoin leger de recueillir des parcelles de ce qu'ils ont acquis à grands frais ; nous jouiſſons paiſiblement & ſans inquiétude des reſſources que nous a produit la journée, ſans nous mettre en peine de ce qui pourvoira le lendemain à notre ſubſiſtance ; ce lendemain amene de nouvelles reſſources ; & ainſi ſucceſſivement tous les jours s'enchaînent inſenſiblement pour nous. Nous faiſons naître chaque jour mille plaiſantes métamor-

phoſes pour acquérir des droits à la pitié des hommes, qui nous plaignent pendant que nous rions de leur ſotte crédulité. De tous ceux qui vous paroiſſent parmi nous impotens, eſtropiés, culs-de-jatte, il n'y en a aucun qui ne ſoit bien fait & vigoureux. Nous faiſons ſouvent bonne chere aux dépens de ceux dont nos lambeaux excitent la compaſſion. Nous ſupportons la peine avec indifférence, parce que nous y ſommes accoutumés, & nous goûtons le moindre plaiſir avec tranſport, parce que nous en ſommes privés ordinairement, & que nous le goûtons rarement, enfin nous rions ſans inquiétude, parce que nos plaiſirs conſiſtent dans la privation des ſoins, & dans la liberté de l'eſprit, & nous ſouffrons gaiement, parce que nos peines ne ſont relatives qu'au corps, & jamais à l'eſprit.

Effectivement ces gens-ci sont heureux, dit Erzecan en lui-même; voilà ce que c'eſt que de ſçavoir tirer parti de tout, c'eſt probablement cette connoiſſance qui me manquoit; & il y a tout à parier qu'Olmud ſe trompoit en diſant que l'indigence étoit un fléau.

Je ne trouverois aſſurément rien à redire à cet état, dit Erzecan à celui qui venoit de lui en prouver les agrémens, s'il ne falloit pas tromper les hommes par ces déguiſemens qui excitent leur pitié. Si vous parvenez à détruire cette ſeule objection qui m'arrête, je m'enrolle à l'inſtant parmi vous.

Vous vous trompez encore, lui répondit le Mandiant. Tous les jours parmi les hommes, ceux qui paſſent pour les plus honnêtes gens ne ſe font-ils pas une étude de ſe tromper ſans bleſſer la probité? Un Médecin

& un Avocat n'en imposent-ils pas par leur faste, quoiqu'ils n'ayent souvent pas une dragme de revenu, pour s'attirer, l'un des pratiques, & l'autre des clients ; ainsi que nous nous déguisons sous les lambaux de l'indigence, pour subjuguer la compassion : dites-moi, quel est le plus noble de leur motif ou du nôtre ? Le Financier & le Marchand ne cherchent-ils pas par un ordre apparent dans leurs affaires, à soutenir leur crédit, quoiqu'ils soient arrierés, pour trouver plus facilement des emprunts qui réhabilitent leurs affaires ? & ainsi de tous les autres hommes qui sont convenus d'appeller tous ces moyens-là honnêtes ? Tout n'est qu'apparence dans le monde, & ce n'est que par là qu'il se soutient : que dis-je ! ceux à qui nous demandons l'aumône, ne nous disent-ils pas tous les jours qu'ils ne font pas à notre égard ce qu'ils

feroient, ſi le tems étoit moins dur ; tandis que ſouvent la moindre parcelle du revenu de l'un d'eux ſuffiroit pour nous enrichir à jamais ? Vous voyez par là que c'eſt moins nous qui trompons les hommes, qu'eux-mêmes qui nous trompent avec des motifs moins excuſables que les nôtres, & qui n'ont pas, comme eux, leur ſource dans le beſoin & dans l'humanité.

Il ne falloit que prouver à Erzecan. Si le Mage Akimados, dit-il en lui-même, m'eût donné d'auſſi bonnes raiſons, je ne l'aurois pas tué ; mais la preuve qu'il étoit un coquin, c'eſt que le Ciel a permis qu'il périſſe, & que tous ces honnêtes gens là vivent.

Erzecan vivoit paiſiblement parmi ces Mandians, & diſoit tout en mandiant ainſi, j'irai tranquillement rejoindre mon pere chez lequel je

vivrai heureux. Aux Dieux ne plaiſe que je ſouhaite le trépas d'Olmud ! Mais il eſt vieux : & peut-être épouſerai-je Azora. Comme il achevoit de parler, il ſurvint une querelle pour les partages. Erzecan, né vif & bouillant, voulut ſoutenir ſes droits dont ils eſpéroient le fruſtrer ; il voulut faire parler l'équité ; mais il vit que l'équité étoit un nom étranger à ſes nouveaux camarades : au contraire, ils l'aſſommerent de coups, & le laiſſerent expirant au milieu des montagnes d'Afrique.



CHAPITRE XIV.

COMMENT Erzecan se fait voleur pour éviter d'être pendu, & comme quoi il est sur le point d'éprouver une facheuse avanture pire que les précédentes.

UNE petite pluye survint, qui rendit à Erzecan l'usage de ses sens ; & il commençoit à rouvrir ses yeux à la lumiere, lorsqu'il sentit deux mains dans ses poches. Bientôt après il vit que ces deux mains appartenoient à deux hommes qui venoient de s'emparer du portrait d'Azora, le seul bien qui lui restoit. Ah tygres, leur dit-il d'une voix ranimée par la douleur, tygres plus cruels que les barbares, qui m'ont inhumainement laissé expirant au milieu de ces montagnes, rendez-moi ce cher dépôt

qui

qui m'attache encore à la vie, ou bien arrachez-moi cette vie.

Tu ne nous connois pas, dit l'un d'eux, ſi tu crois que ton éloquence puiſſe nous toucher. Hélas, Meſſieurs, leur dit Erzecan, ſeriez-vous auſſi des Mandians; c'eſt par eux que je viens d'être mis dans l'état où vous me voyez. Non, lui répondirent les deux hommes; mais nous ſommes voleurs, & c'eſt à peu près la même choſe.

En achevant de parler, ils s'éloignerent d'Erzecan. Alors il ne put contenir ſa douleur. Il ſe traîna en rampant vers eux, & pouſſant des cris aigus. Les deux brigands, fatigués de ſes clameurs, réſolurent de s'en délivrer en lui ôtant la vie. L'un des deux poſa ſon cimetere ſur le cœur d'Erzecan & ſe diſpoſoit à le tuer, lorſqu'un homme parut, qui leur cria :

Arretez. A ce bruit, ils reconnurent leur Chef, & s'inclinerent devant lui.

Ce Chef se nommoit KRANOUT *, & désoloit le pays avec plus d'humanité, que beaucoup de ses semblables. Il étoit un de ceux en qui la nature se plaît à allier les grandes vertus & les grands vices, & qui sont nés pour être Rois, ou pour être pendus.

O! Monseigneur, lui cria Erzecan, vous daignez me délivrer des mains de ces barbares, vous ne leur ressemblez point sans doute; achevez votre ouvrage; ils m'ont ravi un portrait précieux, je l'ai sauvé à travers mille dangers, il m'est plus cher que la vie; ordonnez donc qu'on me tue, ou qu'on me rende ce portrait.

Kranout, ayant pris des mains des brigands le portrait d'Azora, le considéra, & dit ensuite à Erzecan: Si

* Fameux Voleur, contemporain de Nechao.

tu aimes, comme il le paroît, la femme qu'exprime ce portrait, je veux bien te le rendre, à condition que tu t'enrôles parmi mes ſujets, & que tu ſuives comme eux mes drapeaux en te faiſant voleur.

Hélas! Monſeigneur, s'écria Erzecan en ſe jettant à ſes genoux, je vous prie de croire très-fort que je ſuis indigne de la grace que vous me voulez faire : pardonnez ſi je n'ai pas pour votre profeſſion tout le penchant que vous avez la bonté de me ſuppoſer. Mais permettez-moi d'aller rejoindre mon pere que j'ai quitté pour avoir le plaiſir de voyager. J'ai certainement plus perdu que gagné de mes voyages ; ſouffrez du moins que je lui reporte ce qui m'en reſte, & ſongez qu'il mourroit de douleur s'il venoit à apprendre que j'aie été pendu.

Et bien, dit Kranout, en le rele-

vant, je te donne à choisir, risquer de l'être en suivant mes drapeaux, ou de l'être à mes yeux tout à l'heure effectivement, si tu refuses l'honneur que je te fais.

Erzecan resta immobile, & se dit en lui-même : voilà l'argument le plus fort qui ait jamais été fait contre moi. Puissant Orosmade, daigne me soutenir ; m'attends-tu à ce moment-ci pour me faire éprouver le châtiment de toutes mes fautes. Pourquoi n'ai-je pas retourné chez mon pere quand il étoit en mon pouvoir ? Olmud m'avoit bien dit de fuir la mauvaise compagnie. Hélas ! ces maudits mandiants auxquels je me suis livré, non contens de m'avoir assommé, vont me conduire à la potence.

Le Chef impatient lui dit : Qu'as-tu décidé ? D'être pendu, puisqu'il le faut répondit-il par vos gens ; je ne le serai du moins jamais un jour par un crime. Puis il ajoutoit tout bas, peut-

être que le Ciel m'aidera, & qu'il ne voudra point que pour quelques sottises involontaires je sois pendu à la fleur de mon âge.

Kranout lui dit : Tu seras satisfait. & sur le champ il fit entraîner Erzecan dans un lieu solitaire de la forêt voisine, où il fit dresser une belle potence, à laquelle il ordonna qu'on attachât Erzecan.

Erzecan ne vit point cet appareil sans frissonner ; mais il se dit : il est beau de mourir pour la vertu ; puisse Orosmade me récompenser un jour d'une mort aussi pénible ; puissai-je, après cette vie retrouver un jour Azora pour n'en être plus séparé ! O, mon pere, vous serez bien surpris ! Effectivement qui ne doit pas frémir en donnant le jour à un être, & qui peut répondre qu'en le formant, on ne crée pas une proye pour le gibet.

Quand Erzecan se vit traîner à

l'échelle, il ferma les yeux ; mais lorſqu'il ſe ſentit attacher au cou le ligament fatal, tout ſon corps trembla ; & il ſe dit : Non je n'aurai jamais aſſez de force pour être pendu, & ſoudain voyant qu'on alloit ſerrer le nœud funeſte : arrêtez, s'écria-t'il, je me ſoumets à tout ; s'il eſt décidé que je ſois né pour périr par la corde, je veux au moins différer une fin auſſi pénible tant qu'il ſera en ma puiſſance. Puiſſe Oroſmade ſe contenter de cet eſſai. Il eſt bien vrai que je ne peux éviter un jour cette maudite potence ; mais il n'eſt pas moins certain que j'allois y être attaché tout-à-l'heure. Pardonne, ô vertu, que je trahis ſans doute ; mais quand il s'agit de ſe laiſſer pendre volontairement, il eſt permis, je crois, d'y regarder à deux fois.

Erzecan s'étant ainſi prouvé qu'il avoit très-bien fait de ne ſe point

laiſſer pendre, fut délivré des liens qui l'environnoient. Alors Kramout fit venir un tambour, ſur lequel il fit placer des coupes remplies de vin; & en préſentant une à Erzecan, il lui dit : Il s'agit maintenant de boire à ma ſanté, & de me jurer par ce vaſe que tu tiens, que tu me ſeras fidelle.

Erzecan prit la coupe avec répugnance, & la bût, enſuite il fit le ſerment; puis il dit tout bas : Ciel, témoin de mon ſerment, fais que j'en ſois quitte pour avoir bû à la ſanté de ce voleur!

Il eût à peine achevé ces mots, qu'il paſſa non loin des platanes ſous leſquels il étoit, un vieillard porté dans une eſpéce de litiere que conduiſoient deux chamaux, & ſuivi ſeulement d'un eſclave. Voici le moment venu d'exercer ton adreſſe, dit Kranout à Erzecan; de cet eſſai dépend ta vie & le don de ce por-

trait que tu parois aimer mieux que ta vie.

Erzecan frémit : il s'arma en frissonnant du poignard que lui remit Kranoût, & prit, malgré lui, le chemin qui conduisoit à ce vieillard. A son approche l'esclave prit la fuitê ; & Erzecan ayant mis son poignard sur le sein du vieillard, lui dit : Monsieur, pardonnez-moi le mauvais compliment que je suis forcé de vous faire ; mais donnez-moi votre bource, s'il vous plaît, ou je vous tue. Le vieillard tira un sac d'argent, & le lui ayant remis entre les mains, le regarda d'un air attendri. Mon fils, lui dit il, vous faites bien jeune un métier qui vous menera à vous faire pendre. Eh morbleu, Monsieur, lui répondit Erzecan, c'est pour ne l'être pas au contraire que je fais ce métier. Je ne vous comprends point, lui répliqua le vieillard ; mais

veuille ſeulement Oroſmade, pour le double de la ſomme qu'il m'en coûte aujourd'hui, vous préſerver du ſort inévitable qu'il réſerve à vos pareils. En achevant ces paroles, des larmes tomberent des yeux du vieillard; Erzecan en fut ému, il en verſa auſſi, & ſentit ſes entrailles s'ébranler par un mouvement inconnu. Il s'éloigna de ce vieillard, & il retourna vers Kranout chargé du ſac fatal, en maudiſſant ſon ſerment, & diſant en lui-même: enfin me voilà donc voleur de grand chemin, comme la ſeule choſe qui manquoit à mes aventures; car pour le viol qui me manque encore, je n'aurai vraiſemblablement pas aſſez de tems maintenant pour le commettre, & il y a tout à préſumer que je ſerai pendu avant ce tems-là.

Comme il parloit ainſi, il vit ſur le ſable un papier que l'eſclave du

vieillard avoit laissé tomber en fuyant. Il étoit écrit en Langue Egyptienne : Erzecan crut même reconnoître l'empreinte des caracteres : il se cacha derriere un platane fort épaix , il ouvrit cet écrit avec précipitation ; quelle fut sa surprise en y trouvant ces mots :

CARITES A CALISTA.

» Un ver rongeur me poursuit, » ma chere Calista, le Ciel qui, en » me faisant jouir bientôt de vos em» brassemens , vous rend un époux » que vous avez dû hair , n'en laisse » pas moins mon cœur déchiré sur le » sort de mon fils, que mes faux prin» cipes d'éducation ont arraché dans » son printems à mon sein paternel. » Je sens le bras d'Orosmade étendu » pour punir les peres coupables , » me reprocher la perte de mon fils ,

» qui ſans doute mene une vie errante » & malheureuſe , où peut-être eſt » loin de reſſembler à ſa ſœur Zelin- » de , élevée par vos mains , & dont » la vertu fait le charme de vos jours » & de ceux de ſon digne époux.

Erzecan reſta immobile ; & courant , comme un furieux , vers Kranout : monſtre , lui dit-il , pour prix de cet argent que j'apporte à tes pieds, ſi ton cœur féroce peut être ſenſible à la pitié, enfonce-moi ce poignard dans le cœur. Barbare ... Es-tu content ... Ce viellard ... Il pleuroit ... Tygre ! c'étoit mon pere !

A ces mots , Erzecan ſe livrant aux tranſports de ſa douleur , ſe jetta ſur Kranout pour lui enfoncer ſon poignard dans le ſein. Mais ce Chef des brigands évita le coup , & ordonna qu'on enchaînât Erzecan pour le préparer à une mort cruelle. Alors

Erzecan lui dit : Malheureux , ſi le Ciel t'a ſauvé de mes coups , c'eſt qu'il vouloit t'épargner un châtiment trop doux , & qu'il te reſerve à toi même une mort plus infâme. En parlant ainſi , Erzecan fut conduit dans un ſouterrein , & fut condamné , pour expier l'attentat commis envers le Chef, à avoir la peau du viſage enlevée , & à être enſuite expoſé nud ſur le ſommet d'un rocher pour ſervir de pâture aux bêtes féroces.

Erzecan , en entendant cet Arrêt, s'écria : Meſſieurs , j'attends la mort comme un bienfait, après l'horrible action que vous m'avez fait faire ; il m'importe peu d'être mangé ou non par les bêtes. Au nom d'Oroſmade , abregez autant que vous le pourrez , le cérémonial de mon ſupplice ; & dites-moi s'il eſt abſolument néceſſaire que j'aye la peau du viſage arrachée auparavant. Les brigands con-

vinrent tous que la chose ne pouvoit pas se passer autrement ; & ils enleverent Erzecan de son souterrein pour lui faire subir ce supplice en présence de tous les brigands assemblés.

Erzecan marchoit tristement, & disoit : il est donc décidé que je ne devois point mourir sans faire encore quelque perte ; celle d'avoir la peau du visage ainsi cruellement enlevée est sans doute la plus douloureuse. O, ma chere Azora, si tu me voyois ainsi, tu frémirois sans doute ; tu frémiras bien davantage en apprenant qu'à la suite d'une opération aussi douloureuse, je vais être mangé par les bêtes !

Alors il leva les yeux, & il vit l'échaffaut dressé & les apprêts de son supplice. Orosmade, s'écria-t'il, veille sur les jours de mon pere & sur ceux de tous les miens ! Si un jour ils

apprenoient ma mort, épargne à leur douleur & à leur tendreſſe le récit de mon ſupplice & du genre de trépas que je vais bien-tôt ſubir ! Toi, reçois mon ame, à la fin de ſa carriere, dans le ſein du Soleil ! Vainement j'ai cherché la vertu; je reconnois maintenant qu'elle n'entre que difficilement dans un cœur qui n'eſt pas préparé à la recevoir. Hélas ma ſœur Zelinde eſt vertueuſe, elle eſt l'amour de ſa famille, elle eſt heureuſe par conſéquent; & moi je fais le malheur de cette famille, dont je ſuis l'opprobre, & je vais périr loin d'elle par un ſupplice barbare, au milieu d'une troupe de brigands auxquels je me ſuis aſſocié.

Erzecan fut renverſé ſur le dos, & les brigands ſe préparerent à l'opération. Au moment qu'il vit s'approcher de ſon viſage le fatal inſtrument qui alloit le défigurer pour ja-

mais, il frémit & maudit plus que jamais l'envie qui lui avoit prise de voyager. Quand un grand bruit de chevaux accourant à travers la forêt, suspendit le cruel ciseau au moment de l'exécution, & mit en fuite les brigands. Erzecan se vit à peine défait de ses bourreaux, qu'il s'enfuit aussi, très-content d'avoir sauvé son visage, & sans sçavoir où il alloit, disant: à quoi tout ceci aboutira-t'il? de tous côtés je ne vois que des périls; il semble que tous les hommes se soient donnés le mot pour être conjurés contre ma peau: quand on est malheureux comme moi, le plus court parti est de s'aller jetter la tête la premiere dans la riviere.



CHAPITRE V.

COMME quoi deux fenêtres deviennent encore fatales à Erzecan, & par quelles différentes voyes elles le conduisent presqu'à sa perte.

ERZECAN se voyant en danger d'être pendu en tombant entre les mains des gardes de la Justice, ou d'être au moins dévisagé, en retombant entre celles des soldats de Kranout, pour éviter l'un & l'autre, marchoit vers la riviere la plus prochaine, où il étoit résolu de se noyer.

A quatre pas du fleuve, il tourna la tête. & se vit poursuivi par les Gardes de la Justice, à la tête desquels étoit l'Esclave de Caritès. Alors il déplora son malheur, & se dit : quel

quel destin me poursuit par-tout, & lorsque la mort est mon seul réfuge, se plaît à traverser mes desseins, en m'empêchant de me noyer.

Il disoit ces mots, eu suivant un sentier isolé & ombragé, & ajoutoit, des oreilles coupées, des coups de latte, des potences, &c. voilà donc tous les fruits que je retirerai d'avoir cherché la vertu; c'étoit bien la peine de cheminer par tant de gradations pour finir par la potence. Que Baby est heureuse! elle n'a rien perdu; il ne lui en a pas tant coûté qu'à moi, & du moins elle a été pendue avec ses deux oreilles.

Il marchoit en désespéré, en proferant ces paroles, très-résolu, s'il échappoit à cette aventure, de se noyer à la premiere occasion. Il vit une porte entr'ouverte à l'extrémité des murs d'un vaste enclos; il s'y enfonça, & se cacha entre des taillis

fort épaix, en disant: qu'ai-je besoin d'attendre une occasion pour me noyer ? malheureux comme je suis; puisque mon destin est d'être pendu, pendons-nous au premier arbre de ce jardin, au moins cela n'est pas si désagréable, que de l'être en place publique.

Il détacha ses jarretieres, & les ayant nouées ensemble, il se passa au cou le nœud Il monta sur un branchage, & se prépara à finir ainsi ses jours. De l'éminence où il étoit, il entrevit une clarté dont les rayons pénétroient à travers le taillis. D'après cette clarté, il ne jugea point le lieu assez solitaire pour l'exécution de son projet. Il descendit de son branchage, & s'avança dans le bois pour découvrir le lieu d'où partoit cette lumiere. Il apperçut un pavillon isolé, dont la fenêtre étoit entr'ouverte à cause de la chaleur. Il

s'en approcha. Un coin du rideau, écarté par l'agitation de l'air, lui laiſſa entrevoir une jeune femme à demi-nue & endormie, qui reſpiroit le frais ſur un lit de repos. Sa gorge étoit à moitié découverte; elle avoit le viſage tourné du côté oppoſé à la fenêtre; mais à en juger par les contours voluptueux d'une taille élégante, il préſuma, malgré ſes malheurs, que la tête devoit être fort jolie. Il oublia pour un moment le projet qu'il venoit de former de ſu pendre. Un léger mouvement qu'elle fit pour ſe retourner, la fit changer d'attitude. Il la vit, il la reconnut: quelle fut ſa ſurpriſe! C'étoit Azora.

Dieux! s'écria-t-il, avant de mourir quelle vue m'offrez-vous! Fuyons ce lieu dangereux; je ſuis trop indigne d'elle. Alors il voulut fuir; mais l'amour le ramena. Puiſqu'il eſt décidé, ajouta-t-il, que tout bonheur eſt perdu

maintenant pour moi, & que le trépas eſt ma ſeule reſſource, livrons-nous du moins au funeſte & dangereux plaiſir de contempler quelques inſtans ce que j'adore. Que d'attraits! Hélas! ils devoient être le prix de la vertu, ſont-ils faits pour mes criminels regards?.. Ah du moins, s'il faut m'arracher de ces lieux, ſans avoir entendu un mot de la bouche d'Azora; du moins, goûtons, ſans l'éveiller, le plaiſir de l'entendre reſpirer de plus près. Oroſmade, qui m'a conduit par tant d'écueils dans l'abyſme affreux où je ſuis, m'envieroi-t-il cette foible conſolation?

En diſant ces mots, il ſauta légerement & ſans bruit par la fenêtre. Il s'approcha, en tremblant, d'Azora; tout ſon cœur palpitoit. Il ſe mit doucement à genoux au bord de ſon lit. Quelle eſt heureuſe! dit-il en lui-même; ce ſommeil paiſible eſt l'image des vertus de ſon ame; & moi,

je ſuis rongé par les remords : le calme de cette ame vit ſur ſa phyſionnomie, & l'embellit.

Erzecan, enchanté, retenoit juſqu'à ſes ſoupirs, de crainte de l'éveiller. Il ſembloit que ſes regards embarraſſés vouluſſent & n'oſaſſent en même-tems ſe livrer au plaiſir de contempler les beautés qui leur étoient offertes. La ſécurité d'Azora augmentoit ſes appas : ſa bouche étoit à demi cloſe ; elle ſoupiroit doucement. Il avança ſon viſage près du ſien, pour reſpirer ſon haleine. Dieux ! je ſuis content, diſoit-il ; je ne crois pas qu'il m'arrive de déſirer d'autre bonheur. En diſant ces mots, ſa bouche s'approchoit inſenſiblement de celle d'Azora, il avaloit l'amour à longs traits, & achevoit de s'embraſer : ſes yeux ſe troublerent ; ſes levres toucherent bientôt l'extrémité de celles d'Azora. Il n'oſoit les preſſer, & ne pouvoit s'en éloigner, de crainte que

l'un ou l'autre mouvement ne l'éveillât. Cependant, laſſé de cette perplexité, il ſe dit : Je n'ai jamais manqué de vertu envers Azora, & je ſuis loin d'en manquer encore ; & je ne vois pas trop ce qui pourroit m'empêcher de cueillir un baiſer ſur cette belle bouche, au riſque de l'éveiller. L'effet ſuivit de près le raiſonnement. Il ne vouloit qu'un baiſer ; mais une jolie bouche détruit les meilleurs raiſonnemens du monde. Erzecan ne ſe piqua pas d'exactitude dans ſon calcul. Azora, effrayée, pouſſa un cri, en réparant à la hâte le déſordre de ſes charmes. Arrête, s'écria-t-elle, en joignant les mains ; ſauve mon honneur & ma vie, & prends mes richeſſes... Mais que vois-je ! ô Dieux ! ajouta-t-elle, en le voyant à ſes genoux, c'eſt lui ! . . . . . c'eſt Erzecan ! malheureux ! quel deſſein t'ameine en ces lieux ?

Je n'en ſçais rien, répondit-il, d'un

air égaré. O ma chere Azora ! prends pitié d'un mortel, hors de lui-même, qui ne ſe connoît plus; qui ne voit plus que toi ; qui ne connoît que toi ; je ſçais que je t'offenſe en te le diſant ; mais je ſçais qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de me contraindre.... Ma chere Azora, ne crain rien pour ta vertu ; je ne veux que te voir & t'entendre pour la derniere fois.

Levez-vous, lui dit Azora effrayée, levez-vous; ciel ! quel égarement étincelle dans vos yeux, vous me faites fremir. A ces mots elle voulut fuir. Il l'arrêta. Qu'eſpere-tu, lui dit-elle : la mort, repliqua-t-il d'une voix ſombre, en retombant aux genoux d'Azora. Qu'enten-je, s'écria-t-elle, au nom des Dieux, ſi je vous fus chere, malheureux Erzecan, rappellez votre vertu. Réunie en ces lieux dans le ſein de ma mere avec un pere que j'aime, & qui s'eſt réconcilié avec mon époux, il ne manquoit plus à ma fé-

licité que de vous la voir partager.

Il n'eſt plus tems, interrompit Erzecan, vous ne me connoiſſez pas, vous ne connoiſſez pas tous mes crimes; je vous ferois horreur Mais aſſez j'ai ſuivi les drapeaux de la vertu ingratte; c'eſt en la cherchant que je ſuis parvenu au crime : je n'attends plus rien. Vous-même dont les fatales beautés ont allumé dans mon ame un feu qui redouble en cet inſtant l'horreur de ma ſituation, vous-même, n'attendez de moi que les fureurs d'une paſſion irritée par les circonſtances de mon ſort; cette paſſion a ajouté au malheur de ma vie : avant de perdre cette vie, éteignons au moins la cauſe d'une partie de mes ſouffrances dans leur objet. A ces mots, il déchira le voile dont Azora avoit couvert à la hâte une moitié de ſes charmes, il s'élança comme un furieux ſur elle, & la prit entre

tre ſes bras. Sauve-moi, Oroſmade, s'écria-t-elle, en cherchant à s'échapper des bras d'Erzecan.... Malheureux, arrête! reſpecte ma vertu. Tu fus vertueux toi-même...

Non, je ſuis un ſcélérat, interrompit-il, la meſure de mes maux & de mes crimes eſt comblée; un crime de plus n'ajoutera rien à l'horreur de mon ſort. Il diſoit ces mots en redoublant ſes efforts. Aux cris répétés d'Azora, la porte fut enfoncée. Hors de lui-même, il ne vit point les eſclaves qui l'entourerent; il ſe laiſſa déſarmer ſans réſiſtance; il étoit égaré & immobile; lorſqu'on le vit tout à coup fendre la foule & tomber aux pieds d'un vieillard: ô Caritès! ô mon pere! s'écria-t-il. Qui es-tu? lui dit le vieillard effrayé & interdit. Je ſuis un monſtre, repartit-il, je ſuis Phedos, je ſuis celui qui a attenté à votre vie; celui qui vous a mis

le poignard ſous la gorge dans la forêt ; je ſuis l'horreur de la nature & le rebut du genre humain.

Ciel ! s'écria Caritès, en tombant entre les bras de ſon épouſe, le malheureux ! . . . . c'étoit ſa ſœur qu'il alloit ſouiller de ſes criminels embraſſemens.

Azora étoit reſtée ſans force, la tête penchée ſur le bras d'Olmud & ſur le ſein de ſa mere. Phedos étoit reſté immobile & confondu au genoux du vieillard dont l'étonnement & la douleur avoient ſuſpendu la voix. Oui, s'écrioit Caritès ! oui c'eſt Zelinde * ſous le nom d'Azora ; oui c'eſt ta ſœur, c'eſt ma fille, & je n'ai plus de fils.

Le vieillard fondoit en larmes en diſant ces paroles ; Phedos, dans un

* C'étoit l'uſage en Egypte, & principalement dans une grande partie de l'Aſſyrie, que les jeunes épouſées changeaſſent leur nom de fille en un autre plus analogue à leur nouvel état, & Azora ſignifioit en langue punique, *ſemence de vertu.*

profond anéantiſſement, regardoit tour à tour avec des yeux égarés, Caritès, Caliſta, Olmud & Azora, une ſiniſtre tranquillité étoit peinte ſur ſon viſage ; ſa bouche étoit ouverte ſans pouvoir articuler aucun ſon. Enfin, comme ſortant d'un profond ſommeil, il s'écria d'une voix ſombre. Puiſſant Oroſmade ! mon ſort eſt donc rempli ; voilà le dernier crime où tu m'attendois, & tu n'as point voulu que je meure ſans avoir mis le comble à mes maux. En diſant ces paroles, il voulut déchirer ſes entrailles avec ſes ongles, pour les offrir fumantes à ſon pere. La tendre Azora, effrayée du déſeſpoir de Phedos, vola au devant de lui. Mon frere, vivez, les dieux feront grace à votre repentir. Moi ! votre frere, interrompit Erzecan, quittez ce nom qui n'eſt plus fait pour moi. C'en eſt fait, les noms de frere & de Fils, je les ai

tous profanés, & les ai rendus horribles. O Caritès ! ô Califta ! oubliez que vous avez eu un fils, vous en retrouvez un dans Olmud; mon fort étoit d'aimer la vertu, & de mourir le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes, ou de vivre déformais en proye à des remords plus affreux que la mort même.

En ce moment le vieillard preffa la tête de fon fils, puis tout à coup la repouffa en fremiffant, malheureux, s'écria-t-il, tu ne fçais pas tous les dangers que tu as à redouter. Le Chef de la loi à qui j'ai envoyé ton fignalement, te fait pourfuivre comme un criminel; il va malgré moi t'arracher de mes bras pour te livrer à une mort ignominieufe, & l'inftant funefte qui me rend un fils eft celui qui va le livrer au fupplice. A ces mots, le vieillard ne put contenir fa douleur & fuccombant à fa foibleffe, les efclaves

l'entraînerent loin des yeux de Phedos.

Califta, Olmud & Azora, réfolus d'arracher Phedos au fort funefte qui l'attendoit, le firent cacher dans un lieu ifolé & inconnu de cette demeure, où loin de Memphis, ces deux derniers au retour de la Grèce étoient venus fixer leur féjour; mais à peine fut-il feul dans ce lieu, que fe livrant au défefpoir, il ouvrit la fenêtre qui donnoit fur un foffé profond : non, dit-il, toutes les peines qu'on prend pour me fauver font inutiles; il n'eft plus pour moi d'Azora; j'ai volé mon pere; j'ai voulu violer ma fœur; ma perfpective la plus douce eft l'échaffaut; terminons d'un feul coup ma vie & tous mes malheurs. Par ce genre de mort du moins j'éviterai d'être pendu, & peut-être quelque chofe de pis, & je ne déshonorerai point ma famille.. Il n'eut pas plutôt dit ces mots

qu'il se jetta par la fenêtre ; mais il étoit dit que toutes les fenêtres devoient lui être fatales. Il tomba sur un terrein uni vers le bord extérieur du fossé où il ne se fit point de mal ; la Garde du Chef de la loi qui faisoit sa ronde, en ces lieux, le reconnut, & l'ayant garotté de liens, le conduisit dans les prisons d'Heliopolis.

Le gardien de la prison lui voyant une bague au doigt, lui demanda quelle chambre il vouloit, & à quel prix. Il y a toute apparence, lui répondit Phedos, que vous me prenez pour un autre, & que vous me croyez venu loger ici pour mes menus plaisirs : non pas, interrompit le gardien ; je pense bien qu'il s'agit de potence, ou quelque chose à peu près ; mais cela ne m'empêchera pas de vous traiter jusques-là avec toute la distinction possible. Et tout en par-

lant ainsi, le Geolier le conduisit à la plus belle chambre de la prison.

Phedos s'étant baissé pour passer par une porte fort basse, vit, à la lueur d'une étroite lucarne au milieu de quatre murailles, dont la nudité n'étoit parée que par une humidité verdâtre, une natte en forme de lit, sur laquelle il fut se jetter pour se livrer à son désespoir.

Alors s'étant apperçu que le Geolier regardoit attentivement sa bague, il la lui donna. Le Geolier n'eut pas plutôt remarqué qu'elle n'étoit que de verre, qu'il dit à Phedos, mais je fais une réflexion, je n'avois pas songé de vous dire que cette chambre est d'une dorique d'or par mois, & qu'il faut me la payer d'avance.

Eh! comment puis-je le faire, mon cher Monsieur, lui dit Erzecan, puisque je ne possède pas une obole. Puissant Orosmade, quels hommes! Et

quel pays où l'on pend les gens, & où on leur demande encore de l'argent pour cela.

Le Geolier, entendant ces mots, y fut peu ſenſible ; au contraire, il le conduiſit dans un lieu ſouterrein avec des gens demi-nuds qui étoient couchés ſur la paille, & qui couverts d'ordures & d'ulcères, buvoient & chantoient au ſein de la plus profonde miſere.

Phedos voyant leur guaité, leur dit : mes freres, beni ſoit le ſort qui m'amene ici parmi vous ; ſi vous êtiez ici comme moi dans le cas d'être pendus, je vous jure que vous ne ſeriez pas ſi joyeux.

Voilà en quoi tu te trompes, lui répondit l'un d'eux, car il n'y en a pas quatre parmi nous qui ne ſoient condamnés à être pendus ou à être roués. Mon pauvre enfant, ſi ce ſort là t'arrive, il faudra bien que tu prennes

ton mal en patience, & que tu t'en conſole comme les autres.

Phedos fit effectivement ſemblant de ſe conſoler de ces diſcours qui n'étoient pas trop conſolans. Ayant été invité à boire avec eux, il reconnut Kranout & ſes aſſociés ; maudit découpeur de viſages, lui dit-il, te voilà donc en ces lieux. Toi qui ſçais ſi bien faire pendre les gens, nous verrons ſi tu auras bonne grace à l'être, pourvu que le ſort ne te réſerve pas quelque choſe de pis, & dans l'abîme de maux où tu m'as plongé, je ne ſouhaite d'autre faveur d'Oroſmade, que celle de te voir rouer avant moi.

Kranout ne répondit à ces mots que par un ſouris amer & ironique. A quelques jours de là, un Ecrivain de la loi vint de la part du premier Satrape, lire à Kranout, à Phedos & à tous leurs aſſociés, leur Arrêt de

mort pour le lendemain, & leur apprendre que la Juſtice les condamnoit tous à être roués vifs, dans la grande Place d'Heliopolis.

A cet Arrêt, tout le ſang de Phedos ſe glaça dans ſes veines. Puiſſant Oroſmade ! où m'a conduit le défaut d'éducation. Déteſtables livres qui avez égaré mon pere ! Faux ſyſtêmes de Philoſophes, qui prouvez qu'on ne doit point être inſtruit de la raiſon avant l'âge de la raiſon ; vous avez bien opéré avec vos beaux raiſonnemens ; vous m'avez conduit à la roue. Hélas ! qui eût dit, lorſque je vis pendre la pauvre Babi, que je ſerois moi-même un jour rompu en place publique.



CHAPITRE VI.

Fin de l'Histoire de Phedos, & surprise agréable du Chinois, & ce qui s'ensuit.

PHEDOS fut arraché de sa prison pour être traîné à l'échaffaut. Monté sur le fatal charriot qui le conduisoit au supplice, ses yeux erroient confusément sur la multitude qui se pressoit en foule autour du char : quoi! dit-il, Olmud, Calista, Azora & mon pere, m'ont donc abandonné; je vais donc périr du plus affreux supplice, sans avoir vû au moins leurs larmes, m'apprendre que mon trépas, tout mérité qu'il est, leur coûtoit quelques regrets : avant leur mort, j'ai perdu mes parens, & la mienne ne leur laisse pour partage, que l'opprobre qui la

ſuit & dont ils doivent hériter.

Il vit, en arrivant au lieu du ſupplice, les débris encore allumés du bucher qui venoit de conſumer, au ſortir de la roue, les reſtes du malheureux Kranout & de ſes aſſociés.

Déja il étoit en préſence des Juges lorſqu'on apperçut un vieillard qui fendoit la foule avec précipitation, & qui s'écrioit, ô Juges ! ayez égard à mes cheveux blanchis ; ſouffrez que j'embraſſe au moins mon fils, avant que vous me l'enleviez par un trépas ignominieux ; je ne demande point que vous retractiez votre fatal Arrêt ; un malheureux pere n'a pas tant d'eſpoir. Je ne veux que le voir & mourir après lui.

Et toi, lui dit-il, toi que je n'ai formé de mon ſang infortuné que pour te voir la proye des bourreaux, reçois les derniers adieux de celui qui t'a conduit à la roue. O mon fils! C'eſt

moi, qui, plus cruel que tes bourreaux, de mes propres mains t'arrache aujourd'hui la vie. O mon cher fils! avant qu'on nous ſépare, qu'il me ſoit permis de verſer, pour la derniere fois, dans ton ſein, mes larmes paternelles; que pour la derniere elles ſe mêlent aux tiennes; ton malheureux pere ne te ſurvivra pas long-tems.

Les Juges, touchés des larmes & de la douleur de Caritès, conſentirent à lui accorder la grace qu'il demandoit en faveur de ſon âge & de ſon nom; ils le firent approcher en préſence des Gardes. Il n'eut pas plutôt vû ſon fils garotté des liens, appareil de ſon ſupplice, que fondant en larmes, en le ſerrant entre ſes bras, il tira de deſſous ſa robe un poignard, qu'il lui enfonça dans le ſein, & duquel auſſi-tôt, tout fumant encore du ſang de ſon fils, il ſe frappa lui-même.

Cet action avoit été si prompte que les Gardes n'avoient pas eu le tems de s'y opposer. Le malheureux Caritès expira sur le champ en tenant son fils pressé contre son sein. Quant à Phedos, le coup donné par une main tremblante & par une main paternelle, n'avoit fait que l'éfleurer. Les Juges, effrayés par cette aventure, ordonnerent qu'on suspendit l'exécution de Phedos, & le firent reconduire dans la prison. Soudain, Olmud parut qui fendit la foule & vint se jetter à leurs pieds. Organes des loix, leur dit-il, que vos cœurs attendris s'ouvrent à la pitié ; je n'expose à vos yeux ni la sagesse que j'ai professée toute ma vie, & qui merita votre estime, ni les vertus d'Azora, dont un instant va nous ravir les fruits, ni le malheur de sa mere ; pour vous toucher ; c'est le sang de son pere qui fume encore, qui vous demande la grace de son fils;

Ou ſi vous refuſez à mes larmes la faveur que j'implore, ô Juges! votre ſévérité pourra-t-elle réſiſter à celles d'Azora & de Caliſta, gemiſſantes à vos pieds : en ce moment il courut les chercher parmi la foule qui les déroboient aux regards; elles vinrent tomber avec lui aux genoux des Juges.

Tout le peuple qui étoit préſent à ce ſpectacle verſa des larmes; les Juges en répandirent eux-mêmes, & relevant avec bonté Caliſta, Azora & Olmud, ils leurs parlerent ainſi : nous ne ſçaurions ſauver Phedos, parce qu'il eſt condamné par la loi qui eſt irrévocable, & que nous ne ſommes que les exécuteurs de la loi; rarement dépend-t-il de nous de l'adoucir. Il n'eſt qu'un ſeul moyen de ſauver Phedos, & nous ne le pouvous, qu'en cas qu'un autre criminel qui ne ſeroit pas en notre puiſſance,

s'offrit volontairement à ſa place.

A cet Arrêt, la conſternation ſe peignit ſur tous les viſages qui s'étoient intéreſſés pour Phedos, lorſqu'on vit accourir, du milieu de la foule, un homme qui dit : c'eſt moi qui ſuis le coupable qui ſe dévoue volontairement. C'eſt moi qui ſuis Akob, ayant contribué plus que perſonne à égarer ce jeune homme, il eſt juſte que je périſſe pour lui ; il a déja voulu me punir de mes coupables conſeils. Pour ſauver même ſa vie à laquelle j'attentois, il a cru me ravir la mienne ; ſa fureur trompa ſon deſſein ; il m'a cru mort, & je viens le ſauver ; vainement j'ai penſé me ſouſtraire au remord rongeur ; la lumiere m'eſt devenue odieuſe, & je ſens que les dieux ne reculent ſouvent l'inſtant de notre Arrêt que pour le rendre plus terrible. En achevant ces mots, il ſe jetta comme un déſeſ-

péré

péré au milieu des débris enflamés du bucher qui le consumerent.

Les Juges, saisis d'effroi & de compassion, ordonnerent aussi-tôt qu'on brisât les liens de Phedos: alors il s'écria, dieux! quelle est l'avantage de la vertu, le crime est à lui-même son propre supplice, & soudain s'allant précipiter sur le corps expiré de son malheureux pere : ô mon pere ! lui dit-il, ainsi donc les forfaits de ton fils te coûtent la vie ; il vaudroit mieux pour lui n'être jamais né ; c'est peu de t'avoir mis comme un scélérat le poignard sur la gorge pour t'arracher ton bien : mon pere, il m'étoit donc réservé de t'assassiner. qu'Akob est maintenant heureux ; quand on est criminel comme moi, je sens que la mort est un bienfait.

Olmud l'entraîna avec Calista & Azora dans sa demeure & le consola, en lui disant : votre remords, mon

fils, tout affreux qu'il eſt, eſt une juſte punition des dieux qui vous châtient, n'en méritez pas une plus grande, en oſant murmurer contre leurs décrets; ils vous ont entraîné par dégrés juſqu'au fond de l'abîme pour vous montrer que leur main puiſſante peut vous en retirer quand il leur plaît, & faire grace à vos remords en vous ouvrant une nouvelle carriere de vertus.

Le malheureux Caritès, exemple mémorable des fautes des peres à l'égard de l'éducation de leurs enfans, fut inhumé par les ſoins d'Olmud, comme Olmud avoit vêcu, ſans faſte & ſans pompe; ſon tombeau n'eut pour tribut que les larmes de ſa famille. Ce fut alors qu'Azora, ſerrant Phedos entre ſes bras pour la premiere fois: ô vous! lui dit-elle, que je peux maintenant nommer mon frere, vous par qui je puis aujourd'hui ſans rougir, enviſager mon époux, vous

cependant que je n'ose encore embrasser. Mon cher frere, c'est à vous maintenant à me tenir lieu, avec mon époux & ma mere, du pere que j'ai perdu. O mon frere! qu'il m'est au moins doux, malgré nos malheurs, de pouvoir en ce moment vous aimer avec innocence.

Phedos ne répondit à Azora qu'en l'arrosant de ses larmes, puis la pressant entre ses bras, laissez moi, lui dit-il, ma chere sœur, oublier, s'il se peut, les maux que j'ai causés; de grace laissez-moi, loin de vous, loin de ces lieux que j'ai rendus horribles, laissez-moi aller chercher un trépas honorable. Ma sœur, est-ce à vous de m'aimer, & pourriez-vous jamais chérir celui qui a couronné tous ses forfaits par être le bourreau de son pere?

A quelques jours de là, Phedos, malgré les consolations d'Olmud,

d'Azora & de Calista, ne pouvant supporter l'image effrayante de ses crimes, fut s'ensevelir parmi les Flamines, prêtres de Jupiter, où il expia dans le silence de la plus austere retraite & dans les remords, tous ses égaremens. Pressé enfin par les sollicitations du sage Olmud & de la tendre Azora, il revint à Memphis, dans le sein de sa famille, où il vécut heureux, & où il disoit: j'ai voyagé à travers bien des écueils pour arriver enfin à ce port. Hélas! je vois bien actuellement que le bonheur qu'on va chercher si loin est dans nous-mêmes; que de disgraces je me serois épargné si j'eusse sçu cela plutôt. Mais quelques malheurs qu'ils m'ayent causé, beni soit les dieux qui m'ont conduit à la vertu; je sens que ce n'est que par elle qu'on arrive au bonheur, & je reconnois maintenant qu'il n'est pas si difficile, que bien des gens le croyent, d'être honnête homme.

Ibrahim, ayant ceſſé de parler, s'apperçut que ſon compagnon dormoit & ronfloit profondément. Oh! oh! dit-il, en diſcourant ſur l'Optique, je m'apperçois que j'en ai manqué moi-même, puiſque j'ai, contre mon deſſein, ennuyé mon compagnon; ayant dit ces mots en lui-même, il tira le Chinois par la manche: Ah! Nadine, s'écria Iſmazeb en ſe réveillant, & en ſerrant Ibrahim entre ſes bras: Nadine, quand ſerons nous unis?

Mais alors s'appercevant de ſa mépriſe & voyant qu'au lieu de Nadine, qui étoit fraîche & belle, il tenoit entre ſes bras le petit homme qui étoit noir & barbu; il fut honteux de ſa mépriſe; le ſage lui ayant fait en ce moment des excuſes de l'avoir ennuyé; pardonnez-moi, lui dit Iſmazeb, foi de Chinois, je vous jure que vous m'avez amuſé beaucoup; car c'eſt votre hiſ-

toire qui eſt cauſe que j'ai vû Nadine en ſonge. Aux dieux me plaiſe, ajouta-t'il, que j'aye trouvé votre narration trop longue; mais vous m'avourez qu'il faut que vous ayez une prodigieuſe mémoire. Je veux croire, & vous me l'avez trop bien prouvé, qu'elle n'eſt point aux dépens du ſens commun; mais ſi vous avez ainſi dans la tête, par ordre & dans cette étendue-là l'hiſtoire des trois quarts du genre humain, vous devez être pour un ſage, un homme furieuſement affairé.

Que cela ne vous ſurprenne point, lui répondit Ibrahim. Voyant non-ſeulement les actions mais encore juſqu'aux penſées des hommes; il n'eſt pas étonnant que j'aye recueilli juſqu'aux moindres de leurs faits. Vous ſerez encore moins étonné lorſque vous ſçaurez que j'ai un grand regiſtre, écrit de ma main, de tout ce que

ma lorgnette m'a fait voir & que j'intitule d'Anecdotes ſecrettes du genre humain. Vous y verrez l'intérieur élégant des cercles de Memphis, où le nom de mœurs regne perpétuellement dans la bouche de gens ſans mœurs. Vous y verrez l'intérieur groſſier des cabanes de l'artiſan, où regne le préjugé à la place de la vertu. Vous y verrez l'intérieur obſcur & tortueux des cabinets des Magiſtrats, où regnent les brigues perſonnelles à la place des droits du peuple & de ceux du Souverain.

Vous pénétrerez dans le réduit étroit & glacé des Auteurs qui s'occupent laborieuſement à prodiguer au ſtile, & ſouvent au vice, les fleurs dont ils devroient orner la vertu, & vous verrez pourquoi leurs ouvrages qui entraînent avec fureur les ſuffrages d'une partie de leur ſiécle, meurent long tems avant leur ſiécle,

& ſont abſolument ignorés du ſiécle ſuivant; enfin, vous n'avez vû juſqu'ici les hommes qne par l'écorce, vous les verrez dans leurs propres foyers. Oh! dit le Chinois, je conçois que ce ſont de belles choſes à voir; mais en verité, pardonnez à mon peu de goût, j'aimerois beaucoup mieux voir Nadine, elle me tient lieu du genre humain. Vos peintures ne ſerviroient qu'à me le faire haïr, & ma Nadine qui en eſt une des plus belles parties, ne ſervira qu'à me le faire aimer.

En diſant toutes ces choſes, ils apprirent que le bruit couroit que le Souverain Nechao venoit de détruire une partie des Mages qui s'étoient venu établir dans l'Egypte. Iſmazeb voulut voir, pour la derniere fois, ces hommes qui l'avoient ſi bien fouetté. En arrivant à la demeure de ces Mages, ils virent que le Roi s'étoit

toit déja emparé de toutes les richesses qu'ils avoient acquises contre le but de leur institution. La plûpart des Mages même s'étoient déja retirés; il en vit un jeune, qui, loin de chercher à suivre ses compagnons, paroissoit immobile, & se cachoit le visage avec ses mains. Il sembloit être abbattu par la douleur & vouloir cacher sa confusion aux assistans. Ismazeb l'aborda; & à peine l'eût-il vû, qu'il lui jetta les bras au col en pleurant & sans proférer un seul mot. L'un & l'autrs se tenoient dans un pareil silence étroitement embrassés, & l'un & l'autre soupiroient & se regardoient en pleurant, sans paroître se soucier de prendre garde à l'assemblée. Ibrahim s'approcha d'eux pour leur faire remarquer que leur conduite sembloit étrange & paroissoit choquer les usages ordinaires. Puissent les dieux m'en punir, dit Ismazeb, si

vous m'arrachez de ce lieu, je crois que vos uſages ne doivent point trouver mauvais que j'embraſſe ma Nadine, quand je la retrouve, ni qu'elle m'embraſſe auſſi, & je crois vos peuples de trop bons ſens pour vouloir ſe chagriner de la joye que nous éprouvons à nous revoir.

Ibrahim & les aſſiſtans ſe preſſerent en foule autour de Nadine, pour ſçavoir d'elle comment il ſe pouvoit faire, que ſous un habit de Mage, elle fut en ces lieux. Elle leur raconta que le jour qu'Iſmazeb diſparut, elle avoit été le chercher au bord de la mer où elle fit retentir, de ſes cris, le rivage. Que là elle avoit rencontré quelques Mages qui lui avoient dit : jeune fille, nous ne ſçavons ce que c'eſt que votre Iſmazeb ; mais il y a un dieu qui s'appelle Oroſmade qui exige que vous veniez avec nous dans un grand pays où nous vous

instruirons de sa part que depuis deux mille ans vos Chinois n'ont sçu ce qu'ils faisoient ni ce qu'ils disoient, & qu'il n'y a que nous qui sçachions ce que nous faisons & ce que nous disons. A ces paroles, ils m'ont entraînée, ajouta-t-elle, en regardant Ismazeb, vers le rivage, & m'ont conduit dans un de leurs vaisseaux, où ils m'ont forcée, de la part de leur Orosmade, de me couvrir de cet habit; depuis, ils m'ont soigneusement cachée en ces lieux, où ils ont voulu m'apprendre des sciences qui m'étoient moins précieuses que toi, & où j'ignorois ce que tu étois devenu.

Ce sont eux, lui dit Ismazeb, qui ont bien voulu se charger de m'instruire; le Ciel sçait quel fléau ils attachent à leur science. Mais dis moi, ma Nadine, t'ont-ils aussi voulu fouetter? Tu sçais que notre grand Empereur

ne décerne ce châtiment que pour des crimes énormes & déshonorans. Instruis moi, de grace, si ces barbares, ont comme à moi, mis à ton égard leur science à ce prix.

Nadine rougit à ces paroles, & protesta qu'ils l'avoient toujours traitée avec respect ; Ismazeb la crut sur sa parole, ou fit semblant de le croire ; puis étant rentrés tous trois dans le réduit du sage, mon cher Ibrahim, lui dit il tout bas, aux dieux ne plaise que je soupçonne ma Nadine, mais il me semble que ces maudits Mages ne l'ont point enlevée pour rien. J'ai quelqu'envie d'essayer un peu sur elle votre lorgnette, sans faire semblant de rien. Hélas ! qui eût dit que je serois un jour dans le cas d'avoir besoin de lorgnette à cet égard. La lorgnette d'Ibrahim ayant été adroitement braquée sur Nadine, sans qu'elle s'en

apperçut, avec quelle joye Iſmazeb ne remarqua-t-il pas combien ſon ame étoit pure & digne de lui. A quelques jours de là, ils ſe donnerent leur foi réciproquement devant Ibrahim, en atteſtant *le tien* * de la pureté & de la ſolidité de leurs nœuds. Et quand ils furent unis, Ibrahim dit au Chinois, grace à ma lorgnette, vous êtes ſûr du cœur de votre épouſe; les mariages ſeroient plus rares ſi chacun des hommes qui contractent cet engagement, avoit une lorgnette pour lire dans le cœur de celle à laquelle il va s'unir.

* *Nota. Le Dieu des Chinois.*

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 01 07 001 3